

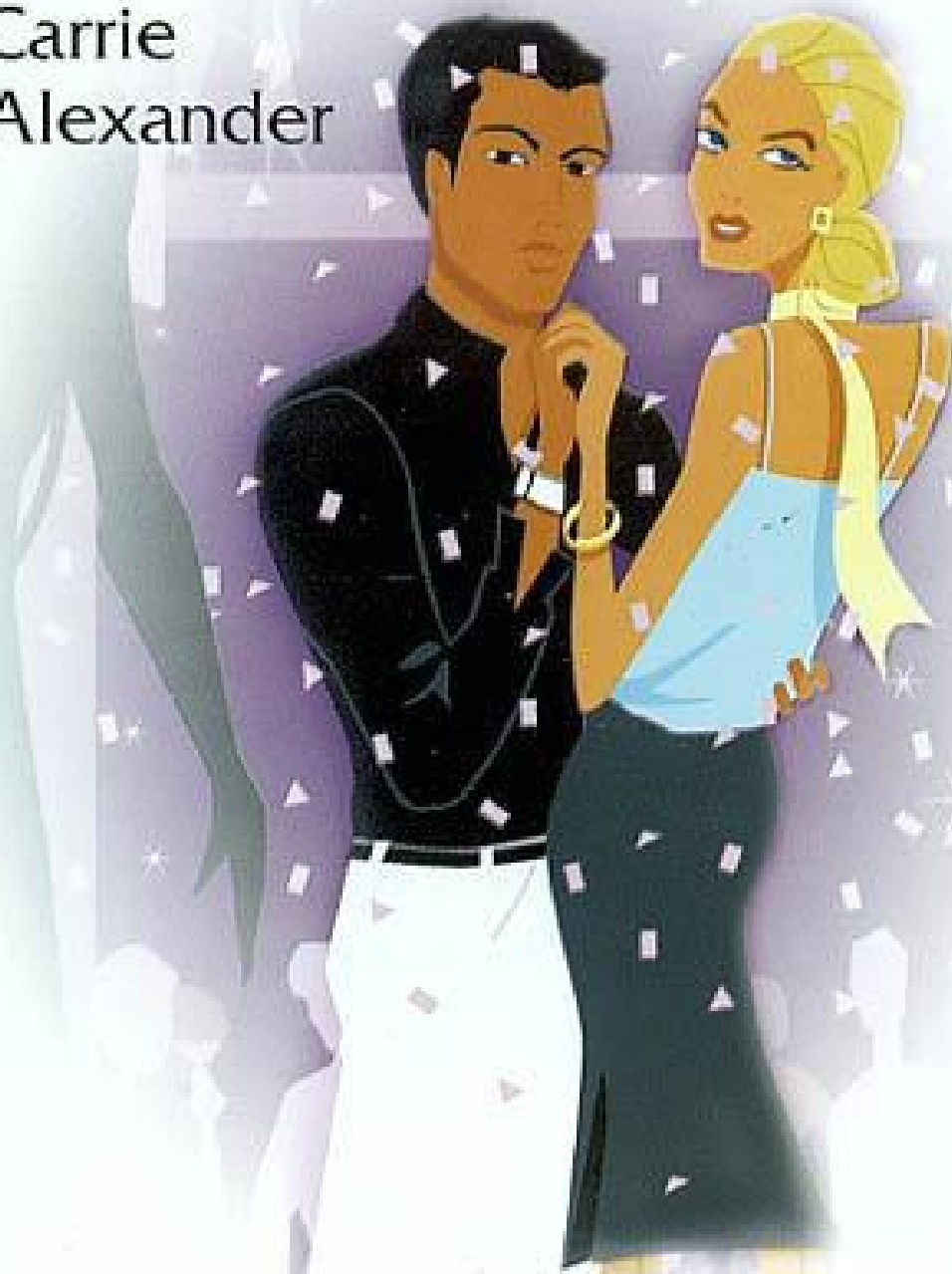


COLLECTION

Coup de folie

Liliana, princesse rebelle

Carrie
Alexander



CARRIE ALEXANDER

Liliana, princesse rebelle

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :
ONCE UPON A TIARA

Traduction française de CAROLE PAUWELS

« Du beurre de cacahuète », songea Lili avec un enthousiasme proche de l'exaltation. Bientôt, elle, Son Altesse Sérénissime Liliana Brunner von Grunberg — *oh, miséricorde !* — allait goûter pour la première fois du vrai beurre de cacahuète américain.

Se mettre dans un état pareil pour un événement aussi anodin n'avait peut-être rien d'adulte ni de sophistiqué, mais, quand bien même elle avait promis à son père de se comporter avec toute la dignité seyant à une princesse, c'était le dernier de ses soucis.

Le menton au creux de la main, dans une attitude qui remontait à son enfance au palais de Spitzenstein, elle rit sous cape.

« Et je vais m'empiffrer de M&M's, ajouta-t-elle en silence, tandis qu'elle se penchait au hublot pour observer la descente de l'avion vers l'aéroport. Ah oui ! Et ne pas oublier les hot dogs, avec plein de moutarde. Et le ketchup, les pickles, la sauce chili... »

Bon, peut-être vaudrait-il mieux ne pas *tout* essayer en un seul repas !

Lili se mordit le bout de la langue pour contenir son excitation grandissante. Si elle se laissait aller, plus rien ne pourrait l'arrêter. Mais, sautiller dans tous les sens en poussant des cris de joie ne serait pas forcément bien vu en première classe. Et puis, ce n'était pas ce qu'on attendait d'une princesse.

Quelle barbe, à la fin, de toujours devoir se contrôler ! Depuis la mort tragique de sa mère dans une avalanche au cœur des Alpes bernoises, neuf ans plus tôt, le prince Franz, son père, s'était mis à les surprotéger, elle et sa sœur aînée, Natalia. Enfant, elle avait tout fait pour le satisfaire, s'efforçant de museler au mieux son optimisme et sa vitalité. Mais, à dix-neuf ans, elle n'était plus un bébé.

Être sage et bien élevée, c'était tellement assommant ! Elle avait envie de dévorer la vie à pleines dents, tout comme Natalia qui se moquait bien de l'étiquette et s'amusait à choquer le prince avec ses minijupes en cuir et son langage de charretier. Et ce premier voyage aux États-Unis, seule, la grisait comme si elle avait bu au goulot tout un magnum de champagne.

Enfin, seule était un bien grand mot ! Il fallait compter avec sa chère nounou, Amelia Gordon, une robuste Anglaise pétrie de principes, qui ne cessait de la rappeler à ses obligations princières.

C'était vraiment injuste ! Pourquoi aurait-elle dû être la seule de la famille à se morfondre ? Son père passait le week-end au Cap d'Antibes avec son exubérante maîtresse — bien qu'elle ne soit pas censée connaître cette information —, et Natalia devait assister bientôt à un mariage quelque part au Texas. Il ne restait donc plus qu'elle pour inaugurer cette exposition dans un musée du fin fond de l'Amérique profonde. Un événement tellement insignifiant et sans danger que le prince n'avait pas hésité à le lui confier, elle qu'il considérait comme une écervelée.

Ce qu'il ignorait, c'est que sa fille cadette rêvait de visiter les États-Unis depuis des années, et qu'elle ferait tout pour profiter au maximum de ce voyage inespéré.

Dès qu'elle aperçut les vastes étendues de blé vantées par les guides touristiques, Lili se souleva légèrement de son siège, émerveillée. C'était tellement différent des montagnes de son pays natal, une minuscule enclave entre la Suisse et le Tyrol.

— Oh, c'est vraiment la chose la plus excitante qui me soit jamais arrivée, déclara-t-elle à sa compagne de voyage.

— Vraiment ? s'étonna Amelia. Vous oubliez la fois où le cheikh d'Abu Dibadinia a offert à Son Altesse Sérénissime le prince Franz deux cents chameaux et un rubis de soixante carats pour votre main.

— Pff, rien à voir ! Vous savez bien que je déteste le rouge. Et puis, il a offert trois cents chameaux pour Natalia. Il y avait de quoi se sentir insultée.

— Et la fois où vous vous êtes enfuie avec le jeune lord Kirkpatrick pour aller faire du naturisme sur une plage monégasque ?

Un léger sourire étira les lèvres de Lili, au souvenir du savon que lui avait alors passé sa gouvernante.

— Cela aurait pu être amusant, si ce pauvre Johnnie n'avait pas tout à coup réalisé qu'il ne supportait pas le soleil. Remarquez, avec ses cheveux roux et sa peau laiteuse, c'est un peu logique.

— C'est encore une chance que Sa Grâce ait eu cette allergie. A cinq minutes près, vous vous retrouviez nez à nez avec les paparazzi.

Lili afficha une moue boudeuse.

— Je n'ai même pas eu le temps d'ôter le haut de mon bikini.

Mme Gordon roula des yeux horrifiés.

— C'est encore heureux ! Et rappelez-vous votre promesse, chère enfant : pas de sottises durant ce voyage.

Lili ouvrit la bouche pour protester. Cette perspective semblait diablement assommante.

— Mais...

— Pas de « mais » ni de « si », Votre Altesse Sérénissime ! Vous savez ce que j'ai coutume de dire...

— Ne vous faites aucun souci, affirma Lili, avant que la chère femme n'ait eu le temps de prononcer une de ses maximes favorites. J'ai entendu dire que les Américains se montraient très prudes sur les questions de nudité... et autres. Il est fort peu probable qu'il me soit donné la possibilité de faire du naturisme à Blue Cloud, Pennsylvanie.

Dissimulant sa bonne humeur, la jeune fille poussa un soupir théâtral.

— Quel dommage !

— J'espère que Votre Altesse plaisante...

Lili posa la main sur celle de la vieille dame. Quand Amelia lui donnait du « altesse » à tour de bras, ce n'était jamais bon signe.

— Évidemment que je plaisante, ma chère Amy. Je suis toujours aussi pure que la neige qui vient de tomber.

« Et cela en dépit de tous mes efforts. »

Une expression hautement soupçonneuse se lisait sur le rude visage d'Amelia. Grande et charpentée comme un bûcheron, les yeux bleus, elle avait soixante-huit ans et Lili ne l'avait jamais vue autrement qu'avec les cheveux tirés en chignon. Veuve depuis de nombreuses années, elle était déjà au service de la famille princière bien avant la naissance de Lili, jouant d'abord un rôle de nounou auprès des deux sœurs avant de devenir — après que ces dernières eurent décidé qu'elles ne voulaient plus être gardées par une personne affublée d'un qualificatif aussi démodé — un mélange de garde du corps, de secrétaire et de confidente.

— Sans doute êtes-vous pure en pratique, mais guère, j'en ai bien peur, en pensées ou en intentions.

Lili plissa le nez. C'était on ne peut plus exact. Jamais elle n'était parvenue à mystifier cette bonne vieille Amy, qui semblait capable de divination lorsque cela se rapportait aux deux princesses. Combien de fois avait-elle surgi au bon moment pour les tirer d'un mauvais pas ?

Pendant longtemps, les deux sœurs avaient non seulement accepté l'aide de leur ancienne nounou, mais elles avaient même pris l'habitude de compter sur elle. Seulement, Lili était devenue une adulte, et elle n'était plus très sûre d'apprécier cette façon qu'avait Amelia de savoir ce qui se passait dans sa tête — parfois, avant qu'elle-même en ait conscience. C'est vrai quoi ! Comment allait-elle bien pouvoir perdre sa virginité si Amy intervenait chaque fois pour l'en empêcher ?

— Nous sommes au vingt et unième siècle, Amy. Plus aucune fille ne reste vierge jusqu'au mariage.

— Sauf si elle est la fille de Son Altesse Sérénissime le prince Franz von Grunberg, et que le monde entier observe ses moindres faits et gestes.

Amelia hocha la tête d'un air compassé, signifiant que le sujet était clos, et referma le roman sentimental qu'elle n'avait pas lâché durant tout le vol.

Lili retint un soupir. Depuis leurs débuts dans la bonne société européenne, sa sœur et elle étaient devenues les cibles favorites de la presse à scandale, au grand désespoir de leur père. Leur vie sentimentale prêtait naturellement à toutes les spéculations.

Ou plutôt leur absence de vie sentimentale, corrigea Lili, en tirant sur la ceinture de sécurité qui la comprimait. L'avion amorçait sa descente vers la piste et la liberté lui tendait les bras. Si tant est qu'on puisse parler de liberté avec Amelia et l'encombrant Wilhelm, le garde du corps que son père lui avait imposé. Natalia avait plus de chance puisqu'on l'autorisait à voyager seule.

En tant que cadette, Lili était toujours traitée comme un bébé. Mais les choses allaient changer. Ce voyage marquait le début d'une aventure fantastique. Elle en avait la certitude.

« Hamburgers, hip hop, shopping, drive-in, et plats à emporter », chantonna-t-elle en silence. L'Amérique était porteuse d'une telle diversité, de tant d'histoires à vivre...

Lorsque le train d'atterrissage toucha la piste, Lili sentit son pouls s'accélérer. Elle tenait enfin sa chance de vivre quelque chose d'exceptionnel. Son rêve américain.

Et, si l'occasion se présentait, elle ne dirait pas non à une aventure torride avec un séduisant play-boy du cru.

Tout en guettant l'arrivée des premiers passagers, Simon Tremayne ne cessait de ronchonner.

— Avec tout ce qu'il y a à faire au musée en ce moment, je me serais bien passé de rencontrer une enfant gâtée venue d'un pays d'Europe dont personne n'a jamais entendu parler.

— Ôtez donc vos lunettes, lui ordonna de sa voix de stentor Cornelia Applewhite, le maire de Blue Cloud. Cela vous donnera peut-être un peu moins l'air d'un attardé.

Simon obtempéra, non sans essuyer les verres à l'aide de sa cravate, avant de placer les lunettes dans la poche poitrine de son veston.

— Je suppose que je vais devoir lui baiser la main ? dit-il, en prenant soin d'adopter une voix de martyr.

— Avez-vous lu le document protocolaire que je vous ai faxé au musée ?

— J'en avais l'intention...

« C'était sur sa liste, juste après "changer de chaussettes". »

— Simon ! s'écria le maire, à bout de patience.

L'intéressé frémit, résistant à l'envie de se boucher les oreilles.

Cornelia — et que Dieu ait pitié de l'imprudent qui aurait osé l'appeler Corny — était une femme de petite taille, aux traits chevalins, qui ne semblait vivre que pour brailler des ordres. La puissance des décibels la faisait vibrer tout entière, de ses talons aiguilles à la pointe de sa frange de cheveux noirs comme l'ébène, et Simon ne pouvait s'empêcher de redouter un incident diplomatique. Crever les tympons d'une princesse en lui souhaitant la bienvenue n'était peut-être pas du meilleur effet ?

— Ils arrivent, annonça le maire au petit groupe de personnalités qu'elle avait elle-même sélectionnées pour accueillir la princesse. Essayez d'avoir l'air intelligent. Agissez comme si vous saviez ce que vous faites. Et vous, Simon, rentrez donc cette cravate dans votre ceinture.

Les paupières soudain étirées en une mimique soupçonneuse, elle se pencha en avant pour étudier le motif qui égayait ladite cravate.

— Une tête de sphinx ? Vous n'auriez pas pu choisir quelque chose de plus sobre ?

— Trop tard, marmonna Simon, tandis que le comité d'accueil commençait à s'agiter.

La princesse et son escorte étaient, comme il se doit, les premiers passagers à avoir débarqué, et Simon ne vit d'abord de Liliana qu'un éclair rose et quelques mèches de cheveux de la couleur des blés mûrs.

Coincée derrière la silhouette massive d'un garde du corps vêtu d'un costume noir, et celle non moins imposante d'une dame âgée qui semblait aussi empesée que le col de son chemisier, la jeune fille sautillait comme si elle était montée sur ressorts.

Simon ne put s'empêcher de glousser, et Cornelia le gratifia d'un « chut » tonitruant, juste au moment où la princesse annonçait d'une voix plaintive :

— Mais je ne vois rien du tout.

Les murmures cessèrent, et tout le monde retint son souffle.

Deux mains délicates écartèrent les épaules qui lui masquaient la vue, et une petite tête blonde, auréolée de cheveux courts et bouclés, apparut.

— Seigneur, dit-elle, avec une grimace mutine, j'espère que ce n'est pas à moi que vous faisiez chut. Personne ne s'est permis une telle chose depuis que j'ai quitté le pensionnat. Bien que de nombreuses personnes en aient sans doute rêvé, j'imagine.

Elle sourit. D'une façon absolument charmante.

Et Simon sentit un étrange pincement dans la région du cœur.

Fort heureusement, Cornelia entama son speech de bienvenue, dûment répété, et Simon attribua les pulsations sourdes qui faisaient vibrer ses veines à l'onde de choc. Les vibrations engendrées par les beuglements de Corny étaient assez puissantes pour s'enregistrer sur l'échelle de Richter.

Il n'avait ni le temps ni l'envie de faire des simagrées avec des princesses, même s'agissant de ravissantes blondinettes. Rien que l'idée était absurde, surtout quand on savait qui il était : Simon Stafford Tremayne, intello binoclard, dont le seul succès marquant en matière de mondanités avait été de danser un slow avec Valerie Wingate au bal de fin d'année. Et ce, uniquement parce que cette dernière s'était disputée avec son petit ami, footballeur vedette du lycée, et qu'elle avait pris le premier idiot venu pour se venger. Cette danse lui avait d'ailleurs valu un nez cassé. Et pour rien, en plus ! Valerie était aussi plate qu'une limande, et le fait de pouvoir lorgner dans son décolleté ne fut en rien une consolation.

Tournant machinalement la tête vers la princesse, Simon croisa son regard, et une décharge électrique le traversa tout entier. Bon, ça pouvait s'expliquer facilement. L'électricité statique provoquée par la moquette, peut-être ?

— Cornell-eeeyah, prononça la princesse Bouton d'Or, avec une lueur malicieuse dans les yeux. Seigneur, c'est beaucoup trop long. Je vais vous appeler...

Elle eut de nouveau un regard vers Simon, qui haussa un sourcil en accent circonflexe. Mimique qu'il s'était longuement entraîné à exécuter et dont, ma foi, il était assez fier.

— Nell. Vous avez tout à fait le style à vous appeler Nell. Une vraie paysanne, élevée dans une de ces magnifiques fermes céréalières d'Amérique...

Simon se retint à grand-peine de rire. Cornelia, pour une fois, était bien trop estomaquée pour protester. Elle qui était si fière de ses vénérables origines bourgeoises ! Mais, visiblement, contredire une princesse était totalement prohibé par le protocole.

Sa dame de compagnie — une Anglaise, il ne pouvait en être autrement, décida Simon — lui adressa un regard d'avertissement, et la princesse se ressaisit aussitôt.

— A moins que vous ne préféreriez madame le Maire ? demanda-t-elle, avec une exquise politesse.

Le cuirassé britannique reporta son attention sur Simon.

— Et vous êtes ?

— Saisi.

La duègne se renfrogna.

— Serait-ce un de ces détestables termes d'argot américain ?

Son accent délicieusement snob conforta Simon dans sa première impression. Incontestablement anglaise.

— Pas du tout. Même Sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre emploie ce mot. Il signifie empli d'effroi ou de surprise.

— Ah, je vois, prononça-t-elle d'un air gacial. Vous ne semblez guère effrayé.

L'attention de Simon se détourna un instant vers la princesse qui semblait de nouveau très détendue, et avait visiblement fait la conquête de Corny, bien qu'elle l'eût traitée de paysanne.

— Alors, c'est que je suis surpris. Mais, pour répondre à votre question, je suis le conservateur du musée Princesse Adelaïde et Horace Applewhite. Je sais, c'est terrible à prononcer. C'est pourquoi nous l'appelons entre nous le « Addy-Appy ».

Une lueur réprobatrice passa dans le regard gris acier de Mme Croquemitaine, et Simon essaya de donner de lui une image qui cadrerait un peu mieux avec l'idée qu'on se faisait d'un conservateur de musée.

— Nous sommes très honorés que la famille princière nous permette d'accueillir cette exposition de bijoux inestimables.

— Il en est de même pour la princesse qui vous sait gré de l'accueillir en votre charmante bourgade.

— Indubitablement, répondit Simon d'un ton compassé, espérant que cela sonnerait suffisamment britannique.

Mme Gordon eut une petite moue vaguement méprisante, avant de le guider vers la princesse, à qui elle le présenta en déclinant son nom et sa fonction.

— Monsieur Tremayne, continua-t-elle, puis-je vous présenter Son Altesse Sérénissime, la princesse Liliana Brunner von Grunberg.

« Certes, vous le pouvez. »

Liliana posa délicatement sa main dans la sienne, et il se surprit à s'incliner avec déférence, les lèvres à quelques millimètre de sa peau délicate, obéissant à un instinct dont il ignorait jusqu'à présent l'existence. Son parfum délicat lui emplissait les narines et il y discerna des notes fraîches et vertes comme le printemps, mêlées à une odeur subtile

de roses.

« Cueillons-les dès aujourd'hui », songeait-il lorsque ses lunettes glissèrent de sa poche et vinrent atterrir sur les orteils de la princesse. Surprise, cette dernière poussa un petit cri et fit un bond en arrière. Aussitôt, le colosse qui assurait sa sécurité s'avança vers Simon, l'air menaçant, et mit le pied sur les lunettes.

— Tout va bien, Wilhelm, déclara Liliana, en posant la main sur le bras du bull mastiff.

Le garde du corps pivota dans un bruit de verre brisé.

— Seigneur, vos lunettes ! s'exclama la princesse.

Simon et elle s'agenouillèrent d'un même mouvement.

— Je vous en prie, laissez-moi faire, protesta-t-elle.

Avec autant de précautions que s'il se fût agi d'un oisillon blessé, elle s'empara de la monture métallique complètement déformée.

— Je crains qu'elles ne soient hors d'usage.

Simon lui prit les lunettes des mains, et un dernier éclat de verre se détacha.

— J'en ai une autre paire au musée, Votre Majesté, je veux dire, Votre Altesse.

— Appelez-moi Lili, suggéra-t-elle, en le regardant droit dans les yeux.

Simon se mit à cligner des paupières.

— Vous êtes myope ?

« Non, juste saisi. »

— Hypermétrope.

— Alors, je suis trop près, remarqua-t-elle, sans pour autant bouger.

— Trop près pour quoi ?

Elle souriait avec gentillesse et naturel. Son visage gardait encore les rondeurs de l'enfance et sa peau avait la fraîcheur et la coloration légèrement ivoire du babeurre, mais, écartant cette vision ingénue, Simon ne vit bientôt plus que ses lèvres. Des lèvres pleines, soulignées d'un rose discret... En résumé, des lèvres faites pour être embrassées.

— Pour que vous puissiez me voir, répondit-elle.

Son délicieux sourire se ternit, alors que Mme Gordon s'interposait entre eux et l'obligeait — fort peu cérémonieusement, il faut bien le dire — à se relever.

Simon se redressa à son tour, les lunettes entre les doigts, et regarda les deux femmes s'éloigner, la rude Anglaise tenant Lili par le bras comme si elle eût été invalide.

Nul besoin de ses verres pour voir qu'il était plus que saisi. Il était tout bonnement enchanté.

Quelle détestable situation !

Conscient que le regard suspicieux de Wilhelm ne le quittait pas — comme si, vraiment, les conservateurs de musée étaient classés numéro un au hit-parade des crapules —, Simon emboîta le pas de Corny qui entraînait tout son petit monde vers la sortie. Comme

montée sur un roulement à bille, la tête de la princesse s'agitait en tout sens, à croire que le modeste aéroport était tout à coup devenu un site touristique des plus fascinants. Simon l'entendit avouer à « Nell » qu'elle n'était jamais venue aux États-Unis car son père considérait que ce pays était uniquement peuplé de mafiosi, de cow-boys à peine éduqués et de stars de cinéma décadentes, comme un haut lieu de la dépravation.

— Mais, c'est n'importe quoi ! tonna Corny. Votre grand-mère était bien américaine, que je sache.

Apparemment, elle avait oublié qu'il n'était guère protocolaire de critiquer les opinions princières, même venant d'un monarque qui régnait sur un minuscule lopin de terre où rien de remarquable ne s'était produit depuis trois ou quatre cents ans.

— Des hot dogs ! s'écria tout à coup la princesse, en se ruant vers la cafétéria de l'aéroport. J'ai toujours rêvé d'y goûter. Je peux en avoir un ?

— Mais certainement, répondit Corny, d'un air morose.

A n'en pas douter, elle pensait au buffet qui les attendait au musée, et Simon vint à sa rescousse.

— A votre place, Princesse, je ne m'y risquerais pas. Les hot dogs sont bien meilleurs au drive-in de Blue Cloud.

Les yeux de la jeune fille s'écarruillèrent, émerveillés.

— Un drive-in ? Comme dans « American Graffiti » ? Vous me promettez de m'y emmener ?

Sans laisser à Simon le temps de répondre, Mme Gordon intervint.

— Nous devons nous en tenir au programme, Votre Altesse.

— Vous avez raison, reconnut Lili, en se laissant entraîner vers la sortie, non sans jeter un regard languissant vers la cafétéria.

Simon retint un haussement d'épaules agacé. Il devait bien y avoir des hot dogs à Grunberg. La principauté était à un jet de pierre de l'Allemagne, patrie de la cochonnaille. A l'époque d'Internet et des vols supersoniques, même une princesse archi dorlotée ne pouvait pas être aussi candide. En outre, à en juger par ses délicates boucles d'oreilles en diamant, son tailleur haute couture rose poudre et sa parfaite maîtrise du flirt mondain, Liliana était probablement beaucoup plus sophistiquée que ne le laissait croire son comportement primesautier.

« C'est parce que, à dix-neuf ans, elle n'est encore qu'une enfant, songea-t-il, avec toute la sagesse et la maturité de ses vingt-neuf ans. Tu ne peux pas tomber amoureux d'une enfant. »

Même si elle est belle à faire damner un saint.

— On dirait une carte postale, remarqua Lili.

Déçue de constater que seule Cornelia Applewhite les accompagnait, elle écoutait d'une oreille distraite les commentaires du maire sur la ville et son histoire, tout en gardant un œil sur les champs de blé et les pâtures qui s'étendaient à perte de vue de part et d'autre

de la route, délimités tantôt par des clôtures d'un blanc éclatant, tantôt par des rangées d'arbres à l'épaisse frondaison.

D'un autre côté, songea-t-elle pour se consoler, si l'excentrique conservateur du musée avait pris place avec eux dans la limousine, nul doute qu'il eût souri, voire ricané. Ses yeux auraient pétillé de malice, il aurait relevé le sourcil gauche en accent circonflexe, et peut-être aurait-elle été distraite. Sans doute même aurait-elle senti de nouveau cet étrange petit grattouillis dans la gorge.

Il n'était pourtant pas très beau, surtout avec cette monstrueuse cravate et ce costume affreusement chiffonné. Mais, enfin, en y regardant bien, il y avait deux ou trois détails qui n'étaient pas sans intérêt. Son regard incroyablement intelligent, l'épi indiscipliné qui faisait oublier un très léger début de calvitie, et cette adorable dissymétrie dans le visage...

« Simon Tremayne », dit-elle en silence, rien que pour le plaisir d'évoquer son nom. Ce n'était pas un de ces patronymes qui fleuraient bon le terroir, tel que Chip ou Hank. Mais, cela lui allait bien. Il avait l'air d'un gentil garçon, même s'il ne correspondait pas vraiment à ce qu'elle attendait, ou à ce qu'elle avait espéré.

— Mon estimé grand-père...

La voix de Nell, installée sur la banquette en face d'elle, à côté d'Amelia, la tira un instant de ses pensées, et Lili prit un air hautement intéressé.

— ... Horace Applewhite, a créé l'association pour la préservation des...

De nouveau, Lili décrocha de la conversation, tout en prenant soin de laisser croire au maire qu'elle buvait ses paroles. C'était un don qu'elle avait développé lors des réceptions assommantes au palais, et elle ne se privait pas d'en user. Amelia lui ferait plus tard un topo sur les points importants. Si toutefois il y en avait.

Elle laissa un instant son regard vagabonder par-delà la vitre. En dépit de ses efforts pour ressembler à sa sœur et cesser de se conformer aux exigences de son père, il lui semblait qu'elle continuait à observer le monde de loin, derrière un panneau vitré. Était-ce un crime de vouloir vivre vraiment au lieu d'évoluer dans un monde si protégé que cela en devenait étouffant ?

Tout à coup, une mer scintillante de carrosseries attira son attention.

— Oh ! s'écria-t-elle. J'aimerais bien m'arrêter là.

La voiture roulait maintenant le long d'un boulevard engorgé par la circulation et, sur la droite se dressait un imposant bunker de ciment. Un immense panneau aux couleurs tapageuses — c'était tellement américain ! — signalait l'entrée du centre commercial.

— Mais c'est le supermarché, protesta Cornelia, horrifiée. C'est affreusement bas de gamme.

Cette perspective semblait ravir Lili, qui se trémoussait sur son siège.

— Justement !

Elle voulait s'acheter des tongs, un T-shirt avec un slogan idiot, et une de ses boissons aux couleurs fluos, servies dans un gobelet si grand qu'on avait l'impression de boire dans

un seau de plage.

Hélas, la limousine continua sa route.

Ils franchirent bientôt les faubourgs de la ville, et la jeune fille se laissa captiver par tout ce qu'elle voyait. Blue Cloud était bien telle qu'elle l'avait imaginée : la quintessence de l'Amérique provinciale. Il y avait l'église toute blanche, le bureau de poste en briques rouges, flanqué de son drapeau américain, les rues encombrées de piétons qui prenaient des photos au passage de la limousine, et les boutiques tellement typiques comme celle du glacier. Plus loin, elle aperçut une banque à la façade impressionnante avec ses quatre piliers de marbre et ses statues de lions qui semblaient monter la garde. Puis, il y eut l'école, avec son garde en gilet fluorescent qui faisait traverser les élèves.

Comme la voiture s'engageait dans une rue paisible, bordée d'arbres et de maisons coquettes, Lili pressa la commande de la vitre.

— Votre Altesse, la mit aussitôt en garde Amelia.

La jeune fille ne tint pas compte de son avertissement, et offrit son visage à la caresse du vent, peu soucieuse d'être confondue avec un caniche qui aurait passé la tête par la vitre. Ses cheveux se soulevaient sous la brise légère, à l'image des petits drapeaux qui flottaient sur les ailes de la limousine. Merveilleux ! Ce temps radieux, cette odeur de bitume et de briques chauffées par le soleil, cette douceur indescriptible qui flottait dans l'air, c'était vraiment...

Wilhelm l'attira sans ménagement à l'intérieur et Mme Gordon eut une moue de désapprobation devant sa coiffure échevelée.

« Parfait, songea-t-elle. Excellent. Je n'ai pas envie de ressembler à un diamant, raffiné et poli à la perfection. »

Il n'y avait rien de plus assommant que la perfection.

La voiture ralentit enfin et franchit les grilles d'un parc à la végétation luxuriante. Des plantes dont Lili ignorait le nom animaient une immense étendue de gazon, qui lui semblait aussi doux à l'œil qu'un tapis de pur laine. Elle y aurait volontiers dansé pieds nus. Mais il y avait peu de chance que cette envie se réalise. Derrière un bosquet, on apercevait une vaste tente de réception rayée de blanc et rouge.

Brusquement, l'allée déboucha sur une esplanade goudronnée, encombrée d'invités qui s'écartèrent pour laisser passer la voiture. Sur le côté se dressait une bâtisse en brique qui devait être le musée, mais Lili n'eut pas le temps de lui accorder un regard. Déjà, elle remettait de l'ordre dans sa tenue, se préparant à entrer en scène.

Un frisson de nervosité la traversa soudain.

— Y aura-t-il des journalistes, des photographes ?

Et si elle trébuchait, ou bégayait ? Ou pire, si elle faisait une énorme tache sur ses jolis vêtements, comme lors de ces festivités de l'Assomption ? Il faut dire qu'elle n'avait alors que six ans. Aujourd'hui, elle devrait être en mesure d'éviter une telle catastrophe.

— La presse est toujours là, précisa Amelia.

Pas toujours. Elle avait parfois fait quelques escapades dans le plus total anonymat, que ce soit avec Natalia ou toute seule. De rares, mais inoubliables opportunités.

Après avoir prononcé quelques mots de réconfort, Amelia sortit de la voiture, et Lili regarda une dernière fois à travers la vitre. Tous ces visages souriants tournés vers elle. On aurait pu penser qu'elle n'y prêtait plus aucune attention. Rien de plus faux ! Comment s'habituer à être partout dévisagée comme une bête curieuse ? Finalement, ce n'était pas si mal d'être la cadette, et de laisser son père et sa sœur assumer la plupart des mondanités.

« Tu l'as voulu, ma petite », songea-t-elle, tandis que Wilhelm lui ouvrait la portière.

Non, elle voulait juste goûter à la vie sans histoire d'une jeune fille américaine.

Le maire, Cornelia Applewhite, se tenait déjà toute droite, visiblement pénétrée de son importance.

— Mesdames et messieurs, je vous demande d'accueillir Son Altesse Sérénissime, la princesse Liliana von Grunberg.

Des applaudissements polis éclatèrent à l'instant où Lili sortit une jambe de la limousine, et les flashes se mirent à crépiter. Elle se redressa, dans un cliquetis d'obturateurs et les applaudissements s'intensifièrent. Des « oh ! » et des « ah ! » montèrent du public, comme si elle constituait une de ces scènes particulièrement insolites qu'on pouvait voir parfois en bordure de route.

Elle plaqua un sourire sur son visage, et agita la main pour saluer la foule, de ce geste mécanique qu'elle accomplissait depuis des années. Puis elle aperçut Simon, un peu à l'écart, et une sensation de joie l'envahit, comme si elle retrouvait un ami après une longue absence.

Une petite fille s'avança timidement vers elle pour lui remettre un bouquet, et Lili s'agenouilla à sa hauteur, prenant le temps d'échanger quelques mots avec l'enfant.

Puis elle se redressa et plongea le nez dans le volumineux bouquet de freesias. Grisée par l'odeur entêtante des fleurs, elle inspira à pleins poumons, et relâcha sa respiration dans un soupir de plaisir. Tout à coup, elle sursauta, déconcertée par une étrange sensation. Quelque chose bourdonnait dans sa bouche, se cognait contre le fond de sa gorge.

Elle avait gobé une mouche ! Ou une guêpe ?

Affolée, Lili se tourna vers Amelia. Devait-elle garder la bouche fermée ? Y avait-il un risque à avaler une guêpe ? Et si elle la recrachait, tout simplement ? Oui, mais ce ne serait pas des plus élégant...

La sensation d'une décharge électrique sur le bout de la langue résolut la question.

Avec un cri de douleur, Lili ouvrit la bouche, et l'insecte vengeur retrouva sa liberté.

— Che fais pien, marmonna la princesse.

— Elle va bien, traduisit Mme Gordon.

— Che ne chuis pas allerchique.

— Elle n'est pas allergique.

— J'avais compris, dit Simon.

Edward Ebelard, infirmier à la clinique de Blue Cloud, fit un saut jusqu'au buffet et revint avec une poche de glace improvisée, sous la forme d'une poignée de glaçons enfermés dans un mouchoir, et ordonna à la jeune fille de la maintenir sur sa langue.

Puis, d'un geste décidé, Simon entraîna Lili vers son bureau, tandis que le maire houspillait ses collaborateurs afin que la garden-party se poursuive malgré la défection de l'invitée d'honneur.

— Faites-moi voir cette pauvre petite langue, mon chou.

Edward avait trente ans, une barbe d'homme des bois, et une stature de déménageur, mais il s'exprimait comme une infirmière de l'ancienne école.

Lili parut hésiter, puis, du regard, elle quêtait l'approbation de Simon qui l'encouragea en levant les pouces. Résignée, elle ferma les yeux et tira la langue à Edward, qui l'examina avec un tss tss réprobateur, avant d'y replacer le pochon de glace.

— Nous allons garder ça un moment, déclara-t-il. Cela devrait nous soulager.

— Il n'y a rien d'autre à faire ? s'étonna Simon.

Edward haussa les épaules.

— Je peux la conduire à la clinique pour lui faire une piqûre. Mais, puisqu'elle n'est pas allergique...

Lili écarta un instant la poche de glace qui commençait à couler sur le devant de son tailleur et hocha vigoureusement la tête.

— Pas d'inchection.

— Pas d'injection, s'écrièrent d'une même voix Simon et Amelia.

Puis, Simon ajouta, une expression malicieuse sur le visage :

— Elle n'est pas allerchique.

Lili lui jeta un regard noir.

— Ça restera douloureux quelques heures, expliqua Edward, mais il ne devrait pas y avoir de complications. Néanmoins, je peux rester. Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de soigner une princesse.

— Je m'occupe de tout, l'assura Simon, en le reconduisant avec fermeté vers la porte. Merci de votre aide. Si les journalistes le demandent, vous pouvez dire qu'elle a été piquée par une guêpe, ajouta-t-il en baissant la voix, mais gardez les détails pour vous.

— Oh, mais naturellement ! protesta Edward, en se gonflant d'importance. Je respecte l'éthique professionnelle, vous savez.

— Naturellement.

Simon le remercia de nouveau, ferma la porte, et se retourna vers la princesse.

Elle s'était allongée sur le canapé placé contre l'un des murs lambrissés du bureau, la tête maintenue par des coussins. La glace fondait à une vitesse alarmante, et la tache humide sur sa veste ne cessait de s'élargir.

Il devait bien y avoir un autre moyen...

En hâte, Simon gagna l'accueil, prit un gobelet en plastique et une cuillère près de la machine à café, et revint vers la jeune fille qui écartait la poche de glace avec un soupir.

— Chais la bouche toute che...

— Vous avez la bouche gelée, je sais. Mais j'ai une solution.

Prenant place sur le rebord du canapé, il transvasa les glaçons dans le gobelet, en préleva un avec la cuillère, et tendit celle-ci à Lili qui ouvrit docilement la bouche, à la manière d'un oisillon affamé.

— Gardez le glaçon sur votre langue jusqu'à ce qu'il fonde complètement. C'est encore douloureux ?

— Cha fa mieux.

— Êtes-vous en état de regagner la réception, Votre Altesse ? s'enquit Mme Gordon. Je vous rappelle que des dizaines d'invités vous attendent.

Lili hocha la tête avec soumission.

— Accordez-lui quinze minutes, plaida Simon. Je suis sûr que Cornelia peut décaler le programme. D'ailleurs, pourquoi n'allez-vous pas le lui demander ?

Le regard de Mme Gordon passa de l'un à l'autre, sceptique.

— Votre Altesse ?

Lili lui fit signe de quitter les lieux.

— Fort bien, dit la vieille dame, d'un air pincé. Wilhelm est juste derrière la porte, au cas où vous auriez besoin de quelque chose.

Simon tendit à Lili une autre cuillerée de glaçons.

— Je suis un homme du monde, affirma-t-il, la princesse est en sécurité avec moi.

Convaincue, Amelia sortit enfin du bureau.

Lili enveloppa Simon d'un regard mutin.

— Il faut che méfier de l'eau qui dort.

Simon lui adressa un clin d'œil entendu, sachant qu'il n'y aurait pas de méprise sur son geste. Qui aurait pu être pris pour un dangereux pervers avec un sphinx sur sa cravate et un épi dans les cheveux ?

— Vous parlez beaucoup mieux. La douleur s'est-elle estompée ? demanda-t-il, en se

levant du canapé.

— Ouich.

— Davantage de glace ?

— Ça ira. Ça me fait l'effet d'être un iceberg.

— Ce qui fait de moi le Titanic.

Elle cilla.

— Comment cela ?

— Une seule rencontre, et vous m'avez brisé le cœur.

Lili se mit à glousser comme une gamine, les yeux brillants, les joues rosies.

— C'est le genre de compliment qui marche avec les Américaines ?

— Comment le saurais-je ? Je ne suis qu'un intello coincé.

Jamais il n'avait proféré ce genre d'idioties. En matière de séduction, il se sentait totalement désarmé, à la limite du handicap. Il en était même arrivé à penser que les contacts avec la gent féminine étaient dangereux pour son bien-être. Dommage pour les pulsions physiques qu'il avait de plus en plus de mal à contenir. Cette évocation le fit rougir. Voilà qui n'était pas inscrit sur la liste des obligations envers une princesse.

— Donc, vous n'êtes pas marié ?

Simon parvint à dissimuler sa surprise, en se persuadant qu'elle était juste polie, et en aucun cas intéressée.

— Seulement à mon travail. Sinon, les statues seraient jalouses.

Le sourire de Lili s'élargit.

— Vous êtes drôle.

— Je me suis entraîné rien que pour vous.

— Oh, zut ! Je suis trempée, remarqua tout à coup Lili.

Elle se redressa brusquement, ôta la veste de son tailleur, et commença à déboutonner son chemisier. Comme attiré par un aimant, le regard de Simon s'arrêta sur la tache humide entre les seins, qui rendait la soie blanche transparente. Pas l'ombre d'un soutien-gorge ! Son cœur se mit à cogner à ses tempes, et il se détourna d'un geste gauche.

— Attendez ! Je vais sortir.

— Inutile, protesta Lili. En Europe, nous avons l'habitude du topless.

Doux Jésus ! Simon risqua un regard vers elle et découvrit qu'elle ôtait son chemisier. Vite, il se détourna, les sens en feu. Des seins. Nus. Quel veinard !

Puis il songea : garde du corps, crime de lèse-majesté, scandale, disgrâce.

Mais cela en valait probablement la peine.

Il serra les poings. Les seins nus n'étaient sûrement pas inscrits au programme de Corny.

— Euh... Votre... Princesse, je ne crois pas que...

— Ne vous affolez pas ! Je plaisantais. Je porte un caraco.

Simon n'avait pas la moindre idée de ce que c'était, aussi il jeta un regard par-dessus son épaule. Par simple enrichissement culturel. Le caraco ressemblait à un débardeur garni de dentelle et de bretelles en satin. Le tissu soyeux était tendu sur des seins ronds et fermes.

Même à cette distance il était impossible de ne pas voir les pointes durcies, et...

Embarrassé par le tour que prenaient ses pensées, Simon détourna les yeux. Il avait fallu des heures au Titanic pour sombrer, et il suffisait d'une seconde pour le faire chavirer.

— Pourriez-vous... hum... remettre votre veste ?

— Elle est mouillée aussi. Auriez-vous un sèche-cheveux ?

D'un geste machinal, Simon se passa la main sur le crâne. Plus beaucoup de cheveux, constata-t-il, une fois de plus. Au rythme où allaient les choses, il serait chauve à quarante ans. C'était déprimant, mais que faire pour y échapper ?

— Il y a un sèche-mains dans les toilettes.

— Auriez-vous l'obligeance...

Sans prendre la peine de terminer sa phrase, Lili lui tendit sa veste.

Il se rapprocha, sans oser la regarder en face, et tendit la main un peu au hasard.

« C'est une enfant gâtée, songea-t-il tout à coup. Elle me considère comme un domestique. Peu importe que je la regarde ou pas. Pour elle, je ne suis même pas une personne. »

— Je vais le faire, décida Lili, en baissant le bras.

Simon avançait toujours la main. Il entra en contact avec quelque chose de compact et moelleux à la fois. Caresse froide de la soie, rondeur élastique d'un sein, fourmillement d'une pointe dressée.

La princesse poussa un petit cri de surprise.

— Désolé, dit Simon, en ôtant sa main comme s'il venait de se brûler.

— C'est ma faute, protesta Lili.

Le visage violemment empourpré, Simon évitait son regard.

— Non, c'est la mienne. Je suis terriblement maladroit.

— Ça doit être un handicap dans votre travail.

— Je voulais dire, maladroit en société. Je ne suis bon à rien dès qu'on m'arrache à mon musée.

— Vous vous en sortez très bien, le rassura Lili. C'est moi qui m'arrange toujours pour tout gâcher.

— Vous ne pouviez pas savoir qu'il y avait une guêpe dans le bouquet.

— Sans doute. Mais ce n'est pas le problème. Ce genre de choses m'arrive chaque fois que je fais une apparition publique. C'est pour cette raison que mon père me décharge au maximum de ce genre d'obligations. Je crains qu'il ne m'enferme au palais jusqu'à mes quarante ans si je fais échouer cette inauguration.

— Vous êtes adulte, pourtant. Vous pouvez agir à votre guise.

Lili secoua vigoureusement la tête.

— J'ai dix-neuf ans, mais on continue à me traiter comme un bébé. Notre monarchie est affreusement conservatrice, vous savez. Et mon père est devenu très strict à la mort de ma mère. Vous ne pouvez imaginer combien ces questions d'étiquette sont pesantes... Écoutez-moi pleurer sur mon sort. Vous devez me prendre pour une enfant gâtée.

— Pas du tout.

— Mais si. Avouez-le.

— Je ne vous connais pas assez bien pour porter un tel jugement.

Lili l'observa un long moment en silence, sa veste serrée contre son cœur, cherchant à déchiffrer ses pensées secrètes.

— Maintenant que vous m'avez touché le sein, vous êtes obligé de sortir avec moi, déclara-t-elle posément.

Simon eut l'impression que ses yeux allaient jaillir de ses orbites et se mettre à rouler sur le sol, telles des billes.

— Comment ça, « sortir » ?

— Vous savez bien. Les hot dogs !

— Je pourrai toucher l'autre sein ?

Le visage de Lili se figea et Simon, qui se serait giflé d'avoir osé prononcer une telle incongruité, crut qu'elle allait l'insulter, ou peut-être appeler Wilhelm pour qu'il lui flanque une correction. Mais soudain son expression changea, perdit de sa rigidité, et elle se mit à rire à gorge déployée.

Simon laissa échapper un discret soupir, soulagé par sa réaction, mais toujours aussi choqué par sa propre attitude.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai parlé de cette façon à une princesse.

— Franchement, je suis ravie que vous l'ayez fait.

D'un geste devenu automatique, son sourcil gauche dessina un accent circonflexe.

— Je veux dire... pas à cause de... Ou peut-être que si. Vous comprenez, c'est la première fois que je voyage seule. C'est une occasion rêvée d'affirmer mon indépendance. J'espérais rencontrer un fringant play-boy, mais je crois que vous pourriez faire l'affaire.

Simon se sentait vaguement rasséréné, jusqu'aux derniers mots de la jeune fille.

Il ferait l'affaire, faute de mieux.

Voilà qui résumait toute l'histoire de sa vie. De Valerie Wingate à Paula Manthey, l'étudiante qui avait feint d'être amoureuse de lui pour décrocher un poste dans son

équipe d'archéologues, les femmes s'étaient toujours servies de lui. Elles voyaient en lui un inadapté social, un rat de bibliothèque suffisamment désespéré pour accepter les avances de n'importe quelle femme, quelles que soient ses motivations. Parfois, il en arrivait à penser cela lui-même, ce qui expliquait pourquoi il passait autant de temps au musée. L'étude du genre féminin dépassait ses compétences, tout diplômé qu'il fût.

Et la princesse Bouton d'Or représentait un plus grand danger que toutes les autres femmes réunies.

— Voulez-vous voir la tiare ? proposa Simon. Le musée était vide et silencieux, et le bruit de leurs pas résonnait dans l'escalier de marbre qui menait au vaste hall. De chaque côté, des arches ouvraient sur une enfilade de salles aux murs blancs, et aux parquets de bois clair. Tout était neuf, propre et étincelant. Quelle différence pour Lili, tellement habituée à l'ancien, au vétuste, au vénérable !

Tout en passant le bout de sa langue contre ses dents, elle s'arrêta pour observer un motif dans le sol de marbre. Elle avait dû dire ou faire quelque chose qui avait déplu à Simon. Tout à coup, il avait perdu son humour, son insolence. Il se tenait raide, emprunté, lui parlait d'un ton plein de déférence. Comme tous les autres.

Certes, ils étaient allés un peu loin dans la familiarité. Si elle avait vu ce qui s'était passé, Gordon aurait sûrement fait une crise d'apoplexie, comme seul en est capable un Britannique outragé. Et, nul doute qu'elle l'aurait remise de force dans le premier avion. Mais elle n'était pas venue en Amérique pour rester bien tranquille dans son coin. Elle voulait de l'aventure, que diable !

— Pourquoi pas, répondit-elle, en relevant la tête vers Simon.

— Par ici, Votre Altesse.

Affichant une réserve princière, Lili jeta un regard sur les vitrines où étaient présentées les plus belles pièces de la collection von Grunberg, posées sur des lits de velours ou de satin, et subtilement éclairées par des projecteurs. En dépit de sa position, Lili n'avait eu que rarement l'occasion d'admirer ces bijoux. Lors d'événements particulièrement marquants, il lui était arrivé, ainsi qu'à sa sœur, de porter un des colliers, mais cela demeurerait exceptionnel. Et c'était tant mieux. Quelle femme aurait voulu être escortée par six gardes armés et équipée d'un dispositif antivol chaque fois qu'elle arborait une de ces pièces de musée ?

Arrivé devant l'entrée d'une autre salle, Simon échangea quelques mots avec l'un des deux agents de sécurité qui gardaient l'accès, et entraîna Lili vers une petite pièce, sans fenêtre. Un vrai sanctuaire. Placé au centre, éclairé par quatre projecteurs, un dôme de verre, cerné de cordes de velours bleu nuit, attirait tous les regards. L'atmosphère confinée de la pièce, la mise en scène théâtrale, créaient une ambiance magique, impressionnante. Bien qu'entraînée à dissimuler ses sentiments, Lili s'y laissa prendre, comme le commun des mortels.

— Oh ! dit-elle, en découvrant la tiare juchée au sommet d'une colline de satin bleu ciel.

Simon enfonça les mains dans les poches de son pantalon, ravi de son petit effet.

— C’est quelque chose, non ?

— En effet.

— Regardez-la de plus près.

Lili s’avança doucement, presque intimidée. Elle n’avait vu la tiare nuptiale que deux fois, au cours d’expositions similaires, à Londres et à Spitzenstein, la capitale de Grunberg. Elle n’était alors qu’une petite fille, émerveillée par l’histoire de son ancêtre, si amoureux qu’il avait réuni les plus grands bijoutiers de l’époque pour faire monter en tiare le diamant Vargas, dont l’origine restait mystérieuse. Depuis, la tiare n’était arborée que lors des mariages princiers. C’est ainsi que sa grand-mère, Adelaide, une simple fille de la campagne, née à Blue Cloud, avait eu l’honneur de la porter cinquante ans plus tôt.

— C’est splendide, murmura-t-elle, tout en tournant lentement autour de la vitrine pour mieux admirer le bijou. Comment en assurez-vous la sécurité ?

D’un geste, Simon désigna les vigiles placés de part et d’autre de la pièce, à peine discernables dans la pénombre.

— Naturellement, la vitrine est sous alarme, et à l’épreuve des balles. Soufflez dessus, et toutes les issues se verrouillent instantanément, sirènes hurlantes.

— Je comprends comment vous avez réussi à persuader mon père de laisser sortir les bijoux du pays.

— Notre musée est un modèle du genre, se vanta Simon.

— Tout est neuf, il me semble.

— En effet. La famille de Cornelia Applewhite a financé la rénovation. D’où son nom imprononçable.

— Je me demande ce que ma grand-mère aurait pensé d’un tel honneur. Elle n’aimait guère faire parler d’elle. Un vestige sans doute de ses origines modestes.

— Tout le monde ici est très fier de la princesse Adelaide, protesta Simon. Les officiels espèrent que le musée attirera les touristes.

— Et vous ?

— Moi ?

— Comment en êtes-vous devenu le conservateur ? Êtes-vous un spécialiste des familles royales ?

— Pas vraiment. Mon domaine serait plutôt l’égyptologie.

Simon avait chaussé une nouvelle paire de lunettes, mais les verres ne parvenaient pas à masquer le mouvement évasif de ses yeux.

— Dans ce cas, que faites-vous à Blue Cloud ?

— C’est un job intéressant.

Il ôta les mains de ses poches et rajusta la cravate au sphinx.

— Ne devrions-nous pas retourner auprès des autres ?

— Il y a plein d’autres choses que nous devrions faire. Ce soir, ce serait trop tôt pour

aller goûter ces fameux hot dogs ?

— Ce soir ? Je ne savais pas que les princesses pouvaient échapper à leurs responsabilités sur un coup de tête. N'avez-vous pas un programme à respecter ?

— C'est Mme Gordon qui en a un. Moi pas.

— Je n'ai pas envie qu'on m'accuse de...

— Ce que vous pouvez être poltron ! Je fais ce que je veux, sans rien demander à personne.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous un garde du corps ? Et... quel est au juste le rôle de Mme Gordon ? Votre baby-sitter ?

— Quelque chose comme ça. C'est ma nounou.

Simon la dévisagea, interloqué.

— Votre quoi ?

— En fait, c'était ma nounou. Aujourd'hui, c'est ma dame de compagnie.

— Vous avez une nounou ?

— Pas du tout. C'est mon assistante.

— Une nounou !

Lili eut une grimace boudeuse. Où était-elle allée chercher que Simon était amusant ? En réalité, il était odieux.

— Seigneur ! On dirait que vous sortez d'un conte de fées.

— Je suis une princesse. J'ai un certain rang à tenir. Des obligations envers mon peuple.

En dépit de ses velléités de liberté.

— Il est difficile pour un Américain de concevoir une telle façon de vivre. Nous cultivons l'indépendance, l'égalité...

— Je sais. C'est pourquoi j'avais tellement envie de connaître votre pays. Il y a tant de choses que je rêve de voir, de goûter, de...

Elle s'interrompit au beau milieu de sa phrase. Si c'était le cas, pourquoi perdre son temps avec un homme qui se définissait lui-même comme un intello coincé ? Ce n'était pas ici, au milieu de tous ces objets d'un autre temps, qu'elle allait vivre la grande aventure.

— Ne vous inquiétez pas pour les hot dogs, dit-elle en passant devant lui. Je me débrouillerai toute seule.

Le bruit de ses talons résonna sur le parquet vitrifié tandis qu'elle s'éloignait d'une démarche décidée.

— Attendez ! cria Simon en la rattrapant. Je n'ai jamais dit que je ne voulais pas vous accompagner.

Il lui tint ouverte la lourde porte du hall, et Lili la franchit le menton levé, comme il

seyait à une personne de sang royal.

— Inutile de vous forcer. Je trouverai bien quelqu'un d'autre.

Elle embrassa du regard la foule bigarrée. Les hommes portaient tous des costumes d'été aux couleurs claires. Les femmes arboraient des robes à fleurs ou des tailleurs de lin. Quelques-unes avaient des chapeaux. Et... mais oui, des gants blancs ! Même Amelia n'osait lui demander de porter des gants blancs.

— Il y aura bien parmi les invités un charmant jeune homme qui se fera un plaisir de m'escorter.

Simon marmonna quelque chose qu'elle ne comprit pas, et elle n'eut pas le temps de lui faire répéter. Le maire venait de les apercevoir, et leur faisait de grands gestes du bras, tel un mécanicien sur la piste d'un porte-avions.

— Il y aura sûrement un discours, remarqua Simon, presque aussi effrayé qu'elle-même à cette idée. Votre langue est en état de marche ?

— Je crois.

— Vous avez toujours mal ?

— Pratiquement plus, grâce à votre excellente initiative. Merci encore.

— Je vous en prie.

Elle observa son visage aux traits irréguliers, son nez busqué sur lequel ses lunettes étaient perchées de travers, ses lèvres légèrement asymétriques. Ce n'était pas un apollon, mais il avait quelque chose. Une chaleur dans le regard, un sourire qui vous enveloppait comme un rayon de soleil... Ce n'était pas un homme qui déchaînait les passions au premier regard, mais on le devinait fort, déterminé et intègre. Capable aussi de douceur et de tendresse...

L'embrasser serait sans doute intéressant.

— Si vous êtes prête, Votre Altesse, l'interpella Amelia, nous vous attendons.

— On pourrait peut-être abréger le discours, suggéra Cornelia, sur un ton qu'elle seule prenait pour un chuchotement. Les gâteaux sont coupés, et le thé est infusé à point.

Lili adressa un clin d'œil à Simon, et descendit les marches avec grâce, un sourire de commande plaqué sur le visage.

— Tenez-vous à l'écart des massifs de fleurs, murmura-t-il, juste avant que le maire n'entraîne la jeune fille vers les invités.

Simon détestait par-dessus tout cet aspect de son travail. Certains conservateurs étaient passés maîtres dans l'art de faire des bassesses pour obtenir des subventions, mais lui devenait muet dès qu'il se trouvait en face d'un donateur potentiel.

Enfin, considérant son passé, il n'allait pas se plaindre ! Piégé par une belle voleuse, il avait un moment été soupçonné de complicité, puis on lui avait « gentiment » demandé de démissionner. Se promettant de ne plus se laisser abuser par les femmes qui se prétendaient amoureuses de lui, il avait envoyé des dizaines de candidatures, et toutes avaient été refusées. A l'exception d'une seule.

Ce qui expliquait pourquoi il se trouvait coincé là, à superviser une exposition qui le tracassait souverainement.

Les problèmes de sécurité étaient un cauchemar. Depuis le vol de ce scarabée, il voyait des voleurs partout. Et il y avait des dizaines de petits détails agaçants à régler avant le vernissage, le lendemain après-midi. Avec tout ce qu'il avait à faire, comment aurait-il trouvé le temps de servir d'escorte à une princesse un peu trop gâtée ?

Et voilà qu'il piétinait près du buffet, buvant du thé trop fort, dévorant par poignée des petits fours trop sucrés, tout en gardant un œil sur Lili. Accaparée par Rockford Spotsky, le garagiste qui avait prêté la limousine, elle semblait l'écouter avec intérêt, et son sourire ne faiblissait pas une seconde.

Dans son rôle de princesse, elle était absolument parfaite.

Hélas !

Simon embrassa la foule du regard. Socialement inadapté ou pas, même lui pouvait remarquer que la réception s'engluait dans une indolence soporifique. Sans doute était-ce exactement ainsi que le maire l'avait voulu. C'était bien le problème avec Corny. La chère femme s'enorgueillissait de respecter les conventions d'un autre temps.

Le rire cristallin de Lili l'arracha tout à coup à ses pensées. Que diable faisait-elle sur la pointe des pieds, à essayer de passer la main dans les cheveux d'un homme jeune et incroyablement grand ? M. Muscles inclina docilement la tête, et les doigts de la jeune fille s'enfoncèrent dans son épaisse chevelure bouclée. Épaisse ? Dense comme une jungle serait une description plus juste. Ce type-là avait deux fois trop de cheveux !

Simon se rapprocha discrètement.

— J'avais entendu dire que les Américains étaient très grands, et ce n'est pas une légende, déclarait Lili d'un ton admiratif. Que faites-vous dans la vie, monsieur Stone ? Vous jouez au basket ?

La réponse de l'homme échappa à Simon. Sa voix n'était qu'un murmure rocailleux.

— Depuis que j'ai vu Dallas jouer au Super Bowl, quand j'étais petite, je rêve d'être pom-pom girl. La jupe plissée, les bottes, les pompons... Ce doit être tellement amusant !

Lili rejeta la tête en arrière, buvant les paroles de M. Muscles, puis elle éclata d'un rire charmeur.

— Oh, c'est du football ? Et comment joue-t-on au baseball ? Vous autres, Américains, vous pratiquez des sports tellement étranges. C'est sans doute pour cela que vous êtes tous si musclés.

Excédé, Simon héla le shérif Russel qui passait non loin de lui. Plus âgé que lui de quelques années, Henry était également célibataire, et il leur arrivait de jouer parfois au bowling ensemble. Tandis qu'ils collaboraient à la mise en place du système de sécurité du musée, les deux hommes étaient devenus de vrais amis, et Simon l'admirait pour sa droiture et sa ténacité. Avec Henry à la tête du poste de police de Blue Cloud, les habitants pouvaient dormir sur leurs deux oreilles.

— C'est qui, ce type ? demanda-t-il.

Henry repoussa son chapeau en arrière, évaluant l'homme d'un coup d'œil-rapide.

— Touriste, déclara-t-il. Il y en a pas mal en ville, ce week-end.

— Tu es sûr ?

— A 100%.

— Tu ne lui trouves pas l'air suspect ?

Henry plissa les yeux, gonflant les joues d'un air dubitatif.

— Tout le monde me paraît suspect.

— Il a l'air trop lisse, trop propre sur lui, tu ne trouves pas ?

M. Muscles portait un de ces costumes italiens dont Simon n'aurait pu déterminer la marque. Quelque chose de cher, en tout cas, et qui lui conférait cette détestable nonchalance des gens trop privilégiés. Définitivement le genre play-boy fringant.

Henry ne semblait pas plus perturbé que ça. D'un œil exercé, il balayait la foule qui se déplaçait autour du buffet.

— La princesse a l'air d'apprécier.

Simon grommela. L'étranger accaparait son invitée d'honneur. Tout en parlant, Lili lui touchait le bras, l'épaule. Bon sang, elle s'amusait même avec le bas de sa discrète cravate de soie, en gloussant comme une écolière. M. Muscles lui encercla soudain la taille et se pencha pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Le sang de Simon ne fit qu'un tour. Il n'était pas un homme violent, mais l'envie le prenait soudain de se défouler sur l'inconnu comme sur un punching-ball.

— Stone, se souvint-il tout à coup. Il s'appelle Stone.

— Et alors ?

— Ça ne te dit rien ?

— Non.

— Tu ne pourrais pas vérifier son identité ? Il ne me dit rien qui vaille.

Il avait trop de cheveux. Trop de dents blanches. Trop de mains sur Lili.

— Je vais garder un œil sur lui, promit Henry.

Mais son attention s'était déjà détournée. L'air préoccupé, il suivait la progression dans la foule d'une silhouette de femme aux longs cheveux noirs.

Trop occupé à surveiller Lili, Simon n'y prêta guère attention.

Jusqu'à ce qu'un cri de panique s'élève parmi les invités.

— Au voleur !

Avant même que Simon n'ait eu le temps de repérer d'où venait le cri, le shérif s'était élancé au milieu de la foule. Une femme coiffée d'un chapeau à plumes hulula comme un fantôme au timbre particulièrement haut perché : « Oo-oo-oo-oooh ! » Son mari, un petit homme trapu, gesticulait en tous sens.

— Au voleur ! On a pris le sac de Dora.

Obéissant à une intuition, il tâta son postérieur proéminent.

— Les sagouins ! Mon portefeuille a disparu.

Un vent de panique s'empara des invités, qui se mirent fébrilement à vérifier leurs sacs ou leurs poches. Le shérif et son adjoint prirent rapidement en main la situation, dirigeant la foule vers la tente de réception, comme s'il s'était agi d'un troupeau de bétail affolé.

Simon chercha Lili du regard. Prise en charge par son garde du corps, elle semblait ravie. Elle avait les joues en feu et ses yeux exprimaient un enthousiasme qui la rendait plus séduisante encore. Bref, elle s'amusait comme une petite folle et n'avait visiblement pas la moindre intention de quitter les lieux, en dépit des efforts de Mme Gordon pour l'entraîner vers le musée.

Le maire se répandait en platitudes, assurant les invités que le shérif réglerait au plus vite ce petit incident, mais la foule continuait à s'agiter, dans un brouhaha de questions inquiètes et de paroles d'indignation. En dépit des instructions, quelques personnes tentaient de s'esquiver vers leurs voitures, mais Henry ramena bien vite au bercail ces brebis égarées.

Par simple curiosité, ou peut-être parce qu'il avait une dent contre lui, Simon chercha à localiser M. Muscles. Aucune trace de lui. Voilà qui était intéressant...

Il s'apprêtait à aller le signaler à Henry quand une dame d'un certain âge, vêtue d'une robe à pois géants, poussa un cri, les doigts crispés sur sa gorge.

— Mes perles, gémit-elle, avant de s'évanouir, droit dans les bras de Simon.

— Ouf, souffla ce dernier, tandis qu'il la rattrapait sous les aisselles.

Il lui semblait qu'elle pesait une tonne, et il dut caler le genou au creux de sa taille pour arriver à la soutenir.

— Doux Jésus, gémit une de ses amies. Cette pauvre Elsa ! Elle tenait tellement à son collier. C'est un héritage familial, expliqua-t-elle aux curieux qui faisaient cercle autour de Simon.

— S'il vous plaît, articula ce dernier, en vacillant sous la charge. Quelqu'un pourrait-il m'aider ?

Un homme saisit Elsa par les pieds, tandis qu'un deuxième la soutenait aux hanches, et ils l'étendirent à l'écart sur un banc.

Cornelia ne savait plus où donner de la tête. Elle envoya quelqu'un chercher de l'eau, et

se mit en devoir de bassiner les tempes de la vieille dame à l'aide de son mouchoir en dentelle. Simon reconnut enfin l'infortunée victime. Elsa Hess était placée en première position sur la liste de donateurs du musée. Se la mettre à dos serait un désastre.

Hagarde, Corny chercha le regard de Simon et bredouilla de façon inintelligible.

— Occupez-vous de Mme Hess, lui ordonna-t-il, plutôt ravi de ce mutisme exceptionnel. Je vais voir si on sait ce qui s'est passé.

Henry avait rassemblé les fuyards, y compris le dénommé Stone, et distribuait des ordres, enjoignant les invités à se calmer et à attendre d'être interrogés. Il tenait fermement par le bras une jeune femme aux longs cheveux bruns, et semblait bien décidé à ne pas la lâcher. Serrant dans son poing ce qui ressemblait à un tract de couleur jaune vif, celle-ci se tenait raide de colère, le menton levé, la mâchoire crispée, avec dans les yeux une étincelle de rébellion non dissimulée.

Simon s'approcha avec précaution.

— Je vais conduire la princesse dans le musée. Ça ne pose pas de problèmes ?

Henry acquiesça d'un mouvement de tête.

— C'est préférable.

— Si jamais tu as besoin d'aide...

— Ce ne sera pas utile. J'ai appelé des renforts. Nous allons relever toutes les identités et commencer les interrogatoires ici même. J'espère obtenir des informations justifiant une fouille à corps. Avec un peu de chance, nous retrouverons les objets volés avant la fin de la journée.

— Comment ça, une fouille à corps ! s'exclama la jeune femme en rejetant en arrière ses longs cheveux d'un noir de jais. Je ne vous conseille pas de me toucher, shérif Russel.

— Je vous sais gré de cette mise en garde, mademoiselle Vargas, rétorqua Henry, pas le moins du monde perturbé. Mais, je doute de pouvoir résister à la tentation.

Une lueur courroucée traversa le regard de la jeune femme, tandis que son visage s'enflammait. Profitant qu'elle tenait tête à Henry, chacun fermement décidé à ne pas baisser les yeux le premier, Simon la détailla à la dérobée. Sa silhouette était certes digne d'intérêt, même dissimulée sous un châle à franges, une blouse ample, à peine retenue sur les hanches par une ceinture incrustée de pierres et de pièces de métal, et une triple épaisseur de jupons aux couleurs vives. Avec ses yeux fardés de noirs, ses grands anneaux aux oreilles, ses bracelets par dizaines, y compris aux chevilles, elle ne faisait pas très couleur locale. Mais peut-être le style gitan était-il redevenu tendance ? Pour ce qu'il connaissait à la mode...

— C'est du harcèlement sexuel, siffla la jeune femme entre ses dents.

— Pas encore, rétorqua posément Henry.

— Vous me menacez ?

Un muscle joua dans la mâchoire du shérif. Il était incapable de s'expliquer ce qui se passait entre eux. Depuis le premier jour où il l'avait croisée au campement gitan, alors

qu'il venait vérifier les autorisations de séjour, il lui semblait que cette femme lui avait jeté un sort. C'était comme une réaction chimique qui opérait au plus profond de lui, un philtre en fusion qui irradiait dans ses veines. Pourtant, il devait se ressaisir. Il en allait de son enquête.

— Ça dépend si votre bande a eu le temps de filer ou non avec les objets, rétorqua-t-il.

La jeune femme afficha une mimique outragée.

— Ma bande ?

— Le jeune homme que vous cherchiez dans la foule, par exemple. Il pourrait être votre complice.

— Je suis venue seule, je vous l'ai déjà dit.

— C'est ce que nous verrons.

— Et Stone, dans tout ça, intervint Simon. Il est étranger à la ville, et il a essayé de s'enfuir alors que tu avais demandé à tout le monde de ne pas quitter les lieux. C'est plutôt louche, non ?

La jeune femme le gratifia d'un regard reconnaissant.

— C'est aussi le cas du révérend Anderson, et de Tommy Finch, le journaliste, rétorqua Henry. Mais ne t'en fais pas pour moi, mon vieux. Je sais comment faire mon travail.

— Je n'en doute pas.

A quoi bon insister ? Il n'avait aucune raison de suspecter Stone, ni de lui en vouloir. Après tout, Lili n'était pas sa propriété.

— Cependant, si tu as besoin de quelque chose...

— A la réflexion, oui. J'aurais besoin d'une pièce pour enfermer ma suspecte.

L'intéressée grimaça un sourire perfide.

— Pourquoi ne pas me ligoter au milieu du jardin public et laisser vos braves concitoyens me lancer des œufs pourris ?

Simon éclata de rire, et Henry ne put dissimuler un léger amusement.

— Je me réserve ça pour après votre procès.

— Quel soulagement d'apprendre que je ne serai pas exécutée sommairement !

Une curieuse impression s'empara de Simon. Bien qu'elle fût très différente physiquement de Lili, la jeune femme lui ressemblait étrangement. Qu'est-ce qui pouvait bien les rendre aussi semblables ? Un caractère irascible, un esprit de repartie peu commun, une élégante désinvolture ?

— Je vais mettre une pièce à votre disposition, déclara-t-il, soudain pressé d'aller retrouver Lili, sa spécialiste de la bagarre verbale.

— De préférence à l'écart des bijoux, ironisa Henry.

Simon rejoignit la princesse qui, bloquée par Wilhelm et Amelia, commençait à perdre patience.

— Comment vous sentez-vous ? Tout va bien ?

— Quel tohu-bohu ! s'écria Lili, les yeux brillant d'excitation. Et moi qui croyais que les petites villes de province étaient ennuyeuses à mourir !

— Pas ce week-end, apparemment.

— Il vaudrait mieux conduire la princesse à l'écart de cette pagaille, suggéra Mme Gordon.

Au même moment, un flash la fit grimacer.

— Et plus encore de la presse.

Simon réalisa soudain que les photographes s'étaient amassés autour d'eux, tels des requins, prêts à transformer cet incident en événement dramatique. Et dire que le conseil d'administration du musée s'était inquiété d'un manque éventuel de publicité !

— Nous pouvons la conduire à mon bureau, proposa-t-il.

— Je suis là, protesta Lili. Ne parlez pas de moi comme si j'étais une enfant de deux ans.

— Excusez-moi, dit aussitôt Simon.

L'expression polie de Lili disparut au profit d'un véritable sourire. Tellement lumineux que Simon sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Formons un rempart, ordonna Wilhelm, et dégageons en vitesse.

Amelia ouvrit la grande besace de cuir qui ne la quittait jamais et en sortit un parapluie pliant, tandis que Simon et le garde du corps se plaçaient de chaque côté de la princesse, légèrement courbés au-dessus d'elle.

— Allons-y ! déclara Wilhelm. Droit devant. Et, quoi qu'il arrive, on se s'arrête pas.

— A l'abordage ! marmonna Simon, tandis que Mme Gordon, prenant fièrement la tête du convoi, brandissait devant elle son parapluie déployé, rendant ainsi inutile toute prise de vue.

Lili étouffa un rire nerveux.

— Nous ne possédons pas d'armada royale. Grunberg n'a pas d'accès à la mer.

Ils venaient de franchir le hall quand Henry les rejoignit avec la jeune femme qu'il avait arrêtée et, comme Lili fronçait les sourcils, vaguement inquiète, il la rassura.

— Ne vous faites pas de souci, Votre Altesse.

Les deux femmes échangèrent un regard empli de curiosité. Elles étaient aussi différentes que possible. L'une blonde, lumineuse, l'autre sombre et presque inquiétante. L'une vêtue avec élégance, tout en retenue et en savoir-vivre, l'autre effrontée et belliqueuse dans ses vêtements voyants et bon marché. Et cependant, il y avait cette curieuse ressemblance, une sorte de lien secret. Une posture de condescendance royale, mêlée à un appétit de vivre évident.

— Bonjour, dit Lili, en tendant la main. Je suis la princesse. ..

— Oh, je sais qui vous êtes, l'interrompit la jeune femme, en saisissant les doigts

tendus. Je m'appelle Jana Vargas.

Lili eut un hoquet de surprise.

— Vargas ? Quelle coïncidence ! C'est le nom du diamant qui orne la tiare nuptiale. Seriez-vous parente avec ceux qui possédaient le diamant avant qu'il ne soit acquis par ma famille ?

— Qui sait, répondit la jeune femme, énigmatique. Mon peuple a fait étape à Grunberg, il y a bien longtemps de ça.

— Croyez-vous que mon père le connaisse ?

Jana écarta cette possibilité avec un petit sourire ironique.

— C'est peu probable. Les tziganes sont rarement invités par les grands de ce monde à des dîners officiels.

Henry et Simon échangèrent un regard. Celui du shérif semblant dire « j'avais raison de me méfier », tandis que Simon paraissait médusé. Ainsi, la jeune femme serait une vraie gitane, et non une originale aimant se déguiser ?

— Une tzigane, murmura Amelia, l'air abasourdi.

Ses prunelles gris acier avaient perdu de leur dureté et de leur assurance, tandis qu'elle échangeait un interminable regard avec Jana.

Apparemment, cela n'avait pas échappé à Lili.

— Que se passe-t-il, Amy ? Y aurait-il un lien entre le diamant Vargas et la famille de Jana ? Je sais qu'il y a toute une légende autour de cette pierre, mais je n'ai jamais su d'où elle tenait son nom.

La vieille dame lui opposa un visage fermé, à l'expression impénétrable.

— Je n'en sais pas plus que vous.

— Baba Magda pourra peut-être vous en dire plus, dit Jana, d'un air mystérieux en tendant à Lili le papier froissé dans son poing gauche. Si vous avez envie de connaître la vérité...

Lili jeta un regard au tract et son visage s'éclaira.

— Une fête gitane ? Oh ! Avec une diseuse de bonne aventure !

Comme elle était jeune et naïve, s'attendrit Jana. Mais, très vite, elle écarta ce mouvement de sympathie. Cette femme n'était-elle pas son ennemie ? Deux cents ans plus tôt, l'aide de camp du prince von Grunberg avait volé le diamant à son ancêtre, Josef Vargas, ou du moins était-ce la version qu'on lui avait racontée. Le vieux tzigane avait alors jeté un sort sur la famille royale, jurant que chacune des jeunes épouses portant la tiare périrait avant ses trente-cinq ans.

Aujourd'hui, le diamant était exposé pour la première fois dans un musée américain. Une occasion que Jana ne pouvait pas laisser passer. Elle voulait, ou plutôt non, elle avait besoin de le voir de ses propres yeux. Parce que, en dépit des légendes, et des arrangements avec l'histoire, le diamant portait toujours le nom de sa famille.

— Wilhelm, je pense que vous devriez appeler la voiture, s'interposa Mme Gordon, en arrachant le tract des mains de Lili pour le jeter au sol. Il est temps de regagner notre hôtel. Nous ferons adresser nos regrets à Mme le maire.

— Juste quand ça commence à devenir intéressant, protesta mollement Lili, tout en se laissant entraîner vers l'escalier.

— Tu n'as qu'à installer Mlle Vargas dans la salle de conférences, au premier étage, proposa Simon au shérif.

Tout en notant au passage que ce dernier avait ramassé le tract et l'examinait attentivement, il décrocha une clé du trousseau qu'il gardait dans sa poche.

— Tiens. Avec ça, tu peux ouvrir toutes les portes de service : réserve, vestiaire, et même les toilettes.

— Je te la rapporte dès que possible. Je veux isoler la suspecte pendant que je supervise les interrogatoires dehors.

— M'isoler ? Je ne suis pas une lépreuse ! Et puis, vous n'avez pas le droit de me retenir.

— J'ai tous les droits. Vous resterez sous bonne garde jusqu'à ce que mes soupçons soient confirmés.

— Ou démentis, rétorqua Jana, avec une moue sarcastique.

Au moment d'entrer dans le bureau de Simon, Lili lui adressa par-dessus son épaule un regard de sympathie.

— Laissez-moi, dit-elle à Gordon. Cessez de me tourner autour comme ça. Personne ne m'a touchée.

Elle chercha Simon du regard, et dans ses yeux s'alluma une flamme espiègle.

— Hélas, je dois dire.

— Votre Altesse ! s'écria Mme Gordon, outrée. Vraiment, ma chère, M. Tremayne va se faire une très mauvaise opinion de vous.

— Je l'espère bien.

Lili éclata de rire, puis elle tapa dans ses mains.

— Et maintenant, j'aimerais me rafraîchir. Cher monsieur Tremayne, auriez-vous l'obligeance de m'ouvrir la porte des toilettes ?

— Vos désirs sont des ordres, princesse, répondit-il en s'inclinant légèrement.

D'un geste de la main, elle arrêta Wilhelm qui s'apprêtait à la suivre.

— Inutile. Simon montera la garde.

Ce dernier tapota sa poche, puis grimaça.

— Zut ! J'ai donné la clé à Henry. Juste une seconde, annonça-t-il, avant de fouiller dans le tiroir de son bureau. Voici un double.

En un éclair, Lili lui arracha la clé des mains.

— Merci, très cher.

Le menton levé, elle quitta le bureau et se dirigea à petits pas très dignes vers les toilettes.

— Je peux le faire moi-même, dit-elle, quand il voulut lui reprendre la clé.

Elle déverrouilla la serrure, puis enfouit la clé dans la poche de son tailleur. Se tournant pour observer son visage, elle poussa la porte d'un coup de hanches.

— Et je peux aussi tirer la chasse toute seule.

Simon manqua s'étouffer, et ne parvint à retrouver un peu d'aplomb qu'une fois la porte refermée.

— Il y a des limites à ma soumission, princesse.

Elle éclata d'un rire sonore et, à l'autre bout du couloir, Simon vit les deux chaperons tendre le cou à la porte de son bureau.

Simon enfonça la tête dans son col, l'air penaud, et fourra les mains dans les poches de son pantalon. La réception était un désastre, et ses chances d'obtenir des subventions du musée plus que compromises.

Tant pis ! Un seul rire de la princesse, et il se sentait le plus riche des hommes.

Quinze minutes plus tard, alors que Lili n'avait toujours pas reparu, son entrain retomba quelque peu.

Il se mit à arpenter le couloir, tout en comptant entre ses dents. Trois minutes s'écoulèrent, avec une atroce lenteur, puis il se décida à frapper à la porte.

— Lili ?

Pas de réponse.

Il posa l'oreille contre le panneau de bois. Silence total.

— Lili, que se passe-t-il ? Vous vous sentez bien ?

Inquiets, Gordon et le garde du corps le rejoignirent en courant.

Un grand fracas se produisit alors à l'intérieur, suivi d'un cri.

Simon se précipita dans la pièce, les deux autres sur les talons, et stoppa net.

Mme Gordon le bouscula sans ménagement.

— Qu'avez-vous encore inventé, jeune fille ?

— Je crois que mon pied est coincé, gémit Lili.

Elle était couchée à plat ventre sur le sol, sa jupe relevée sur les hanches révélant une large bande de peau au-dessus de ses bas jarretières, ainsi qu'un fessier joliment arrondi. Son pied gauche disparaissait au fond d'une poubelle métallique à couvercle pivotant, dont le contenu s'était renversé autour d'elle. L'autre pied était dépourvu de chaussure.

— Dois-je appeler une ambulance ? demanda aussitôt Wilhelm.

— Grands dieux, non ! protesta Lili, en se tortillant pour prendre appui sur ses avant-bras.

La tête relevée vers eux, ses grands yeux sombres ronds et brillants, elle ressemblait à un innocent bébé phoque échoué sur la banquise.

— Je n’ai rien de cassé. Aidez-moi juste à sortir ma jambe de là, pour l’amour du ciel.

Amelia posa un genou à terre et tira sur la jupe de Lili.

— Comment avez-vous...

— C’était un accident.

Wilhelm s’accroupit, les mains gauchement tendues, comme s’il hésitait à les poser sur la princière gambette.

Il s’attaqua finalement à la poubelle, et la tira d’un coup sec.

— Aïe, aïe ! Attendez !

Levant la tête, Lili chercha le regard de Simon.

— Auriez-vous l’obligeance de... Le couvercle me pince la cuisse.

— Naturellement.

Il s’agenouilla près d’elle afin d’examiner la... hum... situation.

Gordon s’empourpra devant cet outrage et, après avoir déboutonné hâtivement sa veste, elle la jeta sur les jambes de Lili.

Simon posa une main sur sa cuisse. Ou plus exactement sur la rugueuse pièce de tweed.

— Vous vous êtes encore mise dans un beau pétrin, murmura-t-il, tout en essayant de faire pression sur le couvercle. Madame Gordon, pourriez-vous maintenir le couvercle en position ouverte, de façon à ce que je puisse libérer plus facilement Lili ?

La bouche pincée, Amelia s’exécuta et, tandis que Wilhelm maintenait fermement la poubelle, Simon tira doucement sur la jambe de la princesse. Puis, alors que Gordon et le garde du corps aidaient la jeune fille à se remettre sur ses pieds, il chercha du regard ses chaussures.

Il finit par les trouver au pied du lavabo. Étrange ! Pourquoi les avait-elle ôtées ?

— Vos souliers, Cendrillon.

Gordon les lui prit des mains sans ménagement.

— Laissez-moi vous aider à les remettre, Votre Altesse, dit-elle en s’agenouillant.

Prenant appui sur l’épaule de Wilhelm, Lili lui tendit un pied après l’autre.

— Je suis navrée, monsieur Tremayne, dit-elle en rougissant. Je n’avais nullement l’intention de dévaster vos toilettes. En fait, j’étais... Voyez-vous, je voulais...

— Nul besoin d’explications, l’interrompit Simon, qui venait de remarquer la fenêtre ouverte, au-dessus du lavabo.

— Vous êtes terriblement indulgent.

— Je fais des prix spéciaux pour les membres des familles royales.

Lili eut la bonne grâce de rire.

— Et il semble que j'en profite un peu trop. Mais je tâcherai de me rattraper demain.

— Quoi qu'il advienne, nous serons toujours ravis de vous accueillir, Votre Altesse Sérénissime.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je vous en prie, laissez tomber ces formules compassées. Si vous refusez de m'appeler Lili, nous ne pourrons pas aller manger des hot dogs ensemble.

— Serait-ce un rendez-vous ?

— Pourquoi pas ?

Mme Gordon s'éclaircit la gorge.

— Et que faites-vous du programme ?

Lili frappa le sol de son pied de nouveau chaussé.

— Le programme peut attendre, Amelia.

— Veuillez cesser ces enfantillages, s'impatienta la duègne, en prenant la princesse par le bras. Nous devons vraiment y aller.

— Si vous insistez...

Lili jeta un regard de nostalgie à Simon.

— Nous allons nous revoir ?

— Indubitablement.

Elle fit quelques pas et s'immobilisa, portant la main à sa poche.

— J'allais oublier...

Elle sortit la clé et la tendit à Simon, qui fut étonné de voir qu'elle était toujours en sa possession. Peut-être ses soupçons étaient-ils sans fondement ?

Cependant, il ferait mieux d'en toucher deux mots à Henry. Celui-ci devait être averti que la princesse von Grunberg était peut-être devenue la complice d'une voleuse.

Simon ne voyait pas comment expliquer autrement le fait que Lili ait ôté ses chaussures et soit montée sur la tablette du lavabo pour essayer de passer par la fenêtre. Était-elle tombée en sortant ou en revenant ? Cela n'avait guère d'importance. Puisqu'elle avait toujours la clé, c'est qu'elle n'avait pas pu la remettre à Jana Vargas.

La limousine attendait, moteur en marche.

Lili eut un geste de la main pour empêcher Wilhelm de lui ouvrir la portière.

— La journée a été éprouvante, expliqua-t-elle, avec un petit sourire d'excuse. J'aimerais être seule un moment.

Du regard, elle quêtait l'approbation de Mme Gordon, qui hocha la tête.

— Comme Son Altesse voudra.

Tandis que Lili se glissait sur l'une des banquettes arrière, non sans avoir vérifié que le panneau de séparation était remonté, lui assurant une totale intimité, les deux chaperons montèrent avec le chauffeur.

L'imposant véhicule démarra lentement et s'engagea sur le sentier en lacets. Comme ils entamaient le premier virage, Lili se retourna pour regarder par la lunette arrière. Simon Tremayne dévalait le perron, à la manière d'un pantin désarticulé, sa cravate ridicule flottant au vent.

Lili comprit qu'il savait tout. Mais ce n'était pas grave. Il était trop tard maintenant pour intercepter la voiture.

— Eh bien, dit-elle à sa passagère, tandis qu'elle reprenait sa place. On dirait que nous avons réussi.

— C'était un jeu d'enfant, répondit Jana, avec un calme olympien.

Lili hocha la tête. Elle avait accompli le plus dur en se hissant par la fenêtre et en se glissant sur la corniche entre les deux fenêtres. Une impulsion bizarre et un peu folle. Dès qu'elle avait réalisé que la clé des toilettes pouvait servir à libérer Jana, elle n'avait pu résister à l'envie de sortir la tzigane des griffes du shérif. Un homme fort séduisant, soit dit en passant, mais affreusement borné. Au prix de quelques périlleuses acrobaties, elle avait donc passé la clé à la jeune femme, qui avait couru ouvrir la porte, avant de la lui rendre.

Tomber dans la poubelle, tandis qu'elle refaisait le chemin à l'envers, ne faisait pas partie du plan, mais l'incident avait fourni une diversion bienvenue.

— Comment avez-vous réussi à vous glisser dans la voiture sans que le chauffeur s'en rende compte ? demanda-t-elle à Jana.

— Rien de plus facile. Il s'était éloigné pour observer le tohu-bohu sous la tente.

Le silence retomba dans l'habitable, tandis que les deux femmes s'observaient en proie à un indéfinissable sentiment de connivence, un peu comme si elles étaient sœurs.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? Pourquoi m'avez-vous aidée ?

— Je ne sais pas. C'est comme si une voix m'avait soufflé de le faire.

— Mais je suis peut-être une voleuse. Je pourrais essayer de vous dépouiller, ici même.

— Ne dites pas de sottises ! Si vous n'étiez pas innocente, jamais Gordon ne m'aurait laissée monter seule avec vous dans la limousine.

— Et comment serait-elle au courant ?

— C'est ce que ma sœur et moi nous demandons souvent. C'est inexplicable, mais elle est toujours au courant de tout. On dirait une magicienne. Comme les bonnes fées de Cendrillon.

Lili haussa les épaules avec un petit rire, comme pour montrer que tout cela était idiot. Même si elle y croyait quand même un peu.

Jana hocha la tête avec indulgence. Dès que son regard avait croisé la vieille Anglaise, la ressemblance avec Baba Magda l'avait frappée. Malgré les apparences, Mme Gordon n'était pas aussi « thé et petits-fours » que ça. Il se dégageait d'elle une aura venue de la nuit des temps. Elle aussi, elle avait le don.

— Si elle sait que je suis avec vous, elle a peut-être déjà prévenu le shérif.

— Ne vous inquiétez pas. Amy ne ferait jamais une chose pareille.

Jana eut une grimace dubitative.

— Admettons. Mais vous ne m'avez toujours pas répondu. Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Je vous trouve sympathique.

— Ce n'est pas une raison suffisante.

— C'est peut-être l'appel de la liberté, alors. Je suis tellement enfermée dans mon

carcan de responsabilités que j'envie les gens comme vous.

— Voyez-vous ça, ironisa Jana.

— Oui, je sais ! Le syndrome de la pauvre petite fille riche. Mais, c'est vrai, vous savez. Que ne donnerais-je pas pour être vous, l'espace d'une nuit. Une gitane, libre d'aller où elle veut, de danser, de chanter, de voyager...

— De passer le restant de ses jours en prison.

— Mais vous êtes innocente !

De nouveau, la naïveté de la jeune princesse attendrit Jana.

— Un tzigane n'est jamais tout à fait innocent aux yeux de la loi. Notre mauvaise réputation nous précède partout.

D'un geste impulsif, Lili prit la main de la jeune femme entre les siennes.

— Que puis-je faire pour vous aider ?

— Rien. Je me fais fort de convaincre le shérif Russel. Je crois que je ne lui suis pas totalement indifférente. Et je dois dire que je ne le trouve pas déplaisant non plus, malgré ses jugements à l'emporte-pièce.

Lili eut un sourire entendu. Le chef de la police était assurément un très bel homme. Elle-même, si elle n'avait pas fait la connaissance de Trey, une sorte de Tom Selleck en plus jeune... Mais, foin de rêveries ! La voiture avait ralenti et mettait le cap sur le centre-ville. L'hôtel n'était plus très loin, et elle avait encore tant de questions à poser.

— Pouvez-vous me dire ce que vous savez au sujet du diamant Vargas ? J'ai l'impression que ma famille ne m'a pas tout raconté.

Jana détourna les yeux. Comment réagirait la naïve petite princesse si elle lui parlait du mauvais sort jeté sur sa famille ? Bien sûr, ce n'était qu'une légende. Elle-même se targuait de ne pas croire à ces balivernes d'un autre âge. Mais, tout de même... La mère et la grand-mère de Lili étaient mortes assez jeunes.

— Je crains que ma version ne vous choque, avoua-t-elle. Vous vivez dans un monde tellement protégé.

Lili afficha un air accablé.

— Ça se voit tant que ça ?

— Parfois, ce n'est pas plus mal, répondit Jana, en détournant les yeux. Pourquoi ne demandez-vous pas à votre gouvernante ? Je suis sûre qu'elle connaît toute l'histoire.

— Mais elle refuse de m'en parler !

La limousine venait de s'arrêter à un feu, et Lili s'agrippa au bras de sa passagère.

— Quand pourrai-je vous revoir ? Oh, je sais ! Je vais venir à votre fête.

Jana marqua une hésitation. Tout le monde au campement ne serait peut-être pas ravi de faire la connaissance de Lili. A l'exception de son oncle Tito et de sa tante Magda, le clan n'aimait pas beaucoup les étrangers. Et le plus extrémiste était sans doute son cousin Gabriel. Il exérait les petits bourgeois, tous ces gens bien pensants qui accusaient les

tziganes des pires méfaits. Et puis, il prenait beaucoup trop à cœur cette légende au sujet du diamant. Deux cents ans après les faits, il considérait les Brunner comme ses ennemis personnels et s'estimait en droit de récupérer son bien. C'est pour cette raison qu'elle-même s'était trouvée au musée aujourd'hui. Gabriel était si imprévisible. Comment être sûr qu'il ne tenterait pas une action spectaculaire ? Quant aux menus larcins durant la réception, elle avait la certitude que son cousin n'y était pour rien. Il n'y avait pas de pickpockets parmi les siens.

— Si vous y tenez, dit-elle du bout des lèvres.

Puis, elle ouvrit la portière et se glissa avec l'agilité d'un chat parmi la foule des piétons.

Résistant à l'envie de l'imiter, Lili se laissa aller contre l'appuie-tête. Ah, échapper à son programme, juste une fois !

La sonnerie du téléphone intérieur la fit sursauter, et elle se pencha pour décrocher le combiné.

— Vous êtes toujours là, Votre Altesse ?

— Évidemment, Wilhelm ! Où voulez-vous que je sois ?

Au même moment, la voiture redémarra, et Lili regarda par la lunette arrière, cherchant vainement à localiser Jana.

En dépit de toutes les mésaventures qu'elle avait connues aujourd'hui, rien n'avait changé. Elle continuait à observer le monde derrière un panneau vitré.

Peu avant 22 heures, Amelia entra dans la chambre de Lili, sanglée dans un peignoir de velours éponge blanc, qui lui donnait l'apparence d'une énorme guimauve coupée en deux par un élastique. Elle portait des bigoudis, et son visage était luisant de crème. Très fière de son teint de rose anglaise, elle en prenait un soin jaloux.

D'un geste un peu trop vif, Lili remonta les couvertures sous son menton.

— Ne me dites pas que vous êtes venue me border.

— Tss tss, princesse, vous êtes un peu âgée pour cela.

— Et pour une histoire, est-ce que j'ai encore l'âge ?

Lili leva les yeux vers son ancienne nounou, presque implorante. Elle voulait tellement connaître la vérité au sujet du diamant.

— Vous êtes trop fatiguée, mon enfant. La journée a été riche en péripéties.

— Ce n'est pas ma faute. La piqure de guêpe était un accident, et je ne pouvais pas prévoir pour le pickpocket.

Elle se garda bien d'évoquer l'épisode de la poubelle, puisque Gordon ne lui demandait rien.

Amelia s'assit sur le rebord du lit, et tapota le genou de Lili à travers la couverture.

— Tout bien considéré, vous ne vous êtes pas mal débrouillée.

Lili battit des paupières. Pour une fois, se pouvait-il que Gordon n'ait rien deviné ?

— Vraiment ? Vous trouvez ?

Son besoin de satisfaire son entourage avait toujours lutté avec son envie de faire la fête.

— Votre père semblait raisonnablement satisfait.

Lili crispa un peu plus les doigts sur le rebord du drap.

— Je ne comprends pas pourquoi vous devez lui faire un rapport matin et soir. En plus, lui qui est si démodé, quel besoin a-t-il d'avoir un téléphone portable ? Je parie qu'il ne lui sert qu'à nous surveiller, Nat et moi.

— Vraisemblablement, reconnut Amelia. Mais soyez indulgente avec lui. Il ne veut que votre bien.

— Mais j'en ai assez qu'il me traite comme une enfant !

— Comment pouvez-vous dire ça, alors qu'il vous a confié l'honneur de représenter votre famille ? C'est un pas de géant pour lui. Ne trahissez pas sa confiance, chère enfant.

— Mais s'amuser n'est pas un crime, n'est-ce pas ?

— Ça dépend.

Amelia se leva soudain, resserra la ceinture de son peignoir, et vérifia à deux mains que tous ses bigoudis étaient bien en place.

— Il est vrai que ce M. Tremayne semble bien inoffensif, mais vous n'auriez pas dû flirter autant avec lui. Le pauvre garçon était tellement mal à l'aise qu'il ne parvenait même plus à faire correctement son travail.

Lili baissa pudiquement les paupières, tout en songeant avec amusement à la réaction perplexe qu'elle avait fait naître sur le drôle de visage bancal de Simon.

— Bien que je préfère vous savoir avec M. Tremayne, plutôt qu'avec cet énerguemène à qui vous tripotiez les cheveux. Je n'aime pas du tout son genre.

Lili pinça les lèvres. Gordon avait déjà fait connaître son opinion lorsque Trey avait téléphoné une heure plus tôt, la dissuadant d'accepter un rendez-vous. Et encore, elle n'avait pas entendu les mots coquins qu'il lui avait murmurés.

— Qu'avez-vous à lui reprocher ?

Amelia s'arrêta dans l'embrasure de la porte qui communiquait entre leurs suites.

— Il me fait penser à un de vos anciens soupirants, Lars je ne sais plus quoi. Beaucoup trop poli pour être honnête. Enfin, vous avez dépassé ce stade, à présent.

Lili déglutit avec peine. Le sixième sens de Gordon commençait à lui taper sur les nerfs !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Vous avez peut-être la tête dans les nuages, mais votre cœur est bien à sa place. Écoutez-le, et votre père sera fier de vous.

Lili évita le regard perçant de la vieille dame tandis qu'elles se disaient bonsoir. La porte à peine refermée, elle repoussa les couvertures et considéra avec morosité le T-shirt

et le jean qu'elle avait placés en cachette dans sa valise, après que Gordon l'eut remplie de tenues plus guindées les unes que les autres.

A dix-neuf ans, elle en était encore réduite à faire le mur.

Si seulement elle avait eu l'aplomb de Nat, qui menait sa vie comme elle l'entendait — et tant pis pour ce qu'en pensaient papa et Amelia. Et, regardez un peu Jana Vargas, même le shérif ne parvenait pas à l'intimider.

En proie à un regain d'enthousiasme, Lili bondit hors du lit, enfila une paire de tennis, et attrapa une veste.

« Vive la liberté ! » se dit-elle, en s'engouffrant dans l'ascenseur.

Trey Stone, M. Amérique en personne, avait promis de l'attendre au bar, s'il n'y avait pas trop de paparazzi qui rôdaient dans le coin. Pour être tout à fait honnête, elle aurait préféré passer la soirée avec Simon. Il était si amusant, si peu conventionnel.

Mais il ne convenait pas du tout pour ce qu'elle avait en tête.

— C'est bien ce que vous vouliez, charmante Lili ? susurra Trey.

Conduisant d'une main son luxueux cabriolet, il avait passé le bras autour des épaules de la jeune fille, et lui caressait la nuque.

Techniquement, elle devait reconnaître que cela y ressemblait. Une promenade au clair de lune en cabriolet, c'était tellement romantique, tellement Cary Grant et Grace Kelly. Sauf que là, ça ressemblait plutôt à... à...

Lili chercha le nom de cette série que Nat et elle adoraient regarder quand elles étaient petites. Ah, oui : « Happy Days. »

Comme les adolescents insoucians de ce feuilleton, elle s'était encore mise dans le pétrin. Finalement, malgré une première impression des plus flatteuses, Trey Stone commençait à lui taper sur les nerfs.

Après avoir pris un verre et lui avoir débité quelques fadaises, Trey avait proposé de faire un tour en voiture. Inquiète à l'idée d'être repérée, Lili avait accepté sans vraiment réfléchir. Mais son enthousiasme — pour une raison totalement inconnue — venait de retomber comme un soufflé. Pourtant, Trey se comportait exactement comme il le fallait. Il avait du bagout, du charme, un zeste d'insolence... Et, à part lui tripoter l'épaule, il n'avait pas eu le moindre geste déplacé.

Trey tourna vers elle son visage aux traits parfaitement réguliers.

— Vous êtes si belle au clair de lune, susurra-t-il. Vos yeux ont l'éclat mystérieux des étoiles.

— Comme c'est charmant !

« Comme c'est plat et banal », songea-t-elle en se forçant à sourire. Surtout en comparaison des horreurs que Simon laissait échapper quand il s'essayait à flirter.

Le cabriolet abordait le virage à la vitesse d'une voiture de course. Le vent sifflait autour d'elle, rabattant ses courtes boucles sur son visage, et Lili se mit à frissonner. Malheureusement, elle ne pouvait pas se blottir contre Trey pour se réchauffer sans qu'il

se méprenne sur ses intentions.

— Quelle merveilleuse promenade, dit-elle. Vraiment.

— Voulez-vous que nous nous arrêtions ?

Lili savait trop bien ce que cela signifiait. Dans le feuilleton « Happy Days », les adolescents allaient se garer à Bluberry Hill pour se bécoter. Ce n'était pas une pratique très répandue à Grunberg, surtout quand on était une princesse, et que l'on ne pouvait pas faire un pas sans deux gardes du corps collés aux basques.

Apercevant un chemin qui menait à travers bois, Trey n'attendit pas sa réponse pour couper brusquement la route et s'engager dans une pinède odorante et fraîche. Le vert sombre des arbres formait un dais au-dessus de leur tête. Une brise parfumée de résine les enveloppait, et Lili prit une profonde inspiration. Pouvait-elle s'écrier : « Lâche-moi, dégage de là, mec ! » Ce n'était guère envisageable. La politesse n'était-elle pas la première qualité qu'on attendait d'une princesse ?

— C'est endroit est tout à fait plaisant, dit-elle d'un ton morne, à la limite de l'ennui, en espérant que Trey la comprendrait à demi-mot.

— Charmant, merveilleux, plaisant, murmura Trey, en se tournant vers elle, son bras gauche en appui sur le volant. Quel vocabulaire délicieusement démodé.

Lili se raidit sur son siège. L'endroit était désert, loin de tout, et cette proximité dans l'habitacle étroit de la voiture lui donnait soudain une sensation de vulnérabilité. Ce léger picotement

au bout des doigts, cette accélération du rythme cardiaque ne lui étaient pas coutumiers. C'était le problème, aussi, d'être toujours protégée ! Cela ne favorisait guère le développement des mécanismes d'autodéfense. Il ne lui restait plus qu'à espérer que Trey fût un parfait gentleman. D'un autre côté, il n'y avait peut-être aucune raison de s'affoler. N'était-il pas exactement le genre d'homme qu'elle avait rêvé de rencontrer : grand, brun, et beau comme un dieu ?

— Je suis une princesse, dit-elle, avec une intonation ironique. Je vis dans un conte de fées où tout est formidable.

— Et vous portez une couronne.

Lili eut un rire de pure politesse. Les doigts de Trey lui caressaient lentement le cou, dans un mouvement qui se voulait probablement voluptueux, mais qui commençait à l'agacer souverainement.

— Navrée de vous décevoir, mais je ne la porte qu'en de très rares occasions.

— Mais vous avez bien dû essayer la tiare au moins une fois ?

— Vous parlez de la tiare nuptiale ?

— Ouiii.

Pourquoi les hommes avaient-ils cette manie de siffler dans l'oreille des femmes, tel un serpent ? Trouvaient-ils cela séduisant ? Était-elle la seule à trouver ça agaçant ?

— Eh bien, non, répondit-elle. Bien que ma sœur et moi ayons supplié plusieurs fois

notre mère de nous la laisser essayer, elle n'a jamais voulu. Je n'ai jamais su pourquoi...

La voix de Lili s'amenuisait à mesure que Trey l'attirait vers lui. Seigneur, qu'est-ce qu'il avait comme dents !

— ... J'imagine que seules les jeunes mariées ont le droit de la porter le jour de la cérémonie...

Son souffle était chaud, mentholé.

— ... puisqu'on l'appelle la tiare nuptiale.

« Et voilà, ça y est », pensa-t-elle, tandis que Trey pressait ses lèvres sur les siennes.

Ça n'allait pas du tout ! Sa bouche était beaucoup trop molle, trop humide. Elle tenta de se dégager, mais il la retint avec force, lui gobant les lèvres comme une pompe aspirante.

Écœurée, elle posa les mains contre son torse et le repoussa de toutes ses forces. Leurs bouches se séparèrent avec un plop humide, et Lili porta le dos de la main à ses lèvres. Ce n'était peut-être pas poli, mais tant pis.

L'espace d'un instant, Trey changea de visage. Puis il lui sourit et lui adressa un clin d'œil.

— Je croyais que vous vouliez goûter à l'Amérique.

— Peut-être pas à tout.

Trey repoussa une mèche qui lui barrait le front, et elle se força à ne pas reculer.

— Vous êtes une drôle de gosse.

— Ce qui veut dire ?

— Vous ne ressemblez pas du tout à votre sœur.

Lili sursauta.

— Vous connaissez Natalia ?

— Pas vraiment, répondit Trey, en lui effleurant la joue. Mais je lis les magazines. Elle est vraiment déchaînée, non ?

— Je suppose que certaines personnes la voient ainsi. Pour moi, elle est juste ma sœur.

Elle pencha la tête pour échapper aux doigts insistants de Trey.

— Je suis surprise que vous ayez lu des choses sur nous. Nous ne sommes pas si connues que ça aux États-Unis. A part ici, à Blue Cloud, parce que notre grand-mère...

Elle s'interrompit, gagnée par la suspicion. Entre deux verres au bar, Trey lui avait dit qu'il était en visite chez des amis. Lorsqu'elle l'avait interrogé sur sa profession, il avait habilement esquivé la question, s'arrangeant pour lui laisser croire, par quelques indications habiles, qu'il possédait une fortune personnelle. De son côté, il lui avait soutiré des informations sur sa famille, et lui avait adroitement réclamé des cartons d'invitation pour le vernissage et la grande soirée de clôture. A l'évidence, il était bien plus intéressé par la princesse que par la femme.

Dans son impatience à vivre de nouvelles expériences, elle s'était montrée trop confiante. Et s'il s'amusait avec elle ?

— Redites-moi ce que vous faites dans la vie, demanda-t-elle, tout à trac.

Trey eut un sourire narquois.

— Je ne vous l'ai pas dit.

— Vous n'êtes pas journaliste, au moins ?

Il rejeta la tête et rit avec affectation.

— Seigneur, non !

— Dans ce cas, pourquoi vous intéressez-vous autant à ma famille ?

— N'y voyez aucune malveillance. En fait, j'ai une passion pour les jolies filles. Lesquelles me le rendent bien, je dois avouer.

Les rayons de lune, filtrés par l'épaisse frondaison, jetaient des ombres fantomatiques autour d'eux et, tandis que Trey se rengorgeait, Lili ne put se retenir de frissonner.

— Et vous dites que vos intentions sont honnêtes.

— Je n'y peux rien si je plais aux femmes. D'ailleurs, je suis sûr que tu as envie de t'amuser un peu, jolie princesse.

Lili se tortilla sur son siège pour échapper à ses mains baladeuses.

— Hum... Non, merci.

— Allez, ma jolie Lili, ne te fais pas prier, dit-il tout en bataillant avec les boutons de son chemisier.

A l'aveuglette, Lili tendit la main vers le porte-gobelets, s'empara de son soda, et le renversa sur la tête de son assaillant.

Tandis qu'il s'ébrouait comme un chien, projetant des gouttes de soda glacé dans tout l'habitacle, Lili en profita pour bondir hors de la voiture.

— Mes cheveux, gémit-il. Vous êtes complètement folle.

— Estimez-vous heureux. J'aurais pu vous envoyer un coup de genou bien placé.

Elle se mit à marcher en direction de la route, pas peu fière d'elle-même. Elle s'était peut-être mise dans le pétrin, mais elle s'était débrouillée toute seule pour en sortir.

Le bruit de la voiture qui patinait en reculant dans les ornières lui fit presser le pas. Heureusement qu'elle avait pensé à mettre des tennis.

— Ne fuyez pas comme ça, cria Trey, en se plaçant à sa hauteur. Je vais vous raccompagner en ville.

— Non, merci !

— Je vous promets de bien me tenir.

— C'est toujours non.

— Vous allez dans la mauvaise direction.

Lili s'arrêta net. Elle était tellement furieuse qu'elle n'avait rien remarqué.

— Allez, princesse.

Elle hésita. Au fond, que risquait-elle ? Trey ne s'était pas montré exagérément entreprenant, considérant qu'elle avait quand même beaucoup flirté avec lui.

— Je promets de ne plus vous toucher.

Elle était vraiment tentée d'accepter, mais décida de rester prudente, en vertu du proverbe « chat échaudé... etc ».

— Je ne préfère pas. Il y a une ferme un peu plus loin. Je l'ai remarquée en passant tout à l'heure. Je vais y aller et appeler un taxi.

Zut de zut ! Si elle n'avait pas été obligée de se glisser dehors comme une voleuse, elle aurait pu emprunter le portable de

Gordon. Voilà ce qui arrivait quand on se reposait toujours sur les autres pour régler les problèmes d'ordre pratique.

— Vous pouvez utiliser mon téléphone, grommela Trey.

— Je préfère ne rien vous devoir, persista-t-elle.

D'un autre côté, le fermier en question ne serait peut-être pas ravi d'être tiré du lit par une inconnue. Et la route était incroyablement sombre et déserte. Tout cela n'était pas très rassurant.

— A votre guise, rétorqua Trey.

Il redémarra en faisant crisser les pneus, fit quelques centaines de mètres, puis Lili vit les feux stops s'allumer, suivis des feux de recul. Dans un rugissement de moteur, la voiture fit marche arrière, et Trey fut de nouveau à sa hauteur, toutes dents dehors.

— Je suppose que c'est fichu pour les invitations ?

Lili se retint d'éclater de rire. Embrasser Trey était pire que d'embrasser un crapaud, mais on ne pouvait nier qu'il eût un certain charme. Dans le genre insolent. Après tout, elle pouvait peut-être accepter son téléphone...

— Bon, ça va ! J'ai compris.

Avant qu'elle ait eu le temps de dire un mot, il était déjà reparti. Sidérée, elle resta une bonne minute à écouter le son du moteur décroître dans la nuit, puis elle rassembla son courage. Bon, la situation n'était pas si grave que ça. En fait, si. Mais elle allait trouver une solution.

Elle fit quelques pas et tendit l'oreille. On aurait dit de la musique. Peut-être y avait-il une maison en contrebass. Elle avança encore, percevant cette fois distinctement des accords de guitares, accompagnés de chants et de rires. Ça ressemblait à une fête en plein air, exactement le genre d'aventure qui la faisait rêver.

Elle sentit une odeur de fumée, puis vit les flammes d'un feu de camp danser dans la nuit. Des caravanes. Des danseurs. On aurait dit... Les amis de Jana, évidemment. Guère différents des gitans qui traversaient occasionnellement Grunberg et les pays voisins. En fait, avant de rencontrer Jana Vargas à la réception, elle n'avait jamais pensé qu'il pouvait y avoir également des gitans en Amérique.

Lili se sentit gagnée par une étrange excitation. Une nuit avec des bohémiens ! Quelle

merveilleuse aventure en perspective ! Et quelle chance d'être tombée sur eux par hasard !

— Amelia Gordon, à l'appareil.

— Hein ? Quoi ?

— Gordon. Je suis avec la princesse.

— Qui ça ?

— Son Altesse Sérénissime, la princesse Liliana von Grunberg.

— Ah, oui, Lili, marmonna Simon, en se frottant les yeux.

Il s'était endormi avec un livre ouvert sur le torse. S'il voulait se faire passer pour un fringant célibataire toujours prêt à faire la fête, c'était raté. Retrouvant peu à peu ses esprits, il se redressa et rajusta ses lunettes. Pourquoi diable la duègne britannique l'appelait-elle en pleine nuit ?

— La princesse a disparu.

— Comment ça, disparu ? Vous venez de dire que vous étiez avec elle.

— C'était une façon de parler, monsieur Tremayne. Son Altesse a quitté l'hôtel vers 22 heures, et il est minuit et demi.

— Je crois qu'il est un peu tôt pour s'inquiéter. La princesse m'a fait l'effet d'une personne pleine de vie et d'enthousiasme. Elle est probablement en train de s'amuser.

— Précisément ! Elle ne devrait pas être dehors toute seule.

— Vous êtes certaine qu'elle l'est ?

— Je voulais dire, sans garde du corps. Mais certains indices nous laissent à penser que, justement, elle ne l'est pas.

Le livre posé sur la poitrine de Simon lui fit soudain l'effet de peser une tonne.

— Et que voulez-vous que j'y fasse ?

Il avait conscience de se montrer revêche, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Il s'était imaginé que Lili appréciait sa compagnie. Pauvre fou. Comment avait-il pu oublier sa mauvaise chance légendaire avec les femmes ? Chacune de ses conquêtes, et la liste était courte, l'avait ridiculisé. Et Lili n'échappait pas à la règle. En ce moment, elle faisait probablement les quatre cents coups, et ce n'était pas avec lui.

— Elle est adulte, ajouta-t-il, d'un ton qui se voulait blasé.

— Elle n'a que dix-neuf ans, et elle a reçu une éducation traditionnelle. Elle ne peut sortir sans escorte.

— La pauvre. Ça ne m'étonne pas qu'elle ait eu envie de tout envoyer promener.

— Elle n'a aucune expérience de la vie, poursuivit Gordon. On pourrait même dire qu'elle est trop naïve.

Un silence lourd d'espoir suivit, auquel Simon fit mine de ne rien comprendre. Inexpérimentée, naïve ? Ce n'était vraiment pas l'impression qu'elle lui avait faite avec son petit numéro de strip-tease. Ou alors, c'est qu'il avait manqué un épisode.

— Je me fais du souci. Lili adore flirter, mais elle n'en mesure pas toujours les conséquences. Et je crains qu'elle ne soit tombée dans les griffes d'un soudard. Quelqu'un qui voudrait l'ajouter à son tableau de chasse, si je puis me permettre cette expression audacieuse.

— Envoyez le garde du corps à sa recherche.

— C'est déjà fait. Cependant, je crains que nous ayons besoin de renforts. D'après le concierge, la princesse a quitté l'hôtel avec un étranger.

— Ce ne serait pas M. Muscles ?

— Plaît-il ?

— L'homme qui l'a accaparée à la réception. Grand, bien habillé, anormalement poilu.

Simon tournait dans la chambre, à la recherche de son pantalon. A la place, il trouva un sweat-shirt, qu'il enfila directement sur son pyjama, au prix de quelques contorsions.

— Oui, il me semble que c'est lui. Et j'ai l'affreuse sensation qu'il ne s'agit pas d'un gentleman.

— Où se trouve Wilhelm, en ce moment ?

— Il essaie de localiser le cabriolet dans lequel on les a vus partir.

Simon passa le bras dans une manche, le téléphone toujours en main, et ramena le combiné à ses lèvres.

— Je vais appeler le shérif Russel.

— De grâce, n'en faites rien. Nous ne pouvons mettre la police dans la confidence. Imaginez que ces vauriens de paparazzi l'apprennent...

— Henry saura rester discret. Cet homme est un vrai chien de chasse, vous savez. Il lui suffira de renifler en l'air pour savoir immédiatement où se trouve Lili — je veux dire, Son Altesse. En deux temps, trois mouvements, il nous la ramènera saine et...

Simon s'interrompt. Inexpérimentée ? Naïve ? Gordon essayait-elle de lui faire comprendre que la princesse était vierge ?

— Assurément.

Simon sentit les poils se dresser sur ses avant-bras. Cette femme était une sorcière. Ce n'était pas la première fois qu'elle lui donnait le sentiment de lire dans ses pensées.

— Euh... vous disiez ?

— Assurément, la princesse en sera quitte pour plus de peur que de mal. Comme d'habitude.

Maintenant qu'elle l'avait inquiété, Gordon semblait moins impatiente. Il lui semblait même qu'elle faisait durer la conversation pour le plaisir.

— La princesse a déjà fait des fugues ?

— Occasionnellement.

Pourquoi, dans ce cas, remuer ciel et terre ? se demanda Simon, en glissant le pied gauche dans un mocassin.

Il cherchait le deuxième sous le lit, quand il réalisa qu'il n'était pas un super héros.

Pourquoi, au nom du ciel, une femme aussi autoritaire et efficace que Gordon avait-elle décidé de l'appeler, lui ?

Amelia raccrocha le combiné avec un petit sourire de satisfaction.

A l'instant où Lili et Simon s'étaient rencontrés, un halo magique s'était formé autour d'eux, qu'elle avait été la seule à percevoir. Mais il fallait se montrer prudente. Ce n'était pas facile de guider vers leur destinée de jeunes et impulsives princesses. Même les bonnes fées n'étaient pas à l'abri de quelques ratés.

Il suffisait de prendre pour exemple la princesse Natalia. Une vraie tête de mule.

— Patience, s'encouragea à mi-voix la vieille dame. Son heure viendra. Tout comme pour Lili.

En attendant, elle allait devoir agir avec discrétion, et supporter les frasques de sa protégée jusqu'à ce que cette dernière ouvre enfin les yeux.

Ce qui ne l'empêcherait pas, en attendant, de donner un ou deux coups de pouce à celui qui ne s'imaginait pas un seul instant dans le rôle du prince charmant.

— Tu as de la chance, répondit Henry. Je viens juste de rentrer à la maison, et je n'ai pas encore eu le temps d'ôter mon uniforme.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait devant chez Simon et le faisait monter dans la voiture de patrouille.

— Je savais bien que cette exposition ne nous apporterait que des ennuis. Et le week-end n'est même pas commencé.

— Techniquement, si, riposta Simon, en tapotant le cadran de sa montre. Il est minuit passé.

Henry soupira.

— Et je suis obligé de faire du baby-sitting.

— Disons plutôt que tu accomplis une mission diplomatique.

— C'est bizarre, mais j'ai l'impression que nous volons à la rescousse d'une personne qui n'a aucune envie d'être secourue.

— Les aspirations personnelles de la princesse ne semblent pas entrer en ligne de compte, remarqua Simon. L'important, c'est son personnage public.

Ils roulaient maintenant à travers la campagne, et il ne put s'empêcher de se demander où ils allaient. Les doigts crispés sur le volant, les yeux fixés droit devant lui, Henry semblait se diriger vers un endroit précis.

— Tu sais où elle est ?

— Peut-être.

Simon jeta un coup d'œil à la mâchoire crispée de son ami.

— Excuse-moi de t'avoir dérangé. Après la journée que tu viens de passer, tu dois être plutôt...

— Le problème est réglé, l'interrompit brusquement Henry.

— Ça veut dire que tu as réussi à appréhender ta fugitive ?

— Mieux que ça. Figure-toi qu'elle s'est présentée d'elle-même au poste, moins d'une heure après s'être échappée.

— Quoi ? Elle est toujours en garde à vue, je suppose ?

Le clair de lune jetait une lumière ténue dans l'habitacle, et Simon crut discerner un certain embarras sur le visage du shérif.

— Je n'avais aucune raison de la retenir. Je suis sûr qu'elle n'était pas seule sur les lieux. Mais je n'ai aucune preuve, aucun témoin.

— Pourquoi s'est-elle rendue, alors ?

Henry rougit imperceptiblement tandis que la scène se rejouait dans son esprit. Jana était venue négocier une trêve, et la conversation s'était quelque peu envenimée. Dans

une atmosphère chargée d'électricité, il avait soudain pris conscience de son visage à quelques centimètres du sien. Elle avait les joues en feu, le souffle court, et ses yeux bleus exprimaient une indignation qui la rendait plus séduisante encore. Alors, sans réfléchir, il l'avait prise dans ses bras.

A la seconde où leurs bouches se sont frôlées, ce fut comme si une bourrasque l'emportait. Leur baiser fut brutal, fiévreux, au point que la force du désir de cette femme l'effraya plus encore que le sien propre. Par-delà les doutes, les soupçons, et tout ce qui les séparait, l'attirance était là, le courant passait entre eux avec une intensité effarante.

Évidemment, il ne pouvait expliquer cela à Simon. Alors, il haussa les épaules et adopta un ton détaché.

— Elle connaît très bien la loi. Elle savait que je ne pouvais pas l'arrêter.

— Pourquoi s'est-elle échappée, alors ?

— Ça, j'aimerais bien le savoir, marmonna Henry.

Tout en parlant, il s'était engagé dans un chemin de terre qui menait à une ferme abandonnée et mettait le cap vers une grange en ruine. Le chemin s'arrêta bientôt, et il roula un moment à travers champs, avant de se garer derrière un bosquet. En contrebas, sur une pâture qui s'étendait jusqu'à la route, étaient parkées des caravanes et des roulottes.

— Des gitans, murmura Simon, en se souvenant du tract que Jana avait remis à Lili. Mais je ne vois pas le cabriolet de Stone. La princesse n'est pas ici.

— Pas si vite, le coupa Henry. Je vais vérifier ce qui se passe là-bas.

Il s'avança vers un chapiteau orné de fanions multicolores, provoquant un vent de panique chez les chevaux rassemblés non loin de là, et fit signe à Simon de le rejoindre.

— Regarde !

Simon n'eut pas à demander où il devait regarder. Le feu de camp et la femme qui dansait pieds nus, un châle noué autour des hanches, aimantaient son regard. Envoûtée par la musique, débarrassée de toute inhibition, Lili ondulait langoureusement.

Pétrifié, Simon resta quelques secondes à observer la scène, tandis que Henry avançait à découvert.

Le guitariste fut le premier à l'apercevoir. S'interrompant, il cria quelque chose, et le violoniste arracha à son instrument un cri de chat écorché, tandis que Jana s'arrêtait, les bras levés, au moment de frapper son tambourin.

— Shérif Russel, quelle surprise, remarqua-t-elle d'un ton ironique.

Lili, réalisant enfin qu'il se passait quelque chose, s'interrompit au beau milieu d'une virevolte, vaguement embarrassée. Puis elle aperçut Simon, et un sourire illumina son visage.

— Monsieur Tremayne ! Vous êtes venu danser avec moi ?

— Oui. Enfin, non.

Encore troublé par le spectacle d'une rare sensualité qu'elle lui avait offert, il ne savait

plus quoi dire.

— En fait, Mme Gordon se faisait du souci, et elle m’a envoyé vous chercher.

La princesse se rembrunit.

— Comme vous le voyez, il n’y a aucune raison de s’inquiéter.

— Ce n’est pas mon avis.

D’un geste du menton, Simon désigna une grande et forte femme qui se ruait sur le shérif en agitant les bras et en l’apostrophant dans une langue étrangère.

— Baba Magda, murmura Lili. C’est une sorte de sage. Mais Jana est leur véritable chef depuis la mort de son père.

— Vous êtes bien informée. Je croyais que vous ne vous entendiez pas très bien toutes les deux.

— Quelle drôle d’idée !

— Trey Stone est avec vous ?

Lili ouvrit de grands yeux.

— Que savez-vous au sujet de Trey ?

— On vous a vue quitter l’hôtel avec lui.

— Vraiment ?

— Et Mme Gordon se faisait du souci.

— Je sais. Vous l’avez déjà dit. Et vous ? Vous étiez inquiet aussi ?

— Évidemment ! Je serais dans un sacré pétrin si l’invitée d’honneur du musée était impliquée dans un scandale.

Ce qu’il éprouvait pour elle appartenait au domaine privé. Le lui révéler ce soir ne ferait qu’aggraver une situation déjà bien assez compliquée.

Pinçant les lèvres, Lili reporta un instant son attention sur la querelle virulente qui opposait le shérif et Jana.

— Mon Dieu, comme c’est embarrassant ! Aviez-vous vraiment besoin de prévenir la police ? J’ai été traitée avec beaucoup de gentillesse par ces gens et, en retour, voilà à quoi ils ont droit. C’est du racisme pur et simple.

— On voit bien que vous ne connaissez pas Henry. C’est un homme juste et intègre. Et, considérant que...

Une expression butée sur le visage, Lili ne l’écoutait déjà plus.

— Je devrais peut-être essayer d’aller calmer les choses.

Comme elle s’avançait, Simon la retint par la main.

— Juste pour information, vous avez donné la clé à Jana ?

— Quelle question !

— Je remarque que vous ne répondez pas.

— Et puis, après ? J'ai eu pitié d'elle. Je voulais lui donner une chance de... de...

— De s'échapper ? suggéra Simon. Et, vous savez qu'elle s'est rendue au poste à peine une heure après son évasion ?

— Non. Elle ne m'en a pas parlé.

— Parce que votre intervention n'était pas nécessaire. Jana est assez grande pour se prendre en charge, observa-t-il avec un regard entendu vers le couple d'adversaires. Et, à ce qu'il semble, elle est capable de tenir tête à Henry.

Les épaules basses, Lili sembla soudain abattue.

— Vous voulez dire que je ne sers à rien ? questionna-t-elle piteusement. Une plante d'ornement, voilà ce que je suis.

— Je n'ai jamais dit ça.

Avant qu'il ait le temps de se justifier, Henry s'était approché, l'air gêné.

— Écoute, Simon, j'aimerais que tu conduises la princesse jusqu'à la voiture. Je n'en ai pas pour longtemps. Un détail à régler avec Mlle Vargas.

— Je suppose que je n'ai pas mon mot à dire, remarqua Lili.

— Je ne vous le conseille pas, répondit rudement Henry.

— Extra ! Vous parlez comme les flics à la télé.

Simon vit son ami grimacer. Henry prenait son travail très au sérieux, et n'aimait pas qu'on se moque de la police.

— Vas-y, dit-il avec un soupir. Fais-la sortir d'ici avant qu'elle ne nous trouve une autre bêtise à faire.

Lili n'avait pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton, ni qu'on la bouscule. A Grunberg, on s'adressait à elle avec respect, voire avec servilité. Quel ennui !

Elle avait espéré que les Américains, avec leur réputation de familiarité bon enfant, ne seraient pas intimidés par son titre. Eh bien, elle était servie ! Être embarquée dans une voiture de police, voilà qui sortait de l'ordinaire !

Tournant la tête vers Simon, qui avait pris place à côté d'elle sur la banquette arrière, elle remarqua enfin son accoutrement.

— Mon pauvre ami, je vous ai tiré du lit.

Mutine, elle tira sur le pan de flanelle grise rayée de blanc qui dépassait du sweat-shirt.

— Comme c'est mignon ! Vous avez l'air d'un bagnard. Rougissant, Simon ôta ses lunettes et frotta les verres sur son sweat-shirt.

— On ne m'a jamais dit que j'étais mignon.

— Vous êtes incroyablement mignon, dit-elle, en se blottissant contre lui. Aussi adorable qu'un crapaud.

— Côa, côa, fit-il, en remplaçant ses lunettes sur son nez.

— Vous êtes bête, dit Lili, en lui pinçant le bras avec affection.

— Côté.

— Vous savez ce qu'on raconte au sujet des princes et des crapauds ? Nous avons une relation très particulière.

Un éclat de lune se réverbéra sur les verres de Simon, tandis qu'il tournait la tête vers elle. Il avait les yeux verts, réalisa-t-elle tout à coup, et d'adorables taches de rousseur sur les joues. Elle sentit des picotements naître au creux de son estomac, puis une douce chaleur l'envahit.

— Je ne vais pas changer d'apparence, même si vous m'embrassez un million de fois.

— Je ne vais pas vous embrasser. C'est vous qui allez le faire.

Étrangement embarrassé, la bouche sèche, le cœur battant, Simon s'efforça de dissimuler la vive émotion qu'il ressentait à cet instant.

— Vous croyez ?

— Il le faut. C'est pour mes statistiques.

— Je n'ose demander sur quel sujet.

— Quand j'étais au pensionnat, mes camarades et moi nous amusions à donner des notes aux pays où les hommes embrassaient le mieux.

— Voilà qui donne un nouveau sens à la diplomatie. Et, qui est le grand gagnant ?

— J'ai toujours eu un faible pour l'Italie. Mais il paraît que les Français sont très doués.

— Et les Américains ?

— Ils étaient hors concours, si vous tenez à le savoir.

— Et peut-on savoir combien d'hommes vous avez embrassés ?

— Moi, ou nous toutes réunies ?

— Seulement vous.

— Hmm... Vous voulez la vérité ?

— Donnez-moi un chiffre rond.

— Deux.

Simon s'écarta pour mieux voir son visage, et la moleskine du siège craqua sous son poids.

— Deux ?

— Et je crains que le second n'ait eu lieu bien longtemps après mes années de pensionnat.

— Ce qui veut dire ?

Lili pencha la tête, avec une expression mutine. Visiblement, elle trouvait la situation très drôle.

— Le premier s'appelait Billy, et il avait quatorze ans. Je l'ai rencontré durant les vacances d'hiver. On ne s'est embrassés qu'une seule fois, derrière un chalet. Il ne savait pas comment s'y prendre, mais sa bouche avait un goût de chocolat chaud et de crème

chantilly. Très grand souvenir.

— Et le deuxième ?

— Rien de remarquable.

Le soulagement de Simon fut de courte durée, car déjà Lili ajoutait :

— Trey Stone n'a assurément pas fait remonter la cote des Américains.

Une lueur indignée enflamma le regard de Simon, et Lili en fut ravie.

— Vous avez embrassé Trey Stone, dit-il d'un ton de reproche.

Elle hocha la tête.

— Dans son cabriolet.

Oh, qu'est-ce qu'elle s'amusait ! L'expression de Simon valait son pesant d'or.

— Vous avez embrassé Trey Stone sur une route déserte ? C'est de la folie pure ! Et s'il avait... hum... profité de la situation ?

— Je le connais aussi bien que vous.

— Certainement pas ! Le maire et le chef de la police peuvent se porter garants de mon honnêteté. De quelles références dispose Stone, à part d'une tignasse de cheveux qui pourrait servir d'éponge à récurer les casseroles ?

Lili eut une petite moue mutine.

— N'oubliez pas qu'il a un cabriolet.

Simon la saisit tout à coup par les épaules, et elle se sentit fondre. Merveilleux ! Il n'avait pas peur de la toucher. Et avec fougue, en plus. C'était vraiment... merveilleux.

— Et moi, j'ai un break Volvo. Vous accepteriez de m'embrasser malgré ça ?

Lili acquiesça, en essayant de ne pas pouffer comme une gamine.

— Que ne ferais-je pas pour les besoins de l'enquête !

— Quel est le score de Stone, que j'essaie de faire mieux ?

Elle baissa les yeux, faussement pudique.

— C'est assez personnel, je ne sais pas si je peux en parler.

— C'est un peu tard pour avoir des scrupules, princesse.

Elle se blottit contre lui, et laissa le silence les envelopper.

Dehors, les branches des arbres s'agitaient sous la brise nocturne, enveloppant la voiture de leurs ombres menaçantes, et elle prenait conscience d'un changement d'atmosphère. Sous sa joue, elle pouvait sentir les battements sourds du cœur de Simon, et un étrange vertige l'envahit. Tout à coup, il n'était plus l'adorable râleur, le garçon timide visiblement déstabilisé par ses tentatives de séduction. Bref, il n'était plus le crapaud rigolo, mais un homme infiniment troublant. Et il ne l'avait même pas encore embrassée.

— Lili, murmura-t-il.

Il avait la main à quelques centimètres de son corps, comme s'il ne savait ni où, ni

comment la toucher, et elle entrelaça ses doigts aux siens.

— J'aime votre façon de prononcer mon prénom.

— Euh... Vous êtes la princesse de mon cœur et...

Il grimaça, dans un effort visible pour trouver un compliment.

— Vous avez les yeux très brillants.

Pressant ses lèvres l'une contre l'autre pour ne pas rire, Lili lui ôta ses lunettes, et rapprocha son visage.

— Allons-y, déclara Simon, avant de plaquer sa bouche sur la sienne.

Pendant une seconde ou deux, personne ne bougea. Pas de réaction, pas de réponse. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait espéré. Puis, avec une infinie douceur, Simon fit aller et venir ses lèvres sur les siennes, sans chercher à approfondir son baiser. Un frisson lui traversa le corps. C'était tout simplement magique. Le monde se résumait tout à coup au baiser délicieux de cet homme sensible, tendre et presque pudique, dont le respect réveillait en elle plus de brasiers que ne l'aurait fait un baiser passionné.

Quand ils se séparèrent, Lili resta un instant pétrifiée, les doigts crispés sur les épaules de Simon. Il fallait absolument ériger un monument à l'inventeur du baiser.

— Alors, cette note ?

— Euh... je crois que je vais devoir inventer une nouvelle catégorie.

— Ça veut dire que j'ai fait mieux que Stone ?

— Qui ?

— Lili, sérieusement... Que s'est-il passé avec lui ?

Elle haussa les épaules.

— Il commençait à m'agacer, alors je l'ai envoyé promener.

— Vous voulez dire qu'il vous a abandonnée en pleine nature ?

— Pas du tout, mentit-elle. Je savais que le camp de Jana n'était pas loin.

— Dans ce cas, soupira Simon, je suppose que tout est bien qui finit bien. Mais, évitez de recommencer. Henry a suffisamment de soucis comme ça.

— Et vous ? Est-ce que vous me considérez comme un problème ?

Au même instant, Henry ouvrit la portière, la privant d'une explication. Simon se faisait sûrement d'elle une opinion très négative. Il devait la voir comme une gamine trop gâtée, écervelée et naïve, complètement déconnectée du monde réel.

Et elle était peut-être ainsi, après tout.

Mais plus pour longtemps.

Tôt, le lendemain matin, on sonna à la porte de Simon alors qu'il était encore sous la douche. Laissant échapper un juron, il coupa l'eau et attrapa une serviette, en espérant que sa royale invitée n'avait pas commis d'autres frasques. Lili avait regagné son hôtel avec docilité, mais son apparente bonne volonté ne l'avait pas convaincu. D'autant qu'il avait cru déceler dans son regard une lueur de malice qui ne lui disait rien qui vaille.

Laissant des traces d'eau sur le parquet du couloir, Simon se dirigea vers la porte, non sans prendre la précaution de regarder à travers un des panneaux de verre dépoli placés de chaque côté.

Privé de ses lunettes, il dut plisser les yeux. Il n'y avait pas de doute : il s'agissait bien d'une limousine noire.

La sonnerie retentit longuement.

Il changea de côté, et colla son nez au panneau vitré.

Une silhouette brouillée. Un visage flou. Des cheveux blonds.

Simon crispa les doigts sur sa serviette de bain. Lili était la seule blonde de sa connaissance qui possédait une limousine noire.

— Je vous vois, Simon, dit-elle. N'essayez pas de vous cacher.

D'un geste sec, elle tapa au carreau.

— Ouvrez-moi.

— Je ne suis pas vêtu.

— La belle excuse !

— Je sors de la douche.

Il baissa les yeux pour observer la petite mare qui s'était formée à ses pieds.

— Un peu de courage. Vous n'êtes pas en sucre.

Il déverrouilla la porte et l'entrebâilla de quelques millimètres.

— Je ne sais pas si c'est très protocolaire.

— Au diable, le protocole !

Elle se démancha le cou pour essayer d'en apercevoir davantage par l'interstice qu'il s'était ménagé.

— Voudriez-vous prendre le petit déjeuner avec moi ?

Apercevant le garde du corps qui sortait de la voiture, le regard rivé dans sa direction, Simon hésita.

— Avec un chaperon ?

— Wilhelm nous accompagnera à distance. J'ai réussi à convaincre Mme Gordon de rester à l'hôtel.

Simon passa mentalement en revue son emploi du temps. Il avait encore mille détails à

régler avant la cérémonie d'ouverture. Mais, d'un autre côté, ça ne se faisait pas de refuser l'invitation d'une princesse.

— J'accepte avec plaisir, déclara-t-il. Je vous inviterais bien à entrer le temps que je m'habille, mais...

— Ce sera pour une autre fois, l'interrompit Lili, en esquissant un demi-tour.

« Une vraie princesse », songea Simon, fasciné par le balancement sensuel de ses hanches. Puis, levant la tête, il rencontra le regard sombre de Wilhelm. Le message était clair : terrain miné.

Lili expliqua ce qu'elle voulait, et Simon guida le chauffeur jusqu'à La Métairie, une ferme d'élevage partiellement reconvertie en restaurant campagnard. L'endroit offrait également un parcours pédagogique sur la traite des vaches et la fabrication des produits laitiers, qu'on pouvait acheter sur place, dans une adorable boutique aux allures de chaumière.

Enchantée par le côté carte postale de l'endroit, Lili s'extasiait sur tout : la véranda qui ouvrait sur de verdoyants pâturages, les vaches brunes qui paissaient au loin, la vaisselle en faïence épaisse, les nappes de toile rustique, et le menu gargantuesque.

Les coudes sur la table, le menton au creux des mains, elle sourit à Simon.

— C'est exactement comme ça que j'imaginai votre pays.

— Vous n'étiez jamais venue avant ?

— Mon père est très protecteur. Et incroyablement buté. Vous savez que c'est la première fois que je vois des vaches ?

— Il y en a pourtant à Grunberg.

— Évidemment. Mais, en tant que princesse, je ne passe pas vraiment mes journées dans les étables.

— Votre statut est le même ici que dans votre pays.

— On pourrait prétendre que non, si vous n'étiez pas toujours en train de me le rappeler.

— C'est peut-être à moi que j'ai envie de le rappeler.

— Mais, pourquoi... Ah, oui, je vois.

Simon se pencha au-dessus de la table pour que les autres convives ne puissent l'entendre.

— Ce qui s'est passé la nuit dernière ne peut pas se reproduire, vous le savez.

Lili le regardait d'un air extatique. Il était trop gentil. Et il embrassait tellement bien. Plus besoin de chercher ailleurs ce qu'elle avait juste devant elle. L'alchimie entre eux était parfaite, et elle savait ce qu'il lui restait à faire. Évidemment, cette manie qu'il avait de vouloir se comporter en gentleman pourrait être un problème. Et puis, il ne lui restait que deux jours.

Elle avait bien besoin d'un conseil, mais pas du genre de ceux que pouvait lui donner

Amelia. Natalia, en revanche...

Elle se leva au moment où une serveuse apportait un plateau débordant de nourriture.

— Excusez-moi, Simon.

Il jeta sa serviette sur la table et bondit sur ses pieds.

— Le repas va être froid.

— Je n'en ai que pour une minute, promis.

Elle l'abandonna devant un assortiment de pancakes, de gaufres et de saucisses grillées.

Dans les toilettes, elle sortit de son sac le téléphone que sa chère nounou avait insisté pour lui confier. Bizarrement, Amelia semblait ravie qu'elle aille prendre le petit déjeuner avec Simon. Peut-être s'imaginait-elle qu'il était un compagnon sans danger pour sa vertu ?

Eh bien, c'est ce qu'on allait voir !

Elle composa le numéro de la ligne directe de Natalia au palais, et s'impatienta tandis que les sonneries s'égrenaient.

— Debout là-dedans ! cria-t-elle, quand sa sœur se décida enfin à décrocher.

— Quoi ? Lili, c'est toi ?

— Qui d'autre ? Je te réveille ?

— Pas du tout. C'est l'après-midi, ici. J'étais au bord de la piscine. Figure-toi que j'ai passé la matinée à faire les boutiques en prévision de mon voyage au Texas, et, non seulement je n'ai rien trouvé, mais en plus, je suis épuisée. Et toi, ça va ? Tu t'es encore mise dans le pétrin, j'imagine ?

— Pas du tout ! Je ne vois pas ce qui te fait penser ça.

— Tu m'appelles à chaque fois que tu as besoin d'un conseil, voilà pourquoi. Alors, de quoi s'agit-il, cette fois ? Ou devrais-je dire de qui ?

Lili gloussa.

— Tu me connais trop bien. Mais je vais quand même te surprendre. J'ai rencontré un homme vraiment différent des autres. Pas un garçon, un homme. Simon Tremayne. Il est conservateur de musée, intelligent, drôle, charmant...

— Il a l'air mieux que ton dernier flirt, le fils de ce banquier suisse.

— C'était une idée de papa.

Quelqu'un secoua la poignée de la porte et, abaissant son téléphone, Lili cria « occupé ! ».

— Où es-tu ?

— Dans les toilettes d'un restaurant. Tu devrais voir cet endroit, Nat. Un vrai concentré d'Amérique, avec une grange peinte en rouge, et des vaches partout. Amelia m'a laissée sortir quand même pour prendre le petit déjeuner avec Simon. Il y a des pancakes à la myrtille, et des céréales « Captain Crunch ». Est-ce que ce n'est pas trop mignon ?

— Attends une minute, Lil. Pourquoi dis-tu qu'Amelia t'a laissée sortir quand même ?

— Eh bien, disons que j'ai eu un petit problème. Mais tout est réglé. La nuit dernière, je suis sortie en douce, et j'ai atterri dans un camp de gitans. Et, attends, j'ai dansé avec une tzigane du nom de Jana Vargas. *Vargas*, exactement comme le diamant. C'est dingue, non ? En plus, Amelia n'avait aucune raison de se faire du souci. Mais elle m'a quand même envoyé Simon. Et voilà comment j'ai fini par l'embrasser dans une voiture de police.

Natalia semblait n'avoir aucun mal à suivre toute l'histoire. A part peut-être la fin.

— Une voiture de police ?

Lili hocha la tête avec enthousiasme, bien que sa sœur ne puisse pas la voir.

— Je me sens tellement audacieuse et rebelle. Juste comme toi.

— Sauf que moi, je n'ai jamais été arrêtée.

Et c'était sans doute bien la seule bêtise qu'elle n'ait pas faite.

— Oh, mais on ne m'a pas arrêtée. Le shérif m'a juste raccompagnée à l'hôtel.

— C'est tout ? Et le baiser, alors ?

— Génial ! Cent fois mieux que celui du play-boy.

— Zut, je ne comprends plus rien. Quel play-boy ?

— Celui qui m'a emmenée faire un tour dans son cabriolet. Je pensais qu'il pourrait faire l'affaire, mais pas du tout. Simon sera beaucoup mieux. Enfin, je crois. C'est pour ça que je t'appelais.

— Lili ! Tu n'espères quand même pas que je vais te donner la permission de te jeter dans les bras de ce type ?

La voix de Lili perdit de son assurance.

— C'est si ridicule que ça ?

— Franchement oui. Tu ne le connais même pas.

— Mais, toi...

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, Lil. Amelia aurait une crise cardiaque si elle savait que tu me demandes ce genre de conseil. Vas-y, dis-moi ce que tu veux savoir.

— Comment lui faire comprendre qu'il m'intéresse ?

Natalia éclata de rire.

— Enfin, ma vieille, vous vous êtes embrassés ! Crois-moi, il n'en faut pas plus. Il est déjà au courant.

— Admettons. Mais comment le décider à franchir l'étape suivante ?

— Redresse le buste et tend les lèvres.

— Ça, c'est déjà fait.

— Bon, alors il faut le rendre jaloux.

On frappa de nouveau à la porte, cette fois avec insistance, et Lili prévint sa sœur qu'elle allait devoir raccrocher.

— Tu es irrésistible, sœur. Ce Simon est un imbécile s'il ne comprend pas où tu veux en venir.

— Il tient absolument à se comporter en gentleman. Tu sais ce que c'est.

— Aristophobie, soupira Natalia, utilisant le terme qu'elles avaient inventé pour les jeunes gens que leur pedigree princier anesthésiait. Sérieusement, fais-lui comprendre que tu es une vraie femme, pas une poupée de porcelaine qui va se casser si on la touche.

— Je vais essayer.

— Mais, seulement si tu es sûre de lui. Tout ça me semble quand même trop précipité.

C'était bien la première fois que Natalia se montrait aussi circonspecte. Sans doute essayait-elle de protéger sa petite sœur. Derrière ses tenues audacieuses et son goût de la fête se cachait une jeune femme sensible et tendre, bien qu'elle ne l'eût admis pour rien au monde.

Toc, toc, toc.

Lili ouvrit la porte et une femme accompagnée d'un petit enfant entra dans la pièce comme un ouragan.

— Il faut que je te laisse, Nat, dit-elle en regagnant la salle. Simon m'attend.

Lorsqu'elle s'approcha de la table, ce dernier se leva aussitôt et vint lui tenir la chaise. Si seulement il pouvait oublier un instant ses bonnes manières et la voir comme n'importe quelle femme.

— Désolée d'avoir été si longue. J'avais envie de discuter avec ma sœur.

— Parlez-moi d'elle.

— Je suis sûre que cela ne vous intéresse pas.

Elle prit une énorme cuillerée de céréales croustillantes et sucrées à souhait. Savoureux ! Gordon les obligeait à prendre du porridge gluant au petit déjeuner, et des scones insipides pour le thé. En comparaison, la nourriture américaine était un délice pour les papilles.

— Mais si, protesta poliment Simon.

Pas question ! Si elle lui parlait de sa vie au palais, il n'y avait aucune chance qu'il cesse de la voir comme une princesse.

— Parlez-moi plutôt de vous. Des frères et sœurs ?

— Non, je suis un enfant unique.

— Où avez-vous grandi ?

— New York.

— Un citoyen. Comment avez-vous atterri à Blue Cloud ?

— C'est une histoire longue et terriblement ennuyeuse.

Déjà lassée des céréales, Lili attaqua un pancake à la myrtille.

— Où avez-vous fait vos études ? Je voulais intégrer une université américaine, mais

mon père tenait à me garder près de lui.

— D’abord à New York, puis au Caire.

— Ah ? Je ne savais pas qu’il y avait une collection d’art égyptien au musée Princesse Adelaïde.

— Il n’y en a pas.

— Alors, je ne comprends pas ce que vous y faites.

— Parfois, on n’a pas le choix. Vous savez sûrement cela, princesse.

Lili repoussa son assiette de pancakes. Finalement, ça pesait beaucoup plus lourd sur l’estomac qu’elle ne se l’était imaginé.

— Ne parlons pas de moi. Continuez, ça m’intéresse beaucoup.

— Ne vous forcez pas. Je sais bien que je ne suis qu’un manant à vos yeux.

Un manant ? Voilà autre chose ! Cet homme souffrait assurément d’aristophobie.

— D’abord, c’est faux. Et ensuite, vous changez de sujet.

Elle regarda d’un œil soupçonneux un bol qui contenait une sorte de bouillie, plus très sûre de ce qu’elle avait commandé.

— Ce qui me donne encore plus envie de vous connaître, termina-t-elle.

Simon tourna la tête et son regard se perdit au-delà des collines.

— Je suis en disgrâce, d’accord ? dit-il d’un ton rogue. Aucun autre musée ne voulait de moi.

— Oh, je suis désolée. Voulez-vous en parler ?

— Pas vraiment.

— Vous devriez.

— C’est une histoire lamentable.

— Oui ? l’encouragea Lili.

— J’avais une petite amie et un job en or. J’ai perdu mon job et ma confiance envers les femmes.

Lili se décomposa, mais, trop occupé à regarder ailleurs, Simon ne remarqua rien. Il avala en hâte le reste de son café et embrassa du regard les plats qui encombraient la table.

— Vous avez terminé ? Il en reste encore assez pour nourrir une famille de quatre personnes.

Honteuse, Lili se mordilla la lèvre inférieure.

— C’est du gaspillage, non ?

— Ça prouve que vous vous acclimatz vite. Les Américains sont les rois de la surconsommation.

La prenant par le coude, il la guida hors de la salle.

— Et l'addition ?

— Je m'en suis occupé.

— Mais, je voulais vous inviter.

— Je croyais que les princesses n'avaient jamais d'argent sur elles.

— Où êtes-vous allé chercher une bêtise pareille ?

Simon haussa les épaules.

— Je pensais que vos gens réglaient pour vous ce genre de détails triviaux.

— Je ne suis pas une petite fille sans défense, vous savez. J'ai bien su comment rembarrer Trey quand il a...

Elle s'interrompit et porta la main à ses lèvres. Une lueur courroucée traversa le regard de Simon.

— Stone vous a manqué de respect ?

Lili écarta cette question d'un geste détaché de la main.

— Oh, vous savez ce que c'est... Une chose en entraînant une autre, il s'est permis un geste.

— Quoi ? Racontez-moi ce qui s'est passé. Je veux savoir ce que Stone vous a fait.

Il s'était arrêté à quelques pas de la voiture, tout son corps raide de colère. Ses bonnes manières s'effritaient. Tant mieux. Disparu l'étudiant attardé. Place au mâle débordant de testostérone.

— Je vous l'ai déjà dit. Il m'a embrassée, très mal. Lorsqu'il a voulu recommencer, je lui ai renversé mon gobelet de soda sur la tête et je lui ai dit de disparaître.

Simon laissa échapper un soupir de soulagement.

— Bien joué !

Les apercevant, le chauffeur descendit leur ouvrir la porte de la limousine, et Lili se glissa la première à l'intérieur.

— Mais, au fait, d'où venait ce soda ? demanda Simon, en prenant place à côté d'elle. Vous êtes allés dans un snack-bar ? Il vous a acheté un hot dog ?

Il était tellement adorable que Lili eut envie de l'attirer dans ses bras.

— Ça vous ennuerait ? demanda-t-elle, d'un ton malicieux.

— Disons que vous m'avez promis...

N'y tenant plus, elle lui planta un baiser sur les lèvres.

— Je tiens toujours mes promesses, annonça-t-elle.

Puis, profitant de sa surprise, elle décrocha le téléphone intérieur.

— Chauffeur, au campement.

— Attendez ! protesta Simon. Je ne peux pas vous accompagner. Il faut que j'aille travailler.

— Vous pouvez bien m’accorder quelques minutes de plus. Et puis, ne fais-je pas partie de votre travail ?

— Mouais, grommela Simon, c’est une vraie corvée de m’occuper de vous.

Sans se départir de son sourire ensorceleur, Lili ôta ses chaussures et replia les jambes sur la banquette de cuir. Puis elle se blottit contre lui.

— Je suis sûre que vous n’en pensez pas un mot.

Le festival gitan battait son plein lorsque Simon revint au campement quelques heures plus tard. Lili avait réussi à le convaincre de la laisser passer un moment avec Jana jusqu’à l’heure de l’inauguration au musée. Et, comme Wilhelm restait discrètement dans les parages, il était parti l’esprit tranquille.

A 15 heures, Mme Gordon avait appelé son bureau, pour se plaindre que la princesse n’était toujours pas rentrée. La cérémonie d’ouverture était prévue à 16 heures, et Lili devait encore s’habiller et relire son discours. Finalement, l’autoritaire vieille dame s’était chargée d’appeler le chauffeur pour qu’il passe le prendre au musée et qu’il le conduise jusqu’à Lili. Dans la mesure où la limousine était garée au campement, n’était-il pas plus simple de demander à Wilhelm de rapatrier lui-même la princesse ? Décidément, il ne comprendrait jamais les subtilités du protocole.

En tout cas, il était là maintenant, un peu étourdi par la foule et le bruit. Et il cherchait en vain à localiser la princesse. Se frayant un passage parmi les badauds, il passa de stand en stand.

Les hommes y proposaient des ateliers improvisés d’étamage, de coutellerie et de rempaillage, tandis que les femmes y vendaient des objets d’artisanat. Un attroupement d’où montaient des exclamations tantôt dépitées, tantôt triomphales, attira son attention, et il se démancha le cou pour apercevoir quelque chose, parmi une forêt d’épaules exclusivement masculines. Une partie de cartes battait son plein, menée par Gabriel.

Simon passa son chemin, et repéra Jana qui présentait un stand de bijoux faits main. Il la félicita pour le festival, et demanda des nouvelles de Lili. La jeune femme hésita, puis lui désigna la tente de la diseuse de bonne aventure.

Une fillette coiffée d’un fichu à sequins en gardait l’entrée, et elle protesta timidement quand Simon voulut forcer le passage.

— Baba Magda est en consultation.

Il leva la main à hauteur du menton.

— Avec une petite blonde, à peu près de cette taille.

— J’sais pas.

— C’est ma femme.

— Sûrement pas ! La princesse n’est pas...

Elle s’interrompit, mortifiée d’avoir vendu la mèche.

— Lili est une amie, il faut que je la voie, dit Simon, avant de se glisser à l’intérieur.

L’obscurité le surprit et il cligna des yeux. Tout autour de lui, ce n’était que voiles,

tentures et rideaux de perles. Guidé par une musique éthérée et des bruits de voix, il chercha à se diriger à travers ces obstacles tantôt vaporeux, tantôt lourds et étouffants.

— Mais je voudrais savoir..., murmura Lili.

— Chut !

Une minute passa, et Simon se rendit compte qu'il retenait son souffle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lili. Que voyez-vous ?

— Il y a un homme.

Instinctivement, Simon recula d'un pas. A travers les draperies d'étoffe légère, il percevait la silhouette de la vieille femme penchée au-dessus de sa boule de cristal. Avait-elle pu le repérer dans l'ombre ?

— Est-il..., commença Lili, étrangement essoufflée. Oh, s'il vous plaît, Baba Magda. Est-ce l'homme de ma vie ?

Simon tendit l'oreille.

— C'est quelqu'un qui vous causera beaucoup d'ennuis.

— Ah, soupira Lili, dépitée. Quel genre d'ennuis ?

— Graves.

— Mais qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais pas. Mais il n'est pas celui qu'il prétend être.

— Vous voyez à quoi il ressemble ?

— C'est un être des ténèbres. Tout en lui est sombre, machiavélique.

— Ce n'est pas très rassurant, remarqua Lili, d'une petite voix. Et Simon ? Vous êtes sûre que vous ne le voyez pas ?

— Je vois autre chose, mais c'est très curieux. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait un crapaud.

Simon leva les yeux au ciel. Lili avait dû parler à Jana de leur conversation sur les princesses et les crapauds, et celle-ci avait passé l'information à la diseuse de bonne aventure. C'était la plus vieille arnaque du monde.

Il s'apprêtait à écarter le rideau pour rappeler Lili à ses obligations, quand le ciel lui tomba sur la tête.

D'abord vinrent les cris, puis l'impact, et la tente s'effondra dans un chaos de tentures.

Lili poussa un cri perçant.

Un des piquets de la tente heurta le sol avec fracas.

Simon repoussa les tentures qui s'étaient effondrées sur sa tête et se releva en titubant.

— Les bougies, cria Magda. Tout risque de prendre feu.

— Lili, ordonna Simon, en progressant tant bien que mal jusqu'à elle. Il faut sortir de là.

— Attendez, protesta la jeune fille, en écrasant du talon les mèches des bougies. Voilà, on ne risque plus rien.

Dehors, quelqu'un appelait d'une voix désespérée.

— Votre Altesse, où êtes-vous ? Êtes-vous blessée ?

Simon n'avait pas remarqué la présence de Wilhelm en arrivant, mais le bulldog devait monter la garde non loin de là.

— Un, deux , trois, relevez ! cria une autre voix.

Une partie de la toile de tente se redressa, un rai de lumière apparut par un interstice, et Wilhelm se rua bientôt à l'intérieur, vite ralenti par les étoffes emmêlées.

— Je vais bien, pas d'affolement, le rassura Lili. Aidez plutôt Magda à sortir de là avant qu'elle n'étouffe.

Simon et Wilhelm unirent leurs forces pour relever la tente, bientôt aidés par un groupe d'hommes témoins de la scène, tandis qu'au loin résonnait une sirène de police.

Retrouvant l'air libre, Lili battit des paupières, aveuglée par le soleil.

— Merci, Simon.

Elle ressemblait à Shéhérazade, drapée dans un voilage vert émeraude piqueté de sequins. Absolument délicieuse.

— Oh, Simon ! dit-elle en gloussant. Je ne savais pas que vous aimiez les bijoux. Vous ressemblez à... comment appelait-on ces jeunes filles des années folles ? Ah oui, les « garçonnnes ».

Simon baissa les yeux, et se souvint qu'un rideau de perles de verre lui était tombé dessus. Il croyait s'en être débarrassé, mais il portait encore autour du cou une espèce de long sautoir. Amusé, il souleva le bas de ce collier improvisé, et le fit tournoyer à la manière d'une danseuse de charleston.

— Que pensez-vous de mon style ?

— Ma tente, gémit Magda. Ma boule de cristal. C'est un désastre. Que s'est-il passé ?

— Une bagarre, expliqua Wilhelm. Deux ruffians ont atterri sur la tente. Je suis désolé, Votre Altesse, j'ai détourné les yeux un instant...

Lili lui tapota l'épaule avec gentillesse.

— Ce n'est pas votre faute. De toute façon, je n'étais pas en danger.

La foule s'était rassemblée autour d'eux, mais ils avaient cessé d'être le point de mire. Deux officiers de police, dont Henry, avaient surgi de la voiture et arrêtaient les responsables de l'incident. L'un des deux était Gabriel, le cousin de Jana. L'autre, un jeune étudiant vêtu d'un blouson à l'emblème de son lycée, se répandait en accusations et en injures à l'adresse du gitan.

Henry passa les menottes à Gabriel, qui n'opposa aucune résistance. Silencieux, le visage sombre et fermé, il offrait un singulier contraste avec Jana, qui venait de s'approcher, jupe et cheveux au vent, et apostrophait le shérif, les yeux étincelant de fureur. Un mot en entraînant un autre, elle finit par lui promettre sept jours consécutifs de malchance.

Simon rajusta sa cravate, un modèle parfaitement banal cette fois. La princesse et lui étaient arrivés très en retard à la cérémonie d'ouverture mais personne, à l'exception de Corny, n'avait semblé leur en vouloir. Grâce au charme et au professionnalisme de Lili, tout s'était bien passé. Enfin, presque. Trey Stone avait réussi à se faire inviter, et il avait même eu l'audace d'échanger quelques mots avec la princesse. Heureusement, lorsque Simon lui avait envoyé un des vigiles — par pur sadisme, il devait bien l'avouer —, l'importun avait filé sans demander son reste,

— Vous avez l'art de faire des miracles, je dois le reconnaître, murmura-t-il, en se penchant vers Lili.

— Pas tant que ça. Mon père ne me fait pas assez confiance.

Les lèvres de Simon frémirent, et il lui adressa un clin d'œil.

— Je me demande bien pourquoi.

— Vous ne pouvez pas me mettre le dernier incident sur le dos. Je n'étais qu'une innocente et malheureuse victime.

— Vous n'auriez pas dû rester aussi longtemps au campement.

— Je m'amusais tellement.

Simon adressa un signe de tête poli à Rockford Spotsky, le garagiste, qui levait le pouce en signe de félicitation. Il n'avait jamais pu supporter cet homme, avec son regard sournois et sa manie de rôder dans tous les recoins du musée. Mais Corny ne jurait que par lui. D'ailleurs, ils ne se quittaient plus. C'était même à se demander si...

— Les responsabilités de votre charge doivent passer avant votre bon plaisir, Votre Altesse Sérénissime.

La voix de Gordon vint interrompre les pensées de Simon. Cette femme était plus silencieuse qu'un chat. Et toujours là où on ne l'attendait pas.

— Quelle barbe, marmonna Lili.

Un courant de sympathie s'empara de Simon. Lili était si jeune, pourquoi ne pouvait-elle pas agir comme toutes les filles de son âge ?

Lui passant un bras autour de la taille, il l'entraîna vers le hall. La foule commençait à

se disperser, mais il voulait rester jusqu'à la fin pour fermer lui-même le musée. Le peu de réputation qu'il lui restait était en jeu. Il ne pouvait se permettre le moindre faux pas.

— Je suis obligé de rester. Mais rien ne vous oblige à en faire autant. Vous avez fait votre devoir, et de façon admirable, si je puis me permettre cet avis.

— Certes, vous le pouvez.

Elle semblait si sérieuse, dans son tailleur de flanelle grise presque semblable à celui de Gordon — lequel était bien sûr plus grand de huit à dix tailles — qu'il hésita à poursuivre.

— Hum... Je serais très honoré si...

Un brament interrompit la requête de Simon.

— Mais c'est notre héros !

Le maire dévala les marches jusqu'à eux.

— Excellente exposition, Simon. Mais vous savez que vous m'avez fait peur. Quand j'ai vu que vous n'arriviez pas, je me suis dit qu'on courait à la catastrophe. Une de plus. Enfin, nous avons évité le pire.

Simon afficha un sourire crispé. Merci, Corny. Quiconque se trouvant à portée de voix n'avait pu manquer d'entendre. Et avec Cornelia Applewhite, la zone de perception se mesurait en hectares.

Tanguant sur ses talons démesurés, Corny prit la main de Simon, et l'agita avec vigueur.

— Bon travail, jeune homme. Horace, mon estimé grand-père, aurait été fier de vous.

— De même que la princesse Adelaide, remarqua Lili, avec un sourire imperceptiblement moqueur.

— Certes ! aboya Corny, avant de broyer la main de Lili. J'adresserai mes remerciements au palais.

Apercevant la duègne britannique à quelques pas, elle la héla.

— Ah, madame Gordon, je disais justement...

Simon en profita pour se pencher à l'oreille de Lili.

— J'espère que nous aurons droit à vos royales salutations en retour.

Étouffant un petit rire, Lili lui envoya un coup de coude discret dans les côtes, et il s'émerveilla de ce geste de complicité.

— Nous devons malheureusement nous retirer, expliquait Gordon, tout en faisant un signe au garde du corps qui restait en permanence sur le qui-vive depuis l'incident.

— Quel dommage ! Je donne un cocktail privé pour clore la journée, et j'espérais que la princesse me ferait l'honneur...

— Je suis au regret, très chère, l'interrompit Gordon, avec une componction toute britannique.

Au même moment, Lili intervint.

— Vous y allez, Simon ?

— Évidemment ! répondit Cornelia à sa place.

Lili sourit au maire avec une grâce proprement royale.

— Je serais enchantée d'assister à votre petite fête. Naturellement, je ne pourrai y faire qu'une brève apparition. La journée fut des plus mouvementées. Mais je suis sûre que vous comprenez...

— Bien sûr, Votre Altesse ! répondit Cornelia avec empressement. C'est un tel honneur pour moi.

— Oh, je vous en prie, appelez-moi Lili. Comme vous avez dû le remarquer, je ne suis pas une forcenée du protocole. N'est-ce pas, Simon ?

Ce dernier pinça les lèvres pour ne pas rire devant l'ampleur de cet euphémisme.

— Pourquoi avez-vous accepté ? demanda-t-il, tandis que Corny et Gordon s'éloignaient pour régler les détails. Vous ne savez pas à quel point les petites fêtes du maire sont assommantes. Imaginez-vous une douzaine de vieux barbons, tous aussi vivants que dans un tableau de Grant Wood. Vous savez, ces couples de fermiers avec leurs visages sombres et méchants ?

— Ah oui, les vieux grincheux. Lorsque nous avons abordé cette période, en cours d'histoire de l'art, je me suis aussitôt imaginé que mes cousins de Pennsylvanie ressemblaient à ça. Adelaide est née dans une ferme, vous savez.

— Avez-vous encore de la famille dans la région ?

— Deux vieilles cousines de ma grand-mère. J'espérais les rencontrer en venant ici. D'ailleurs, elles ont été invitées. Mais je ne les ai pas vues. Elles sont sans doute trop âgées pour se déplacer.

— Tout est arrangé, princesse, intervint Amelia. La voiture vous attend.

Lili leva les yeux vers Simon, une drôle de lueur dans le regard.

— Je vous retrouve là-bas ?

Elle avait une idée derrière la tête, il aurait pu le jurer. Ce qui voulait dire que la fin du week-end ne serait pas de tout repos.

— Je passerai dès que j'en aurai terminé ici.

— Ne tardez pas trop.

Se rapprochant de lui, elle ajouta à mi-voix :

— Je pourrais bien avoir envie d'aller manger un hot dog.

✱

✱ ✱

— Comment avez-vous fait pour vous débarrasser de Wilhelm ?

— Je n'ai rien fait. Regardez plutôt dans le rétroviseur.

Après avoir fait acte de présence une demi-heure, Simon et Lili venaient de quitter la

réception de Cornelia. Le break Volvo était garé devant la vénérable demeure Applewhite et, tandis que Simon manœuvrait pour quitter sa place de stationnement, la jeune fille jeta un regard par-dessus son épaule. A peine furent-ils engagés dans la rue que la limousine se glissait derrière eux, telle une ombre menaçante.

— Que dois-je faire ? demanda Simon. Les semer ?

Lili fut tentée d'acquiescer, mais elle se souvint des mises en garde d'Amelia.

— Non, laissez-les faire. Cela évitera peut-être à Wilhelm de gâcher notre soirée.

— Votre garde du corps vous accompagne toujours lorsque vous... hmm... avez rendez-vous avec un homme ?

— Tout le temps.

— Ça doit être pénible.

— Insupportable.

Elle lui coula un regard entre ses paupières baissées, puis battit des cils. Ce genre de tactique mutine avait le don de déstabiliser Simon, comme s'il était soudain replongé en pleine adolescence. C'était tellement adorable ! Il ne pouvait même pas dire « rendez-vous » sans rougir. Et puis, il y avait ces espèces de compliments qui ne ressemblaient à rien. Vraiment attendrissant. Et dire qu'elle avait fantasmé sur les play-boys !

— Il y a des moments où on aimerait avoir un peu d'intimité, ajouta-t-elle.

Elle avait posé une main sur sa cuisse — oh, tout à fait innocemment — et constata avec plaisir qu'il n'était pas aussi maigre qu'il en avait l'air. En dessous des vêtements beaucoup trop larges, on trouvait une musculature des plus honnêtes.

Les doigts de Simon se crispèrent sur le volant.

— Heureusement, nous ne faisons qu'aller manger un hot-dog, remarqua-t-il. Quoi de plus innocent ?

— Dans un cinéma en plein air, ajouta-t-elle, d'un air extatique. Ça va être génial.

Simon tourna brutalement la tête vers elle.

— Qui a parlé de cinéma ?

— Vous, évidemment ! Il était bien question d'un drive-in, non ?

— Mais je pensais à un établissement de restauration rapide, pas à un cinéma.

— C'est sûrement très amusant aussi, mais je préfère voir un film.

— Hum... Ce n'est peut-être pas une très bonne idée.

Elle tourna vers lui un regard innocent. Il y avait vraiment des moments où il était utile de paraître aussi pure et candide qu'une houppette de cygne rose.

— Pourquoi ?

— C'est-à-dire...

Il desserra son nœud de cravate et défit le col de sa chemise.

— Les cinémas drive-in ont la réputation...

— De passer de mauvais films ?

— Oui, aussi.

— Et quoi d'autre ?

— Eh bien, il commence à faire nuit...

— Il me semble que c'est un élément essentiel pour apprécier un film.

Le regard rempli d'un enthousiasme enfantin, elle s'accrocha au bras de Simon.

— Oh, s'il vous plaît ! Je voudrais tellement y aller. Je n'ai fait ce voyage que pour découvrir le style de vie américain dans ses moindres détails.

— Je croyais que vous étiez transportée d'aise à l'idée d'être mon invitée d'honneur.

— On peut aussi le formuler de cette façon.

Il lui glissa un regard suspicieux.

— Vous savez très bien ce qui se passe dans les drive-in, n'est-ce pas ?

— Ouais, tu parles, répondit Lili, en prenant un fort accent américain.

— Et vous voulez quand même y aller ?

— Un peu, mon neveu !

— Tout en sachant que cela conduit à...

Voilà qu'il rougissait de nouveau. Adorable !

— Flirter outrageusement ? suggéra-t-elle, d'un ton mutin.

Simon toussota.

— Il y a des années que je n'avais pas entendu cette expression.

— Que dit-on, aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas un expert du langage branché.

Lili se cala dans son siège, en s'efforçant de garder un visage sérieux.

— Quoi qu'il en soit, j'ai bien l'intention de mener cette expérience jusqu'au bout.

Un silence chargé d'électricité plana dans la voiture pendant les dix minutes du trajet. Confortablement calée dans le siège, Lili se laissait bercer par le ronronnement du moteur, tout en contemplant à la dérobée le profil de Simon. Tout à coup, il n'était plus cet homme emprunté et maladroit, dont les traits anguleux manquaient d'harmonie, mais le prince charmant dont elle avait toujours rêvé. Elle sentit les picotements dans son estomac s'accroître tandis que l'air dans la voiture devenait lourd, irrespirable.

La nuit était tombée depuis longtemps quand ils s'engagèrent sur l'esplanade gravillonnée du drive-in. Dans le halo du clair de lune, l'endroit offrait un aspect fantomatique et désolé, et le bâtiment qui abritait le snack-bar semblait sinistre.

Quelques voitures étaient garées à proximité de piquets surmontés de boîtiers rouillés. Simon expliqua qu'autrefois le son était diffusé par ces haut-parleurs individuels, ce qui obligeait à garder la vitre ouverte. Aujourd'hui, il suffisait de régler son autoradio sur une fréquence spéciale pour profiter du film bien au chaud dans sa voiture.

Simon se gara à mi-chemin de l'écran. Pas trop près, mais pas assez loin non plus pour qu'on puisse s'imaginer qu'ils n'avaient qu'une seule chose en tête.

Bien que ce fût le cas.

Lili avait complètement oublié son chaperon, jusqu'à ce que la limousine vienne se garer juste à côté d'eux, attirant l'attention des autres spectateurs. Un groupe d'adolescents ralentit en passant à la hauteur de la voiture, comme s'ils s'attendaient à en voir émerger une star. Un couple qui revenait de la billetterie se colla aux vitres teintées, les mains en visière.

Réfrénant un grommellement, Lili fit discrètement signe au chauffeur de s'éloigner, en espérant que Simon, occupé à chercher la fréquence radio, n'avait rien remarqué. Elle ne voulait pas qu'il se laisse intimider par cette encombrante escorte, comme nombre de ses flirts avant lui. Sa méfiance envers les femmes était déjà un obstacle suffisant.

Lorsqu'il releva la tête, elle fit mine de jouer avec ses cheveux. Mais la limousine venait de les contourner pour se garer quelques rangées plus loin, ondoyant tel un requin qui guettait sa proie, dans un silence troublé par le crissement des graviers. Impossible de la manquer.

— Je suis sûre que vous n'avez jamais invité au cinéma une jeune fille avec une limousine, dit-elle, avec un petit sourire bravache.

— Je n'ai même jamais... Laissez tomber.

Bon, il n'était pas un spécialiste du flirt. Et tant mieux. Après l'arrogance de Trey Stone, la gaucherie de Simon était rafraîchissante. Bien sûr, il n'était pas totalement inexpérimenté, mais le savoir aussi nerveux et inquiet qu'elle-même avait quelque chose de rassurant.

La radio diffusait une musique sirupeuse, interrompue par des annonces publicitaires qui invitaient les spectateurs à découvrir les incomparables délices du snack-bar.

— Ah, je crois que c'est l'heure du hot dog, déclara Simon. Vous avez faim ?

— Et comment !

Ils se dirigèrent vers le bâtiment, où une dizaine de clients attendaient leur tour, et Lili ouvrit des yeux émerveillés devant les panneaux aux couleurs criardes représentant des cornets de glace géants, des barres de chocolat et des seaux de pop-corn.

— Cette fois, c'est moi qui choisis, décida Simon. Je vous ai vue à l'œuvre ce matin.

Lili huma l'air saturé de friture.

— Mais tout a l'air tellement appétissant.

Ils se retrouvèrent bientôt avec une quantité effarante de nourriture, et Simon dut poser son fardeau sur le toit pour ouvrir la portière à sa passagère. Il avait ôté sa veste et sa cravate et portait un pantalon de toile deux fois trop grand, retenu à la taille par une fine ceinture de cuir, ainsi qu'une chemise froissée aux manches roulées au niveau des coudes. Tandis qu'elle allait prendre place sur son siège, Lili ne put résister à la tentation de se raccrocher à son bras comme si elle trébuchait. Intéressante musculature,

décidément.

— Je comprends pourquoi la plupart des Américains ont des problèmes de poids, remarqua-t-elle, tandis que Simon prenait place derrière le volant, mais vous avez l'air en forme. Vous faites du sport ?

— Pas vraiment. J'ai un banc de musculation à la maison, et j'essaie d'aller nager de temps en temps.

Le silence retomba entre eux, tandis qu'un rayon de lumière déchirait l'obscurité. L'écran prit vie sous la forme de publicités qu'ils regardèrent d'un air absent, tout en mordant dans leur hot dog.

Lili avait assaisonné le sien de tous les condiments possibles, et le goût la surprit. Elle n'était pas vraiment très sûre d'aimer ça, finalement. Discrètement, elle fit disparaître le hot dog dans un des sacs en papier, s'essuya les lèvres, et prit une longue gorgée de soda.

— Ça ne vous plaît pas ? demanda Simon. Vous voulez du pop-corn ?

— Non, merci, je n'ai plus faim.

— Mais il y a encore toutes ces barres de chocolat et ces caramels, ces bonbons...

— Peut-être plus tard. J'aurais sans doute besoin d'une pastille de menthe pour adoucir mon haleine.

Simon jeta un œil inquiet à son sandwich, suspendu à quelques centimètres de sa bouche.

— Les oignons, dit-il avec une grimace.

— Bah, allez-y. Moi aussi j'en ai mangé. Et des pickles, et du curry.

Reportant son attention sur l'écran, elle changea de sujet.

— De quoi parle le film ?

— Je ne sais pas. Le premier s'appelle *Deux ados en vadrouille*. Je ne connais pas. C'est sûrement une de ces comédies pour les jeunes. Et l'autre, *Les chevaliers du crépuscule*, parle de motos et de bagarres entre bandes rivales. Comme si nous n'en avions pas eu assez avec ce qui s'est passé cet après-midi.

— J'espère que Gabriel n'aura pas trop d'ennuis.

— Vous lui avez parlé ?

— Jana nous a présentés. C'est vrai qu'il est un peu rebelle, mais... Oh, je ne devrais pas vous en parler. Vous êtes du côté du shérif.

— Cette histoire ne se résume pas à choisir son camp. Mais on dirait que vous aimez beaucoup la compagnie de cette jeune femme et des siens.

— Ils ont été adorables avec moi. Mais ce n'est pas ma vie. Ici non plus, d'ailleurs, ajouta-t-elle en jetant un regard sur le parking.

Le film avait commencé, mais elle n'y prêta pas tout de suite attention, trop occupée à vérifier si Wilhelm la surveillait. Oh non, il était garé à quelques mètres derrière et plongeait dans l'habitacle de la Volvo.

Lorsqu'elle se retourna vers l'écran, une main s'insinuait en gros plan dans le T-shirt d'une pom-pom girl, puis la caméra glissa sur les longues jambes de la jeune fille, entremêlées à un jean délavé.

Simon s'éclaircit la gorge et ôta ses lunettes afin de les frotter sur sa chemise.

— J'aurais dû vous prévenir. Ces comédies pour adolescents sont souvent... hum... quelque peu osées.

— C'est ce que je vois.

Lili ne pouvait plus détacher les yeux de l'écran, où il était désormais évident qu'ils assistaient à une scène d'amour sur la banquette d'un cabriolet.

Des gémissements on ne peut plus explicites s'échappaient de l'autoradio, et l'atmosphère dans la voiture devenait irrespirable. Simon évitait soigneusement de la regarder, mais elle le devinait aussi embarrassé qu'elle. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait ce genre de film, mais jamais, hum... disons, en si gros plan.

Tout à coup, la scène changea. Le jeune homme plongea la tête la première vers la boîte à gants pour y prendre un préservatif. Ses amis jaillirent de la voiture voisine en riant et en criant des insanités. Vexée, la pom-pom girl remit de l'ordre dans sa tenue, et les dialogues dégénérèrent en propos très crus.

Lili rougit, crispa les mains sur son récipient de pop-corn, et des grains de maïs soufflé s'éparpillèrent dans l'habitacle.

— C'est affreux. Comment peuvent-ils parler de cette façon ?

— Vous êtes trop raffinée pour ce genre d'obscénités, dit Simon, en lui plaquant les mains sur les oreilles.

Lili appuya la tête contre son torse, écrasant des pop-corn dans son mouvement pour se rapprocher de lui.

— Je n'aurais pas dû vous amener ici.

— Mais c'est moi qui voulais venir. Seulement, je ne m'attendais pas à ce genre de plongée dans l'univers des jeunes Américains. Que font-ils, maintenant ?

— Rien de spécial.

Lili aperçut une salle de classe. Il n'y avait aucune raison de ne pas regarder. Si ce n'est qu'elle se sentait merveilleusement bien dans les bras de Simon.

Elle respira l'odeur de son cou. Toxique comme un philtre magique. Puis elle laissa glisser les mains sur son torse. Muscles solides. Elle défit un bouton, et glissa la main sous sa chemise. Peau satinée.

Doux Jésus, les choses commençaient à devenir sérieuses.

Des dizaines de pensées traversaient l'esprit de Simon. La principale étant qu'il se trouvait avec une princesse. Une *princesse*, pour l'amour du ciel ! Et il ne savait pas du tout ce qu'il devait faire. Oh, il savait très bien ce qu'il avait *envie* de faire. Rien que de très instinctif. Mais, s'il lui restait un peu de bon sens, il ne ferait rien du tout.

Il ne pouvait pas laisser courir ses mains fiévreuses sur son corps.

Il ne pouvait pas la renverser sur le siège, et se jeter sur elle comme une bête, en lui arrachant frénétiquement ses vêtements.

Et surtout, il ne pouvait pas lui faire l'amour. Surtout si elle était vierge. Pas ici, pas maintenant. En fait, jamais.

Même si elle le voulait.

Et Dieu sait qu'elle en avait envie.

Lili avait passé les bras autour de son cou, et levait vers lui son visage juvénile. Ses traits avaient encore l'innocence de l'enfance, mais sa bouche était celle d'une pécheresse. Pleine comme un fruit mûr, terriblement évocatrice. Chaque fois qu'il regardait cette bouche, il se déconcentrait tellement qu'il devenait

incapable d'aligner plus de deux mots. Remarquez, c'était suffisant pour exprimer ce qu'il voulait. Deux mots : *un baiser*.

Cette pensée à peine formulée se mit à l'obséder, provoquant une accélération de son sang dans ses veines, et couvrant son front de sueur. Il pouvait bien se permettre un baiser. De toute façon, elle était déjà dans ses bras, tendre, tiède, et délicieusement parfumée. Quelque part entre la réception de Corny et ici, elle avait ôté sa veste, révélant un chemisier de soie bleu pâle largement déboutonné à l'encolure. Une vallée de peau crémeuse s'offrait à ses yeux, et il voyait déjà ses paumes brûlantes se refermer sur la rondeur pleine de sa poitrine.

« Un seul baiser », se rappela-t-il. Un baiser magique comme dans les contes de fées. Puis il se souvint de ce qui s'était passé dans la voiture de police. Bon, après tout, un de plus ou de moins...

Leurs lèvres s'effleurèrent et cette fois il n'y eut aucun moment de gêne. Leurs mouvements s'ajustaient en une parfaite harmonie. Caresses douces et humides. Frôlement des langues, comme le battement d'une aile de papillon. Fusion brutale, urgence saccadée. Un gémissement bref échappa à Lili et il tressaillit. Alors, c'était ça, la passion ? Il ne l'avait jamais vécue.

Lorsqu'il mit fin à leur baiser, les vitres étaient couvertes de buée. Et ses lunettes aussi, lui offrant de Lili une image brouillée. Le souffle court, elle le regardait avec un mélange de déception et d'incrédulité.

— C'est tout ? On ne pourrait pas recommencer ?

— Je ne suis pas sûr...

— Moi si.

D'un geste décidé, elle lui ôta ses lunettes, les posa sur le tableau de bord, et plaqua sauvagement ses lèvres sur les sien-nes. Oubliant toutes ses bonnes résolutions, il referma les bras autour d'elle, et se laissa emporter dans la fièvre de...

Toc, toc, toc.

Surpris, Simon se redressa avec brusquerie, et se cogna le coude dans le volant. Aïe, ça faisait un mal de chien !

Le *toc toc* reprit contre la vitre embuée.

— La barbe, marmonna Lili, en remettant un peu d'ordre dans sa tenue.

Ignorant le bruit persistant au carreau, Simon caressa sa joue empourprée, et rajusta une mèche derrière son oreille.

— N'ayez pas l'air aussi embarrassée, ma douce.

— Ce n'est pas de l'embarras, c'est de la félicité.

Il eut de nouveau envie de l'embrasser, mais le tambourinement devenait continu.

— Monsieur Tremayne ? Simon Tremayne ? Ouvrez cette vitre immédiatement.

Simon actionna lentement la manivelle, et un filet d'air frais envahit l'habitacle surchauffé. Le visage de bulldog de Wilhelm s'encadra dans l'ouverture.

— Je vérifiais juste si tout était normal. Ça va, votre Altesse ? Vous n'avez besoin de rien ?

— Comme quoi ? marmonna Simon. Un préservatif ?

Lili gloussa. Puis, prenant appui sur l'épaule de Simon, elle se pencha vers la vitre conducteur.

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'intimité, dit-elle d'un ton ferme.

La tête du gorille s'écarta.

— Désolé. Je ne faisais que mon travail.

— C'est bien. J'apprécie votre conscience professionnelle. Mais, comme vous le voyez, je suis saine et sauve. Retournez dans la voiture, et profitez du film.

— A vos ordres, Altesse.

Wilhelm s'écarta à regret, non sans avoir jeté un regard meurtrier à Simon.

— Ça se passe toujours comme ça ? s'étonna Simon.

— Je suis quelqu'un de très protégé.

— Êtes-vous...

Il s'interrompt. Il ne pouvait pas se montrer aussi direct. Lili était une princesse, que diable. Elle méritait un traitement spécial. Ce qui était plus ou moins le message qu'avait voulu lui faire passer le garde du corps. Comme une giclée d'eau glacée en plein visage.

— Suis-je... ?

Simon s'empara de ses lunettes et les remit sur son nez. Il ne voulait pas savoir.

— Suis-je pure ? Suis-je chaste ? Suis-je... - Zut ! c'était terriblement embarrassant - ... vierge ?

Simon hocha la tête en grimaçant.

— Eh bien, oui. Et c'est une vraie guigne. Oh, j'ai eu des tas d'occasions. Mais, n'importe qui ne peut pas faire l'affaire. Je veux que ma première fois soit mémorable, voyez-vous. D'ailleurs, j'ai fait la liste des qualités de mon prince charmant. Il doit être beau, fort, intelligent, courageux. Ça, ce sont les exigences de base. Mais, en plus, il doit...

Elle eut un frissonnement extatique de petite fille.

— Il doit être un amant extraordinairement doué.

Simon laissa retomber sa tête sur le volant. Il n'était pas du tout fait pour le rôle.

— Je sais que je suis exigeante.

Elle brossa les miettes de pop-corn hors du siège et se rapprocha de lui.

— Qu'en pensez-vous, Simon ? Croyez-vous pouvoir m'aider ?

Par Toutankhamon ! Elle ne voulait quand même pas qu'il...

S'exhortant au courage, il tourna la tête vers elle. Allons, ne se comportait-il pas en toutes circonstances comme un gentleman ?

Quant à savoir si cela voulait dire oui ou non, il n'en était pas très sûr.

— S'il vous plaît, Simon, dit-elle, d'une voix altérée par une impatience émue qui lui alla droit au cœur, voulez-vous m'aider à trouver mon prince charmant ?

Sans un mot, Simon tourna la clé de contact, et quitta le parking, s'attirant sur son passage quelques coups de klaxons mécontents. Décontenancée, Lili se retourna sur son siège pour voir diminuer l'écran, Apparemment, le chauffeur de la limousine avait manqué de réflexes, et ils la laissèrent derrière eux.

Lorsque la Volvo prit de la vitesse sur l'autoroute, Lili se rassit normalement et attrapa sa ceinture de sécurité.

— Quelque chose vous a contrarié ?

La bouche de Simon se tordit en une grimace maussade.

— Absolument pas.

— C'est parce que j'ai...

Il accéléra avec une telle brutalité que Lili eut la sensation que la voiture allait décoller.

— Vous avez perdu la tête !

De nouveau, elle vérifia derrière eux et aperçut des phares au loin. La limousine les avait pris en chasse. Pauvre Wilhelm, il devait sans doute s'imaginer que Simon l'enlevait dans un but inavouable.

Oh, si seulement c'était le cas !

Demander à Simon de l'aider à trouver son prince était une tactique complètement stupide. Elle aurait mieux fait de ne pas écouter les conseils de Nat.

— Je n'ai absolument aucune raison d'être contrarié, éructa Simon.

Alors là, il était vraiment furieux ! Le visage crispé, les yeux étincelant de fureur.

— On vient de passer quinze minutes à s'embrasser furieusement et, bien sûr, cela ne fait pas de moi un candidat sérieux pour votre... votre...

Secrètement ravie de sa véhémence, Lili attendit patiemment la suite. Peut-être que ce truc de la jalousie marchait, après tout.

— Votre stupide histoire de prince charmant. Évidemment, moi je ne suis qu'un crapaud, n'est-ce pas ?

— C'est pour cela que je devais vous embrasser.

— Et la transformation miraculeuse ne s'est pas produite.

Lili se mordilla un ongle, en se demandant comment il faisait pour devenir plus séduisant et plus cher à son cœur chaque fois qu'elle posait les yeux sur lui.

— Ça n'a pas été le cas non plus pour Trey Stone.

— Ah, parce que vous me rangez dans la même catégorie ? Je croyais que cela se passait plutôt bien entre nous. En tout cas, je n'ai entendu aucune réclamation.

— Parce que je suis très bien élevée.

Il ne répondit rien à cela, bien qu'elle crût l'entendre grommeler à mi-voix. L'humeur n'était décidément pas aux « côa, côa », ce soir.

— Où m'emmenez-vous ?

— A votre hôtel, évidemment.

— Nous y sommes obligés ?

— Je ne vois aucune raison de prolonger ce fias... cette soirée.

Lili n'avait aucune envie qu'il se sente pitoyable, mais peut-être un peu de désarroi — oh, juste une touche — ferait-il en sorte qu'il reste vigilant. Si elle lui disait que ses baisers lui faisaient tourner la tête, et qu'elle ne pouvait désormais imaginer être avec un autre homme, il risquait de devenir un peu prétentieux. Les hommes étaient tellement compliqués quand il s'agissait de les attirer au lit en leur laissant croire que l'idée venait d'eux.

— C'est la deuxième soirée que je passe en voiture avec un homme, remarqua-t-elle d'un ton détaché. Et ça ne s'est pas du tout passé comme je me l'étais imaginé. Ce n'étaient peut-être pas les bons. Qu'en pensez-vous ?

Aussitôt, elle regretta cette remarque. Un peu brutale, peut-être.

Simon haussa les épaules comme s'il s'en moquait éperdument.

— Ou alors, ce ne sont pas les bonnes voitures. Je suis sûr que votre prince charmant arrivera en Rolls-Royce.

— Les grosses voitures, c'est la barbe. A Grunberg, j'ai une adorable petite Peugeot, que j'ai payée moi-même.

— Avec votre liste civile ?

— Pas du tout ! Avec mon salaire.

— Vous travaillez ?

— Qu’y a-t-il de si surprenant ? Je suis employée comme attachée de presse à la Société des Beaux-Arts de Grunberg.

— Dur labeur ! ironisa Simon.

Il se gara bientôt devant l’hôtel, et Lili comprit qu’elle devait faire vite avant que Wilhelm ne vienne se camper devant sa portière.

— Merci pour cette charmante soirée, Simon.

— C’est encore une formule de savoir-vivre ?

La tristesse mêlée d’amertume qui se lisait dans ses yeux l’émua, et elle n’eut pas le courage de jouer à ce point-là avec ses sentiments.

— Non, je suis sincère. Vous avez réalisé un de mes souhaits. Et, merveilleusement.

— Les hot dogs ?

— Ce n’est pas exactement à ça que je pensais.

Elle se pencha pour effleurer ses lèvres. C’était supposé être un baiser léger, sans importance. Mais à la seconde où leurs bouches se frôlèrent, elle se sentit frémir. Simon ne faisait pas un geste, et pourtant elle était prête à lui arracher ses vêtements et à se jeter sauvagement sur lui.

— Votre garde du corps s’approche, la prévint Simon, en la repoussant.

— Je vous dis à demain ?

La grande soirée de clôture serait sa dernière obligation officielle à Blue Cloud, et Simon venait sans doute d’en prendre conscience, car il affichait un air navré.

— Je suppose, répondit-il platement.

Elle fit une moue délicieusement mutine.

— J’imagine qu’il y aura beaucoup d’hommes. Je serai libre de danser et de flirter à ma guise.

Simon réagit enfin. Ce n’était pas trop tôt.

— Je pourrais vous accompagner.

— Vraiment ?

— Vous ne pouvez pas y aller sans cavalier. Disons que je serai votre... hum... rendez-vous.

— Ce serait charmant.

Wilhelm s’approcha un peu plus, jugeant sans doute qu’il leur avait accordé suffisamment de temps.

— Une dernière chose, précisa Simon. Si je vous accompagne, il n’est pas question que vous embrassiez quelqu’un d’autre.

Lili fit un signe de tête entendu.

Ce n'était pas si souvent qu'elle obtenait exactement ce qu'elle voulait.

— Jusqu'ici, tout se passe bien, remarqua Simon. Mais, ce soir, les choses pourraient mal tourner.

Il venait de raccompagner à la porte le chef de la sécurité, et se rasseyait derrière son bureau, face au shérif Russel.

— Qui a eu l'idée stupide d'organiser cette soirée dans le musée ? demanda ce dernier.

Il se grattait furieusement le dessus du poignet, où une tache rougeâtre s'étalait. Allergie au lierre, avait-il prétendu. Il s'était montré grincheux durant toute la réunion de coordination, ce qui n'était pas son genre. Sans doute était-il furieux d'avoir dû relâcher Gabriel Vargas. Mais, son urticaire et son œil au beurre noir y étaient sans doute pour quelque chose.

— A ton avis, qui a pu avoir cette idée ? Notre chère Corny, bien sûr.

— C'est ce qui s'appelle chercher les ennuis.

— Les salons de réception de l'hôtel n'étaient pas assez grands à son goût. Et la salle des fêtes n'est pas assez bien pour une princesse.

— J'ai entendu dire que ta princesse avait beaucoup apprécié le drive-in.

— Et moi, j'ai entendu dire que Jana t'avait fichu son poing dans la figure quand elle était venue rechercher son cousin.

— Pas du tout. Je me suis cogné contre un réverbère.

C'était parfaitement vrai, et personne ne voulait le croire.

Peut-être un nouvel effet de ce mauvais sort que la jeune femme lui avait jeté. Il y avait eu l'urticaire, les quatre pneus crevés de la voiture de patrouille, les dossiers mystérieusement disparus, et la collision avec le lampadaire. Oh, balivernes ! Il ne croyait pas au mauvais sort. Et puis, Jana s'était montrée charmante, ce matin au poste. Ils avaient longuement discuté et, sans bien comprendre pourquoi, il avait fini par lui donner une invitation à la réception de clôture.

— Et alors, insista-t-il, raconte-moi cette soirée. Vous êtes passés à l'étape suivante ?

— Tu plaisantes ? J'ai été lamentable, comme d'habitude.

— Je devrais peut-être te donner quelques-uns de mes meilleurs trucs.

— Je parie que Jana a déjà succombé à ton charme.

Henry afficha un sourire modeste.

— Bah, je crois que je ne lui suis pas indifférent. Mais revoyons un peu ces questions de sécurité.

Simon acquiesça. Il devait se sortir Lili de l'esprit et se concentrer sur le bon déroulement de la soirée. Au début, il avait cru que personne n'oserait agir durant un événement de cette importance, mais Henry lui avait fait remarquer que la foule était synonyme de confusion. Et la confusion était la meilleure amie des voleurs.

— Ton personnel a reçu toutes les informations nécessaires, et je serai là avec deux de

mes hommes.

— Corny ne veut pas d'uniformes.

— Je sais. Nous serons en smoking.

— Tu as une cavalière ?

Henry se troubla.

— C'est-à-dire... hum... J'ai demandé à Jana Vargas de m'accompagner. C'est le meilleur moyen de la surveiller. Service commandé.

— Naturellement, dit Simon.

— Et toi ?

— J'escorte la princesse.

— Mazette ! On ne se refuse rien.

— Service commandé.

— Naturellement, dit Henry.

*

* *

La robe était posée sur le lit, dans son emballage de plastique et de papier de soie. Lili, tout juste sortie du bain, y jeta un œil maussade. Si elle s'était un peu plus intéressée à sa garde-robe, au lieu de fantasmer sur le beurre de cacahuète, les hot dogs et les play-boys, elle ne serait pas obligée de porter une toilette choisie par sa nounou. Gordon avait un cœur d'or, mais ce n'était pas une grande experte en matière de mode. D'ailleurs, si elle l'écoutait, elle ne porterait que du tweed et des robes en mousseline fleurie.

Avec un sens admirable de l'à-propos, Amelia entra dans la chambre.

— Sommes-nous prêtes à passer notre robe ?

— Non. Il est trop tôt.

Lili se laissa tomber dans un fauteuil près de la fenêtre, et regarda le soleil se coucher sur la paisible rue bordée d'immeubles de brique. Quelques heures plus tôt, la petite ville était en liesse, commémorant le cinquantième anniversaire de mariage de leur compatriote avec un prince. Incognito, elle s'était mêlée à la foule des touristes et s'était amusée comme jamais. Mais son meilleur souvenir restait le match de base-ball auquel Simon l'avait emmenée. Tout en dévorant les sandwiches au beurre de cacahuète qu'il avait préparés, elle avait fait mine de lorgner les muscles des joueurs, et il avait fait mine de ne pas s'en apercevoir. Entre-temps, ils avaient parlé de tout et de rien : de la politique en principauté, des diplômes de Simon, de leurs livres et de leurs films préférés, de la couleur du ciel et de la forme des nuages. Tandis qu'elle riait et discutait avec lui, elle avait oublié un moment qui elle était. Et peut-être Simon l'avait-il oublié aussi.

Elle soupira, en proie à un sentiment indéfinissable. Une nostalgie, un manque, une envie d'être rassurée.

— Amy, vous qui avez bien connu ma grand-mère, parlez-moi d'elle.

La vieille dame s'assit en face d'elle, toujours aussi impeccable après une journée débordante d'activités. Jamais un cheveu qui dépassait, jamais un faux pli chez cette chère Gordon.

— Adelaide n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle a rencontré le prince. C'était une adorable jeune fille aux cheveux sombres et aux yeux noirs. Elle était douce et timide, aussi effacée qu'une petite souris. Personne n'a jamais compris comment le prince Rudolf l'avait remarquée parmi le groupe d'étudiantes qui étaient venues visiter le palais de Spitzenstein.

Lili se laissa emporter par le romantisme de cette belle histoire. Son père mettait parfois sur le compte de ses origines américaines le caractère rebelle de ses deux filles. Pourtant, d'après Amy, sa grand-mère était la plus exquise des femmes. En revanche, Lili se souvenait parfaitement du tempérament volcanique de sa mère, Marja. Natalia était d'ailleurs exactement comme elle.

— Chaque fois qu'on lui posait la question, le prince Rudolf répondait qu'il avait été victime d'un coup de foudre.

Lili n'avait pas l'impression d'avoir rien ressenti de tel pour Simon. D'ailleurs, au premier regard, elle l'avait trouvé très quelconque. Cependant, la perspective de le quitter bientôt la mettait au bord des larmes.

Doux Jésus !

— Amy, croyez-vous au coup de foudre ?

— Je crois à la magie entre deux êtres.

— Vraiment ?

Malgré toutes les plaisanteries des deux sœurs, qui prétendaient que Gordon était leur marraine de conte de fées, la vieille dame n'avait jamais accordé un soupçon d'intérêt à ce qu'elle appelait leurs calembredaines. Elle avait toujours affirmé haut et fort être là pour veiller à leur bien-être matériel, certifiant que les philtres et les enchantements n'existaient que dans la tête des petites filles trop imaginatives.

— Ah, l'amour, murmura Amelia. Qui peut dire ce qu'il fait faire aux humains ?

Puis, elle se leva brusquement et repoussa cet instant de sentimentalisme en claquant des mains.

— Bien, il est temps de se préparer. Venez vous asseoir devant le miroir, Lili, je vais faire vos cheveux.

La jeune fille se déplaça vers la coiffeuse, et se laissa tomber sur le pouf de brocart.

— Pouvez-vous me passer le téléphone ? Il faut que j'appelle Natalia.

Amelia obtempéra, et Lili composa le numéro du palais.

— Je suppose qu'il est 3 heures du matin, là-bas, murmura-t-elle, en attendant la connection internationale.

Enfin, la voix ensommeillée de sa sœur lui parvint à l'autre bout de la ligne.

— Nat, c’est moi. Je crois que je suis amoureuse.

Il y eut un silence, puis Natalia répondit, d’un ton irrité :

— Eh bien, tu parles d’un réveil ! Je savais qu’il ne fallait pas t’envoyer toute seule en Pennsylvanie.

— Mais, ce n’est pas une blague. Je suis vraiment tombée amoureuse.

— Pas en deux jours.

— Ça en fait presque trois.

— Oh, bien sûr ! Alors là, évidemment, c’est différent.

— Tout pourrait changer cette nuit.

— Que veux-tu dire ?

Ah, cette fois, elle avait réussi à capter l’attention de Natalia !

— Je croyais que tu avais des problèmes pour attirer l’attention de... Hmm, je suppose que la question a été réglée ?

— Pas tout à fait, si tu vois ce que je veux dire.

Amelia commençait à passer le peigne dans ses cheveux, et elle évita soigneusement son regard dans le miroir.

— Fais attention, quand même. Ne prends pas pour de l’amour ce qui n’est que du désir.

— Comment fait-on la différence ?

— Bonne question.

Lili poussa un petit cri lorsque le peigne se coinça dans un nœud.

— Ne me dis pas qu’il est avec toi !

— Juste ciel, non ! Amelia est en train de me coiffer. Mais la torture n’est pas finie. Après, il y a la crinoline et la robe du soir.

— Il y a pire. Moi en demoiselle d’honneur, par exemple.

Amelia s’approchait maintenant avec un fer à friser brûlant, et Lili se recroquevilla, murmurant hâtivement dans le téléphone :

— Merci, Nat, tu ne m’as été d’aucun secours.

Sa sœur éclata de rire, pas vexée le moins du monde.

— A ton service.

— Ne compte pas sur moi pour t’aider quand tu seras aux prises avec des coupe-jarrets dans le Grand Ouest sauvage.

— Ça ne risque pas de m’arriver. De toute façon, je sais me défendre.

La conversation terminée, Lili se prêta avec inquiétude aux talents de coiffeuse d’Amelia, puis, se préparant au pire, elle regarda sa nounou sortir la tenue de soirée de sa housse.

Elle resta bouche bée. La robe qu'Amelia tenait par ses fines bretelles de strass était conforme à ses rêves les plus fous : un étroit corset de satin bleu pâle, et des superpositions de tulle dans toutes les nuances de l'océan, de l'indigo à l'azur le plus pâle, en passant par un subtil vert d'eau.

Plaquant la robe contre elle, Lili virevolta devant le miroir en admirant les délicates variations de couleur.

— Amelia, c'est magnifique ! Je n'y crois pas ! Où l'avez-vous trouvée ? Vous croyez qu'elle m'ira ?

— Essayez-la, vous verrez bien.

— Aidez-moi.

Lili ôta son peignoir et enjamba la volumineuse crinoline, laissant le soin à sa gouvernante de la fixer autour de sa taille. Puis, elle leva les bras, et la robe glissa comme un rêve au-dessus de sa tête pour s'agencer autour du jupon à paniers. Amelia remonta alors la fermeture à glissière du bustier, et Lili constata avec étonnement qu'il aurait pu être cousu sur elle tellement il s'ajustait à son corps.

— C'est parfait ! Comment avez-vous fait ?

Les yeux de la vieille dame étincelèrent devant la joie évidente de sa protégée.

— J'ai mes petits secrets, jeune fille.

Lili se mit à tourner.

— Regardez comme ça scintille, on dirait qu'elle a été saupoudrée de paillettes magiques.

Amelia repoussa cette remarque d'un geste de la main.

— Balivernes ! Ce n'est qu'une robe.

— La robe de mes rêves.

Avec un enthousiasme enfantin, Lili se retourna et jeta les bras autour du cou de la vieille dame.

— Merci, ma chère Amy. Merci du fond du cœur.

Peu après, Amelia s'excusa et gagna sa chambre pour se changer à son tour. Sur le pas de la porte, elle resta quelques instants à observer la princesse qui tournoyait de nouveau devant le miroir.

« Du bon travail », songea-t-elle, avec un petit hochement de tête satisfait.

Si tout se déroulait selon ses plans, sa jeune protégée allait passer une soirée digne d'un conte de fées.

— Comment se fait-il que nous passions tout notre temps en voiture ? demanda Lili, tandis que la limousine quittait l'hôtel sous les flashes des reporters.

Simon jeta un coup d'œil à Mme Gordon, assise en face d'eux. Dans sa stricte robe bleu marine, la gouvernante avait tout à fait l'air d'une première de la classe se rendant au bal de la promotion. Raide comme la justice, elle avait les mains croisées sur une pochette de soirée en satin, et Simon se fit la réflexion qu'il ne l'avait jamais vue auparavant sans son volumineux sac de cuir usé.

— Mais nous avons eu de bons moments, n'est-ce pas ? dit-il, en reportant son attention sur Lili.

— Certains même furent mémorables.

Elle accompagna cette remarque d'un petit clin d'œil, et Simon se surprit de nouveau à espérer. Elle voulait que sa première fois soit mémorable. Fallait-il en conclure qu'elle le voulait *lui* pour amant ? Mais, non. Bien sûr que non ! Elle voulait un homme parfait, et il était bien évident que ce n'était pas son cas. Un type aussi ordinaire ne passait pas de zéro succès avec les femmes au jackpot avec une princesse. Cela ne se pouvait tout simplement pas.

A part dans les contes de fées.

Pourtant, Lili le contemplait avec une certaine tendresse. Et soudain, elle lui prit la main.

— Je vous trouve divin, ce soir.

— Tout à fait séduisant, renchérit Mme Gordon.

Il devait être en train de rêver. Même empaqueté dans un smoking, le contenu restait le même. Il n'était pas le genre d'hommes dont rêvent les jeunes filles, un point c'est tout.

— Nous y sommes, annonça Mme Gordon.

Simon jeta un œil par la vitre. La presse les avait battus d'une longueur. Ou alors, il s'agissait d'une autre équipe. Ce n'était pas la bousculade, comme les soirs de première à Hollywood. Rien qu'un petit groupe de journalistes locaux, la plupart en freelance, qui espéraient obtenir le scoop susceptible de lancer leur carrière.

Dès que Lili mit pied à terre, dans sa robe de « Princesse Barbie », les flashes crépitèrent, tandis que fusaient des dizaines de questions. Que pensait la princesse des États-Unis ? Avait-elle gardé des séquelles de sa piqûre de guêpe ? Envisageait-elle de faire un procès au musée ? Qui avait dessiné sa robe ?

Intimidée, cillant sous les lumières aveuglantes, Lili faisait de son mieux pour répondre, ce qui ne faisait qu'exacerber la ferveur des journalistes. D'un geste ferme, Simon lui prit le bras et l'entraîna vers le musée.

Un orchestre avait pris place sur la mezzanine du deuxième étage, surplombant le hall, et les murs résonnaient des échos d'une valse de Strauss. En raison de l'exiguïté des lieux

et des consignes de sécurité, les invités étaient relativement peu nombreux et triés sur le volet, mais c'était déjà trop pour Simon qu'un mauvais pressentiment tenaillait.

— Merci de m'avoir sortie de là, dit Lili, en confiant à sa gouvernante l'étole de satin qui recouvrait ses épaules. Je n'ai pas l'habitude de ce genre d'accueil.

— Mais je croyais que vous faisiez cela tout le temps, à Grunberg.

Elle joua avec le minuscule diamant qui pendait juste au creux de son cou, et Simon s'imagina posant les lèvres dans la courbe qui menait à son épaule gracile, enivré par le velouté de sa peau.

— Vous oubliez que nous ne sommes qu'un tout petit pays. Je suis un minuscule poisson dans l'immense océan de la royauté européenne. Quand mon père n'est pas disponible, c'est ma sœur aînée, Natalia, qui assume les obligations officielles. Personne ne fait jamais attention à moi.

— J'ai du mal à le croire.

— Un petit poisson, je vous dis.

Simon lui prit la main et se pencha à son oreille.

— Je vous présente le roi des crapauds, côa, côa.

Elle éclata de rire, enchantée.

— Vous voyez, nous sommes faits pour nous entendre. Comme les œufs et le bacon.

— Plus de petits déjeuners américains pour vous, princesse.

Des paillettes d'or étincelèrent dans ses yeux, comme celles qui semblaient consteller sa robe.

— C'est ce que nous verrons.

Simon n'eut pas le temps de répondre, interrompu par l'arrivée tonitruante de Cornelia Applewhite. Moulée dans un fourreau noir agrémenté d'un monstrueux nœud de satin dans le dos qui se terminait en traîne, elle traînait dans son sillage son inévitable chevalier servant, le dénommé Spotsky, toujours aussi fourbe.

— Bonsoir, Votre Altesse, brama Corny. Nous sommes tellement ravis de vous avoir parmi nous. Vous êtes absolument divine. Il ne vous manque plus qu'une tiare. Remarquez, je sais où on peut en trouver une. Un petit coup de pied-de-biche, et hop, l'affaire est dans le sac.

Remarquant les regards consternés qu'échangeaient ses hôtes, le maire porta une main à ses lèvres.

— Oups ! Ce n'est pas le genre de blague qu'il faut faire ici, pas vrai ? Considérant tout le tralala...

— Veuillez l'excuser, dit Spotsky, en lui prenant le bras. Je crois qu'elle a abusé du champagne. Ça la rend un peu trop volubile.

— Guère plus que d'habitude, marmonna Simon entre ses dents.

— C'est une tiare nuptiale, remarqua Gordon, d'un air hautain. Il est impossible à une

jeune fille de la porter en dehors de ses noces. Sinon...

— Oh, regardez ! s'exclama Simon. Voici Henry et Jana.

Amelia se raidit un peu plus encore.

— Jana Vargas ? Comment ose-t-elle venir ici ?

— Madame Gordon ! la reprit Lili, consternée. Jana a parfaitement le droit d'assister à cette réception.

La vieille Anglaise pinça les lèvres.

— J'espère que la tiare est bien surveillée. Les Vargas réclament la restitution du diamant depuis deux cents ans.

— Avec quelque raison, sans doute, remarqua Lili. Jana m'a raconté sa version des faits. Il paraît que le diamant leur a été volé par un proche du palais.

— Diffamation ! Les Brunner ont toujours été des gens honorables.

Lili fit une moue renfrognée.

— Il doit bien y avoir une explication au fait que le diamant porte leur nom.

Toute cette histoire commençait à mettre Simon mal à l'aise, comme si le fait d'évoquer un vol allait le faire survenir. Un incident de plus, et il pouvait dire adieu à sa carrière.

— Venez, dit-il, en prenant la princesse par le bras. Allons saluer nos amis.

Il laissa Lili en grande conversation avec Jana, et attira le shérif à l'écart des oreilles indiscrètes.

— Est-ce que tu as remarqué quelque chose de suspect ?

— Du calme, mon vieux. Tu as un vigile à la porte qui vérifie les invitations, et les alarmes sont branchées. La seule chose qui pourrait se produire, c'est une catastrophe naturelle.

— A quand remonte le dernier tremblement de terre en Pennsylvanie ?

— Même ça, je suis entraîné pour le prendre en charge. Allez ! ordonna-t-il à Simon avec une claque dans le dos. Cesse de te ronger les sangs. Il n'y a aucune raison qu'il y ait du grabuge.

Simon hochait la tête d'un air sceptique, quand il aperçut une silhouette familière qui se dirigeait vers la pièce où était exposée la tiare.

— Et lui, que fait-il ici ?

Henry fit brusquement volte-face.

— Qui ?

— Trey Stone. Il n'était pas sur la liste des invités.

— Tu en es sûr ?

— Et comment !

— Je vais aller voir ce qu'il fabrique.

— Je t’accompagne.

— Regardez-les, dit Jana à Lili. A comploter dans leur coin comme des garnements.

— Je me demande ce qui a pris à Simon. Dès que le maire a parlé de la tiare, il a complètement changé d’attitude.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour tenter d’apercevoir quelque chose par-delà la foule.

— On devrait peut-être les suivre.

— Pourquoi pas ?

Elles se dirigèrent vers la première salle d’exposition, où un buffet avait été dressé. La foule se pressait autour des petits fours, sans paraître accorder beaucoup d’intérêt aux bijoux, mais plusieurs têtes se retournèrent au passage de Lili.

— Vous êtes la reine de la soirée, remarqua Jana.

— Je préférerais danser autour d’un feu de camp.

— Moi aussi.

— Ça doit être formidable de voyager sans cesse, de toujours découvrir de nouveaux endroits.

— Il peut aussi arriver qu’on s’en lasse.

Lili observa attentivement son amie. Il lui semblait qu’elle avait changé. Peut-être sous l’influence d’Henry auquel elle semblait accorder un intérêt grandissant.

— Vous aimeriez vous fixer quelque part et vivre de façon plus conventionnelle ?

La jeune tzigane se troubla.

— Je n’ai pas dit ça. Mais, qui peut dire ce que la vie nous réserve...

Les deux jeunes femmes marquèrent une pause à l’entrée de la seconde pièce où seule une demi-douzaine d’invités s’étaient aventurés. Henry et Simon avaient bloqué Trey Stone dans un coin, et semblaient le questionner.

— Que se passe-t-il ? s’étonna Lili.

— Ah, princesse, je suis vraiment content de vous voir. Dites-leur qui m’a procuré mon invitation, je vous en prie.

Lili adressa à Simon un regard glacial.

— C’est moi.

Il blêmit.

— Mais je pensais...

Elle imita le royal froncement de sourcils de son père, mélange de colère froide et de mépris. Cela avait toujours fonctionné à merveille sur sa sœur et elle lorsqu’elles dépassaient les bornes.

— Après avoir jeté un œil à la liste des invités, j’ai réalisé que la soirée serait mortellement ennuyeuse si je ne faisais pas quelque chose. J’ai donc pensé à Trey.

Simon semblait au bord du malaise.

— C'est la seule raison ? murmura-t-il.

Lili se retint de sourire. Il était jaloux. Grand bien lui fasse ! Elle allait se débrouiller pour qu'il la supplie toute la soirée de se laisser séduire. Puis, elle finirait par rendre les armes, charitablement.

Pour ce faire, elle reporta son attention sur Trey, qui avait des faux airs de Tom Selleck dans son smoking.

— Je me demandais si vous m'offririez un verre ? dit-elle tout sourire.

— Mais, certainement. Votre Altesse, s'empressa de répondre Trey, en lui prenant le bras.

— Oh, mais appelez-moi Lili, minaуда-t-elle.

Jetant un regard par-dessus son épaule, elle vit que Simon écumait de rage.

Oh, merveilleux ! Elle adorait quand il quittait ses airs d'écolier trop sage pour laisser libre cours à des pulsions plus viriles.

Il restait à espérer qu'il ne tarde pas trop à intervenir !

— Vous en avez mis un temps, tempêta Lili, quand Simon vint la tirer des griffes de M. Muscles. J'étais en train de mourir d'ennui à écouter ses histoires de beach volley.

Bizarre, songea aussitôt Simon. Le beach volley était un sport typiquement californien. Or, après vérification de son casier judiciaire, Henry avait appris qu'il avait été condamné plusieurs fois pour excès de vitesse et poursuivi pour des loyers impayés. A Philadelphie.

— Je ne savais pas qu'il vivait en Californie, remarqua-t-il avec détachement.

— Il a grandi à Los Angeles, je crois. Sa mère s'y était installée après son divorce.

Lili inclina la tête, l'air coquin.

— Je trouve qu'il a tout à fait l'air d'une vedette d'Hollywood, qu'en pensez-vous ?

— L'air peut-être, mais pas la chanson. Il suffit de l'embrasser pour le démasquer.

— Vous êtes jaloux.

— Et comment !

— Je suis ravie de l'apprendre. Je me demandais si vous alliez finir la soirée tout seul dans votre coin.

— J'étais occupé à revoir la liste des invités avec Henry. Vous n'auriez pas dû rajouter des noms à la dernière minute.

— Nell était d'accord. Et puis, je n'ai fait qu'ajouter Trey, Jana et mes cousines, Jessica et Charlotte Wolf. D'ailleurs, je ne les ai toujours pas vues.

— C'est vous qui avez invité Jana ? Je croyais que c'était Henry.

— C'est important ?

Simon haussa les épaules.

— Sans doute pas. Du moment qu'il garde un œil sur elle.

— Vous n’allez pas me dire que vous la soupçonnez aussi.

Simon éluda la question.

— Parlez-moi du diamant Vargas. La famille de Jana est-elle fondée à le réclamer ?

— Pas vraiment. Jana et moi en avons longuement discuté. Elle pense que cette histoire est une légende. A part son cousin Gabriel, qui est un peu exalté, il faut bien le dire, personne n’y croit. Je suis persuadée qu’ils ne sont pas venus ici avec de mauvaises intentions.

— Mais ce n’est pas totalement exclu.

— Vous êtes vraiment têtu.

— Pragmatique, tout au plus.

— C’est assommant.

— C’est mon principal trait de caractère.

— Bien sûr que non. Vous vous sous-estimez, Simon. Est-ce à cause de ce qui s’est passé autrefois ? D’ailleurs, de quoi s’agit-il ? Le musée a été cambriolé et vous continuez à vous sentir coupable ?

Simon sentit le rouge lui monter aux joues. Il prit Lili par le coude et la guida vers le buffet. Au même moment, Stone esquissait un pas en direction de la pièce où était exposée la tiare. Interceptant le regard suspicieux de Simon, il se détourna avec précipitation.

— Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas en parler, dit ce dernier, en tendant un verre à Lili.

— Tout le monde fait des erreurs. Juste ciel, regardez-moi. Entre la piquête de guêpe, la poubelle des toilettes et le baiser au drive-in, je suis la maladresse faite femme.

Il blêmit.

— Vous pensez que c’est une erreur de m’avoir embrassé ?

— Uniquement si vous n’êtes pas mon prince charmant.

— Je ne risque pas de l’être.

Reposant son verre, elle lui prit le visage entre les mains avec une tendresse infinie.

— Laissez-moi en être juge.

Soudain, le musée fut plongé dans le noir le plus total. Des exclamations montèrent parmi les invités. Puis un grand fracas se fit entendre, et une femme poussa un hurlement.

Presque aussitôt après, les sirènes d’alarme se déclenchèrent, une vibration suraiguë qui se répétait à l’infini, insupportable pour les tympans.

— Simon, gémit Lili, en s’accrochant à ses épaules.

— Ne bougez pas, dit-il, en l’attirant dans ses bras. Il y a un générateur. Les lumières vont se rallumer dans quelques secondes.

Deux lampes torches trouèrent l'obscurité, et Simon héla les vigiles. Ce qu'il craignait le plus venait de se produire, mais il ne pouvait pas abandonner Lili en plein chaos.

— La tiare ! Vite !

Presque aussitôt derrière les gardes, surgirent Henry, qui tenait fermement Jana par la main, et le garde du corps de la princesse.

En hâte, les deux jeunes femmes furent confiées à Wilhelm, tandis que Simon et le shérif se ruaient vers le sanctuaire. Au même moment, les lampes de secours s'allumèrent, offrant une lueur fantomatique, mais suffisante pour constater qu'une bagarre avait éclaté entre les gardes et un homme en noir, au visage dissimulé par une cagoule.

La première crainte de Simon fut pour la tiare. Les cordes et la vitrine étaient renversées, mais le bijou était toujours à l'abri dans sa prison de verre.

Une main de glace lui étreignit le cœur. La tiare était peut-être intacte, mais une tentative de vol venait d'avoir lieu. Il n'était vraiment bon à rien.

Lili choisit cet instant pour apparaître sur le seuil, dans un ondolement de volants digne de Scarlett O'Hara.

— Ne restez pas là ! dit-il en la repoussant fermement vers le hall. Ça pourrait être dangereux.

Un mouvement derrière lui le fit se retourner. Il vit le voleur échapper aux gardes qui s'efforçaient de le maîtriser, et tenter une esquive vers la porte.

Laquelle était obstruée par la princesse et sa robe montgolfière.

Simon oublia alors la tiare. Il oublia sa carrière.

Plus rien ne comptait à part Lili.

Alors, il plongea, plaquant au sol le cambrioleur avant qu'il ne heurte la princesse. Mais l'homme était fort et agile, et il parvint à lui échapper, non sans lui assener quelques coups, avant de forcer le passage vers le hall.

Surgie de nulle part, Mme Gordon jeta un présentoir mobile dans ses jambes, et le vaurien trébucha, retombant sur le sol avec un bruit mat. Jaillissant du sanctuaire, après avoir enjambé le corps de Simon, encore sonné par son vol plané, Henry n'eut plus qu'à lui passer les menottes.

Affolée, Lili se laissa tomber à genoux auprès de Simon.

— Vous allez bien ?

Vérifiant que tous ses membres étaient en état de marche, il se redressa.

— Ça ne pourrait aller mieux, grommela-t-il.

— Oh, Simon, vous avez été si courageux ! Vous m'avez sauvé la vie.

— N'exagérons rien.

Elle lui déposa un baiser sur la joue.

— Vous poussez un peu loin votre manie de l'auto dévalorisation.

Simon hocha la tête. Il était difficile de se sentir un surhomme quand son renfort n'était autre qu'une vieille nounou à cheveux blancs. Mais, après tout, si Lili voulait le voir comme un héros...

Soudain, il se rappela la prédiction de Baba Magda. Un être des ténèbres, qui allait causer beaucoup d'ennuis à Lili...

Au même moment, l'alarme se tut, et un silence de mort s'abattit sur le hall, étrangement plus angoissant que le hululement lancinant de la sirène.

Henry saisit rudement le voleur par le col et lui ôta sa cagoule, révélant le visage de Trey Stone.

Petit à petit, le musée avait été évacué, et la tiare avait été placée dans le coffre du musée avec quelques-unes des plus belles pièces de la collection.

Corny serait sans doute furieuse mais, tant que les complices de Stone n'auraient pas été arrêtés, Simon préférait fermer l'exposition.

Mieux valait être prudent, désormais. Sa réputation venait d'être durement entachée pour la seconde fois, et il doutait de se voir accorder une troisième chance.

— L'électricité a été coupée délibérément, annonça Henry, de retour de son inspection.

— Ce qui veut dire que Stone n'a pas agi seul, commenta Simon.

L'expression du shérif était indéchiffrable, tandis qu'il observait Jana, à qui on avait demandé de rester avec la princesse. Vibrante de colère contenue, elle le fusillait du regard.

— Je vais aller faire un tour au campement, voir si je trouve quelque indice, marmonna-t-il.

— Heureusement pour Jana qu'elle a passé la soirée avec toi.

— Elle était peut-être là pour faire diversion, comme à la première réception.

Ce n'était pas impossible, mais Simon ne pouvait pas y croire.

— Comme tu voudras, acquiesça-t-il pourtant.

Henry fit un geste du menton pour désigner deux vieilles dames qui bavardaient avec Lili, assises sur les banquettes de velours rouge du hall.

— Je n'y couperai pas. Il va falloir que je recueille le témoignage des sœurs Wolf avant de partir.

Depuis le vol, les cousines de Lili bouillaient d'excitation, affirmant à qui voulait les entendre qu'elles détenaient des informations de la plus haute importance. Heureusement, la rencontre avec leur princière parente les avait distraites assez longtemps pour que Henry et ses hommes puissent rassembler les premiers éléments de l'enquête.

Simon resta en retrait tandis que le shérif s'avancait vers le petit groupe. Aussitôt, Jana se rua vers lui, insistant pour qu'on la laisse partir immédiatement.

— Pour que vous puissiez brouiller les pistes ?

— Décidément, vous êtes trop bête ! Vos préjugés vous aveuglent. Je me demande comment j'ai pu me sentir attirée par vous.

D'abord interloqué, Henry l'entraîna à l'écart et lui parla longuement à voix basse, jusqu'à ce que la jeune femme finisse par acquiescer d'un signe de tête.

Simon regarda du côté de Lili. Elle semblait sereine, papotant avec Jess et Lottie Wolf comme si elles prenaient toutes trois le thé au palais. Seule une ombre dans ses yeux, tandis qu'elle observait discrètement Jana, trahissait son agitation intérieure.

Elle était admirable. Une vraie princesse. Courageuse, attentionnée, généreuse. Et si parfois elle se montrait un peu écervelée, c'est parce qu'elle était jeune et impulsive. Elle avait un cœur franc et une nature confiante.

Tout à coup, Simon réalisa qu'il y avait au moins un bon côté à cette tentative de cambriolage : le plan ridicule de Lili pour se trouver un amant ce soir était tombé à l'eau. Wilhelm et Gordon n'allaient pas tarder à la raccompagner à l'hôtel.

Le reste n'était plus de sa responsabilité.

Mais il ne pouvait pas dire non plus que son départ imminent le rendait fou de joie.

Peut-être ferait-il mieux de lui faire ses adieux tout de suite, devant témoins. Cela éviterait les attendrissements et autres manifestations embarrassantes.

Une petite tape sur l'épaule le fit se retourner.

— Madame Gordon ! protesta-t-il. Vous m'avez fait une de ces peurs.

Mais voilà qu'elle lui assenait une chiquenaude, puis une autre.

— Allez-y ! Allez lui parler. Elle vous attend.

— Pour me dire au revoir, je suppose ?

— Tous les au revoir ne sont pas des adieux, jeune homme. Le prince Franz aura besoin d'un émissaire de confiance pour escorter les bijoux jusqu'à Grunberg.

— Après ce qui s'est passé ce soir, je doute qu'on me confie cette mission.

Gordon fit une petite moue.

— Vous avez pris des risques pour sauver le joyau le plus précieux de la principauté.

— Oui, la tiare, je sais. Inestimable.

— Je faisais allusion à la princesse, le corrigea Gordon. Mais je suis certaine que vous aviez compris.

Comme Simon hésitait, il eut droit à un nouveau petit coup sec sur l'épaule.

— J'y vais, j'y vais.

*

* *

— Le moment est venu de se séparer, dit Simon à Lili.

Ils se trouvaient sur le perron du musée. Une brise fraîche caressait les joues rougies de la jeune femme. Des policiers allaient et venaient dans le jardin, mais elle ne voyait que Simon. Simon et son visage de guingois, ses yeux verts, sa voix douce, ses mains chaudes qui gardaient les siennes prisonnières.

Simon qui ignorait encore qu'ils n'allaient pas — oh, non alors ! — se séparer comme ça.

— Je suis désolé pour cette... cette catastrophe.

Il fronçait le nez, et elle réalisa que, par un hasard miraculeux, il avait réussi à ne pas

casser ses lunettes dans la bagarre.

— Ce n'était pas votre faute, dit-elle, en lui pressant la main. Et vous vous en êtes admirablement sorti.

— Je crois que votre nounou et vous êtes trop indulgentes. Il se pencha vers elle, et une impression de vertige la gagna.

— Ce fut un plaisir de vous rencontrer, murmura-t-il.

— Vraiment ? D'habitude, on me trouve souverainement agaçante.

Simon lui prit la main et l'effleura de ses lèvres.

— Votre pays peut être fier de vous.

Le cœur de Lili battait à tout rompre. Ça ne pouvait pas se terminer comme ça. Ses doigts se crispèrent sur ceux de Simon, tandis qu'il essayait de s'écarter.

— Peu importe ce que les gens pensent, je veux...

— Votre Altesse ! l'interpella Mme Gordon.

Accompagnée de Wilhelm, elle entraîna gentiment la jeune fille vers la limousine.

La dernière image que Lili eut de Simon fut, dans la vitre arrière, celle d'un homme en smoking froissé qui souriait d'un air triste et agitait lentement la main.

Elle se mordit la lèvre et tenta de refouler son chagrin. Mais, Amelia lui ouvrait les bras, et elle fondit en larmes sur son ample giron.

Un groupe de journalistes campaient dans le hall de l'hôtel quand Lili descendit l'escalier à pas de loup et se dissimula derrière une plante verte. Elle portait un jean, un blouson avec l'emblème d'une équipe de base-ball, et une casquette assortie qui dissimulait ses cheveux. Dans cet accoutrement, elle n'avait sans doute pas l'air d'une princesse, mais elle n'était pas certaine de passer inaperçue. Heureusement, la plupart des reporters étaient vautrés dans des fauteuils, ou occupés à boire au bar.

« Agis normalement, s'encouragea-t-elle, c'est la meilleure façon de ne pas te faire remarquer. »

Quittant sa cachette derrière la plante, elle traversa le hall d'un pas décidé, et adressa un grand sourire au réceptionniste.

Elle n'était plus qu'à quelques mètres de la porte quand un journaliste la héla.

— Lili ? Hé, princesse !

Baissant la tête, elle fit demi-tour, se rua vers un corridor qui passait derrière la banque d'accueil, donna un coup d'épaule dans une porte battante marquée « sortie », et dévala une série de marches qui, supposa-t-elle, devaient mener au garage souterrain. Elle déboucha effectivement sur un vaste parking, quasi désert, et jeta un regard éperdu autour d'elle. Dans son dos, l'ascenseur venait de se déclencher : la meute n'allait pas tarder à arriver.

Au loin, elle vit un rai de lumière, et entendit un moteur résonner le long des murs de ciment. La rampe d'accès ! C'était sa seule issue.

« Cours, cours », s'exhorta-t-elle.

Le bruit de moteur se rapprochait, pétaradant, et un pinceau de lumière blafarde glissait le long du mur incurvé.

Dans le parking, les cris des journalistes résonnaient, et elle se plaqua contre la maçonnerie en fermant très fort les paupières.

Quand elle les rouvrit, un adolescent blond la dévisageait avec incrédulité. Il portait une veste et une casquette rouge, et des cartons de pizza étaient amarrés à son deux-roues.

— Écoute, fit Lili, en prenant l'accent américain. J'ai des ennuis, j'peux pas t'expliquer. Tu veux te faire un peu de fric ?

Quelques minutes plus tard, Lili se garait devant la maison de Simon. Conduire le scooter avait été un jeu d'enfant. Elle l'avait déjà fait lors de vacances à Rome et, comparées à la Via del Corso, les rues de Blue Cloud étaient un vrai parcours de santé.

Le doigt sur le bouton de la sonnette, Lili hésita. Elle se sentait comme une gamine venue réclamer des bonbons pour Halloween, et craignait tout à coup d'être mal accueillie.

La porte s'ouvrit brutalement, et la lumière du vestibule éclaira le perron.

— Fichez le camp ! J'ai déjà dit que je ne voulais pas de journali... Oh, c'est vous. Je...

Simon se passa nerveusement une main dans les cheveux.

— Je n'ai pas commandé de pizza.

— C'est un déguisement pour échapper aux paparazzi.

Fronçant le nez, elle tira sur le devant de la veste.

— Mais ça sent affreusement l'huile d'olive et la sauce tomate.

— Vous êtes folle.

Elle battit des cils.

— Ça veut dire que vous allez me laisser sur le pas de la porte ?

— Venez par ici, grommela-t-il, en la saisissant par le bras.

Quand elle eut franchi le seuil, il se pencha à l'extérieur, balaya du regard la paisible petite rue endormie, et verrouilla soigneusement la porte.

— Merci pour votre aimable invitation.

Lili ôta la veste du coursier, et regarda avec intérêt autour d'elle. Des murs blancs, un parquet qui n'avait pas été ciré depuis longtemps, un bric-à-brac de meubles vieillots mais confortables. La maison de Simon était aussi dénuée de prétention que lui.

— Voici donc l'endroit où vous habitez.

— C'est modeste, mais c'est chez moi, dit-il en se grattant le lobe de l'oreille.

Il était pieds nus, mais portait encore son pantalon de smoking et sa chemise blanche, dont il avait déboutonné le col et relevé les manches. Il avait l'air adorablement défait,

comme s'il avait passé son temps à faire les cent pas et à se tourmenter.

Si seulement ça pouvait être à cause d'elle, et non du cambriolage !

— Je croyais que nous nous étions dit au revoir, remarqua-t-il.

— Vous, peut-être, mais pas moi.

Durant le trajet, elle avait répété soigneusement les mots qu'elle allait lui dire et, soudain, une seule chose lui venait à l'esprit.

Elle décida de s'en accommoder.

— Je vous aime, déclara-t-elle, tout à trac.

— Pardon ?

Il ouvrait de grands yeux, la regardait sans comprendre.

— Vous m'aimez ?

Lili fit un pas en avant et lui passa les bras autour du cou.

— Vous pouvez me traiter de folle, si vous voulez.

— C'est déjà fait.

Le menton appuyé contre son torse, elle leva les yeux vers lui.

— Mais, ça ne suffira pas pour vous débarrasser de moi.

— Lili, nous ne pouvons pas faire ça.

— Pourquoi ?

— D'abord, vous cherchez l'amant idéal, beau, intelligent, talentueux... *mémorable*.

— J'ai dit ça pour vous rendre jaloux et vous motiver.

Elle enfouit son visage dans son col ouvert et fit courir ses lèvres sur sa peau. Puis elle glissa les mains sous sa chemise et se perdit en caresses sensuelles.

Simon, ce mauvais joueur, lui saisit les poignets.

— Non, Lili.

Son timbre de voix altéré lui disait l'effort qu'il faisait pour se contrôler et ne tenant aucun compte de son refus, elle le poussa fermement sur le canapé.

Il tomba lourdement sur le coussin, jambes écartées. Appuyant les genoux sur le rebord de l'assise, elle le défia du regard.

— J'ai peut-être mon mot à dire ?

— Je ne me fie pas à votre jugement.

Elle se pencha au-dessus de lui, retira ses lunettes, qu'elle jeta par-dessus son épaule, sans qu'il trouve rien à y redire, et posa un baiser sur ses lèvres.

— Il faut que vous régliez ce problème de manque de confiance.

Elle lui prit la main et la glissa sous son sweater, la guidant vers sa poitrine.

— Après ce qui s'est passé ce soir, protesta-t-il.

— Justement ! Il est évident que vous êtes l'homme le plus intelligent, le plus sexy et le

plus courageux du monde.

— Bof...

— Vous ne pourriez pas être un peu plus coopératif ? Je vous rappelle que je suis vierge.

— Désolé, mais ce n'est pas l'impression que vous me faites. Vous devriez être intimidée, mal à l'aise... Je me sens plus vierge que vous, tiens !

Excédée, Lili se laissa retomber dans le coin du canapé et croisa les bras.

— Combien de femmes avez-vous connues ?

— Quelques-unes.

— Combien ?

— Quatre.

— Parlez-moi d'elles.

Simon grimaça.

— C'est absolument sans intérêt.

— Alors, embrassez-moi.

— Cela ne nous mènera à rien. Vous prenez l'avion demain, et...

— Je vous aime.

Simon lui releva doucement le menton et scruta son visage.

— Comment pouvez-vous en être si sûre ?

— C'est quelque chose que je ressens au fond de moi. Je devine que les femmes vous ont fait souffrir, mais moi, je ne cherche pas à me moquer de vous ou à me servir de vous. C'est vrai que je vous ai traité de crapaud, mais c'était juste pour établir une complicité entre nous. Je vous trouve magnifique et...

Elle prit sa main entre les siennes.

— Simon Tremayne, vous êtes mon prince charmant.

Il la dévisagea longuement, cherchant à lire sur ses traits ses pensées secrètes, puis une légère lueur d'espoir apparut dans ses prunelles d'un vert pailleté d'or.

— Si c'est vrai, alors vous méritez que je vous fasse la cour convenablement.

— Ne dites pas ce mot-là ! Je déteste tout ce qui est convenable.

Il hocha la tête, à la fois amusé et dépassé par ce qui lui arrivait.

— Vous méritez d'être traitée avec égards. Nous allons sortir ensemble, discuter, nous embrasser... Je viendrai à Grunberg rencontrer votre père et votre sœur...

Une joie anticipée crépita en elle, comme des milliers de bulles de champagne, et elle hocha la tête en souriant aux anges.

— Ça me semble envisageable.

— Et quand le moment viendra...

Il sourit, prenant plaisir à faire durer le suspense.

— Le bon moment. Je demanderai votre main au prince Franz.

Elle cilla, abasourdie par l'énormité de sa remarque.

— Vous voulez m'épouser ?

— Au point où j'en suis, dit-il, avec un détachement feint.

Éperdue de bonheur, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa passionnément. Puis, bien que Simon n'eût rien remarqué, elle décida qu'elle devait absolument prendre une douche et se changer pour se débarrasser de l'odeur de pizza.

Lorsque Lili réapparut dans la cuisine, un moment plus tard, Simon eut un choc.

Elle ne portait que le T-shirt qu'il avait proposé de lui prêter. Ses jambes étaient nues — une histoire confuse au sujet d'une tache de graisse sur son jean.

Le T-shirt était trop large, et assez transparent pour qu'il puisse voir les contours de son corps se dessiner dans le contre-jour. Bon sang ! Il allait devoir parler à son père très très vite.

— J'ai appelé Mme Gordon, dit-il. Je ne voulais pas qu'elle se fasse du souci. Mais, bizarrement, elle semblait tout à fait sereine.

— J'ai renoncé aux cachotteries. De toute façon, elle sait toujours ce que je fais. Elle doit vous adorer car elle n'a pas bronché quand je lui ai dit que j'allais chez vous.

— Ça ne l'a pas empêchée de vous envoyer Wilhelm.

— Oh, non ! Où est-il ?

— Assis sur le perron derrière la maison. Il ne voulait pas entrer, bien que je lui aie expliqué qu'il ne s'était rien passé.

Lili gloussa nerveusement.

— Il s'est pourtant passé quelque chose.

— Mais, pas ça. Quoi qu'il en soit, je lui ai donné une tasse de café et je l'ai abandonné à son triste sort.

— Pourquoi derrière la maison, au fait ?

— A cause des journalistes.

Lili se précipita vers le salon et jeta discrètement un œil par la fenêtre.

Une meute de reporters avaient envahi la pelouse et prenaient des photos du scooter garé devant la maison.

Lili laissa retomber le rideau et recula brusquement.

Quelque chose craqua sous son pied.

— Zut ! Vos lunettes.

Simon ne parut pas relever l'incident.

— Je crois que votre réputation est aussi fichue que la mienne.

— Et moi, je crois que vous êtes bon pour une photo dans les magazines à scandales.

Simon prit la pose, gonflant les muscles tel un athlète.

— A quoi je ressemble ? Je suis présentable ?

Riant aux éclats, Lili jeta les bras autour de son cou et lui plaqua un baiser sur les lèvres.

— Comment le saurais-je ? Ça doit être la magie de l’amour. Chaque fois que je vous regarde, je ne vois rien d’autre que mon prince charmant.

Épilogue

Le shérif Russel nageait en pleine confusion, et il détestait cela. Faute d'aveux de la part de Stone, il avait passé la nuit à chercher des indices, à passer en revue les suspects possibles... et à envenimer ses relations avec Jana.

A contrecœur, il s'était résolu à récolter le témoignage des sœurs Wolf. Écoutant avec patience leurs interminables digressions au sujet de leur petit chien — qui était resté dans la voiture, et qu'elles devaient sortir toutes les heures, car il était incontinent, le pauvre —, il avait fini par apprendre qu'elles avaient vu un petit homme chauve vêtu d'un smoking s'enfuir par l'arrière du musée.

Cette théorie collait parfaitement : tandis que Stone s'approchait de la tiare, son complice coupait le courant pour faire diversion. Il n'en demeurerait pas moins que ce plan était stupide. Stone s'était rué sur la vitrine sans songer que l'alarme pouvait se déclencher. Ou alors, peut-être était-il persuadé que son complice l'avait déconnectée ?

Un coup fut frappé à la porte du bureau, et le sergent Sam Blake encadra son visage dans l'entrebâillement.

— Chef, j'ai trouvé quelque chose qui va vous intéresser.

— Quoi encore ? bougonna Henry.

Le policier avança dans la pièce, un fax à la main.

— C'est au sujet de Stone.

Henry se redressa brusquement, lui arracha la feuille des mains, et poussa un juron.

Trey Stone s'appelait en réalité Rockford Spotsky junior.

— Le fils du garagiste, marmonna Henry.

Il ne lui fallut pas longtemps pour remettre les pièces du puzzle en place. Qui rôdait sans arrêt dans le sillage de Cornelia Applewhite ? Qui l'avait fait boire à la réception, sans doute pour lui extorquer le code de l'alarme, ignorant qu'elle était une vraie tête de linotte et n'avait jamais pu retenir une combinaison de chiffres ? Enfin, qui était petit et chauve ?

Il ne fallait pas aller chercher plus loin le mystérieux complice.

Eh bien, voilà une enquête qui s'achevait plus tôt que prévu, et dont la conclusion lui ôtait une belle épine du pied, se réjouit Henry, singulièrement ragaillardi.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à aller présenter ses excuses à Jana et lui avouer qu'il était tombé follement amoureux d'elle.

Considérant son tempérament de feu, il allait sûrement passer un sale quart d'heure.

Mais ça, c'était une autre histoire.